


U d/of OTTAWA



39003002514189



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

A Meunier
Henry Loubes
des pertuis offrande
A. Loubes

UN PÈLERINAGE
AU PAYS DE BRIZEUX

LYON. — IMP. PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4

A. LEXANDRE

UN PÈLERINAGE

A U

PAYS DE BRIZEUX

LA BRETAGNE & SON POÈTE

— MŒURS ET PAYSAGES —

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS ROYAL. 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1879

Tous droits réservés



PQ

2201

.B59Z88

1879

Bien avant que les pèlerinages fussent devenus à la mode, l'auteur de ce volume avait commencé les siens. Entraîné vers le Midi par ses goûts et quelques circonstances de sa vie, il parcourut la Provence, accompagné des souvenirs du poème qui fit alors à M. Frédéric Mistral une si grande et si juste renommée ; de là naquit le *Pèlerinage de Mireille*.

Plus tard, amené à faire un séjour dans le Languedoc, il céda au désir d'aller s'entretenir avec

la mémoire d'Eugénie de Guérin, au pays même où elle avait passé toute sa vie, écrit son *Journal*, où elle dort son dernier sommeil aux côtés de son cher Maurice ; ce fut l'occasion du *Pèlerinage au Cayla*.

Enfin il n'a pu résister non plus au besoin de visiter la Bretagne, la patrie de Brizeux, un poète dont les vers l'avaient ému dès sa jeunesse, et c'est ainsi qu'il a écrit ce troisième *Pèlerinage*.

Il ne rappelle ici cette succession de voyages littéraires que pour mieux en marquer l'unité, au premier abord peu apparente. *Mireille*, le *Journal* d'Eugénie, *Marie et les Bretons*, en dépit de différences radicales, révèlent, au plus profond, une même âme dans la manière de comprendre et de sentir, d'interroger et d'exprimer la nature, le monde et la vie. Brizeux, Eugénie, morts depuis longtemps, Mistral aujourd'hui dans sa vaillante maturité, quoique ni de même race, ni de même caractère, ni de même trempe intellectuelle, se trouvent à coup sûr moins étrangers les uns

aux autres qu'à certains jeunes poètes des plus loués d'à présent.

C'est parce qu'il se sentait attiré de loin par cette divine parenté des trois poètes que nous venons de nommer — Eugénie, à quelques égards, peut en effet mériter ce titre, — que l'auteur a pris tant de plaisir à s'en aller en pèlerinage aux lieux qui furent non-seulement la terre de leur naissance et leur séjour de prédilection, mais encore la patrie de leurs œuvres.

UN PÈLERINAGE AU PAYS DE BRIZEUX

I

Brizeux est mort en l'année 1858. Peu de temps après, M. Saint-René Taillandier recueillit et publia les vers du poète son ami qui, avant de mourir, lui avait expressément confié cette mission. Il est à croire que si l'édition, en deux volumes, fut assez promptement enlevée, on le dut aux survivants de la génération de 1830. Ce qui restait de ces hommes dont la jeunesse s'était si vivement passionnée pour les choses littéraires, se hâta de se procurer, dans leur ensemble, des œuvres isolément venues au jour durant l'espace de trente années. Disons aussi que, dès le commencement, les admirations dont Brizeux fut l'objet

s'accompagnèrent de sympathie. On le vit peu mêlé au mouvement des hommes et des choses, sa poésie ne devint jamais à la mode, et néanmoins nul poète, dans ce siècle, sauf le chantre de Jocelyn, n'a peut-être possédé autant d'amis inconnus. Chacune des années écoulées depuis sa mort en a sans doute diminué le nombre, et, si l'on se souvient des tendances de l'esprit public pendant cette période déjà longue, on peut croire que les vides n'ont pas tous été comblés.

Cependant, si pour le génie poétique, Brizeux ne vient qu'après les trois ou quatre *dii majores* du siècle, par l'âme il les vaut tous. Ce qui donne à son œuvre une originalité supérieure, ainsi qu'il apparaîtra dans la suite de ce livre, c'est, bien plus que son empreinte bretonne, une passion obstinée à poursuivre le beau moral, à le réaliser, à l'enseigner. Ces aspirations constantes au divin semblent avoir assagi même les facultés du poète, épuré son goût ; et tandis que la poésie de Lamartine et de Victor Hugo a vieilli par plus d'un côté, Brizeux, qui est loin d'avoir leur envergure et leur puissance, conserve un caractère classique, on pourrait dire éternel.

Telle est la raison qui nous a porté à nous occuper de Brizeux, et fait penser que revenir à cette mémoire un peu oubliée ne serait pas inopportun.

Du reste, il est quelques familles — nous en connaissons plus d'une — où les jeunes ont reçu des aînés l'initiation au culte du poète breton. On dit aussi que

le caractère artificiel de la poésie pendant nos dernières années, ses raffinements de mièvrerie, ses excès de réalisme, ont fatigué le goût de ceux qui aiment encore à lire des vers. Nous sommes persuadé que Brizeux aura sa part dans le retour vers un monde plus humain et plus vrai. A ce titre, l'à-propos de ces pages s'en accroîtrait.

Ajoutons que l'œuvre entière de Brizeux, telle que Michel Lévy l'édita en 1860, a été récemment publiée chez M. Alphonse Lemerre, mais cette fois, en quatre petits volumes, dans une de ces éditions élzéviriennes par lesquelles l'intelligent éditeur a déjà signalé à l'attention publique des poésies certainement moins dignes d'un tel honneur. S'il était permis de comparer les volumes sortis de chez M. Lemerre à des vases de petite taille, mais de prix, nous ne craindrions pas d'affirmer que nul d'entre eux n'aura contenu une liqueur aussi pure et d'un parfum aussi exquis.

Il est vrai que nous ressentons le regret très vif de ne pas avoir connu Brizeux. Du moins, nous a-t-il été donné de consulter plusieurs de ses amis, soit des plus anciens, soit de ceux des dernières années, et de puiser à bonnes sources des informations d'autant plus sûres qu'elles se contrôlent les unes par les autres. Ceux-là seuls peuvent nous bien renseigner sur une nature morale, au milieu de la variété infinie des éléments complexes, contradictoires, dont elle se compose, qui l'ont étudiée, pratiquée, surprise, dans l'in-

timité des libres causeries. Mieux encore que devant un valet de chambre, c'est aux côtés d'un camarade qu'on se révèle tel qu'on est.

Enfin, nous avons visité le pays de Brizeux, ces campagnes bretonnes dont il s'était imprégné et qui semblent à présent imprégnées de son esprit, en recherchant l'occasion de nous entretenir de lui avec les gens de sa race, comme on aime à causer d'un ami de jeunesse avec ceux qui l'ont connu jadis.

Un jour il disait en errant à travers les lieux marqués par le souvenir d'un ancien barde :

Seul pèlerin pieux je cherche son village,

et, faisant un retour sur lui-même, il ajoutait :

Un autre viendra-t-il du moins sur ma colline,
Boira-t-il à la source où ma lèvres s'incline,
Passera-t-il où j'ai passé ?

Non sans quelque douceur, nous nous figurons que notre voyage a comme répondu à la plainte inquiète du barde moderne. Plus d'une fois, pèlerin obscur, nous aurions pu dire comme lui songeant à son devancier :

Où sa harpe éclatait, mon cœur chante tout bas.

Notre intention n'a pas été de faire ce qu'on appelle un livre de critique. La prétention de venir si tard,

lorsque tout a été dit par les plumes classées, de Gustave Planche à Sainte-Beuve, surtout par MM. La-caussade et Saint-René Taillandier, amis intimes du poète, n'aurait point d'excuse. Ces pages ne sont que la rédaction de notes tracées aux principales stations d'un pèlerinage fait en évoquant le poète à chaque pas, des bois à la mer, et leur mérite unique est dans la sincérité. Il nous semblait que, l'œuvre de Brizeux à la main, nous comprenions mieux la Bretagne, comme, en parcourant la Bretagne, nous percevions davantage, dans ses fines nuances, la voix secrète de son poète. Nos impressions écrites sous l'influence d'une double initiation, ne révéleront pas un Brizeux nouveau, mais peut-être contribueront-elles à mettre un peu plus en lumière cette physionomie si particulière et si sympathique.



II

LORIENT

I

La famille de Brizeux venue, à ce que l'on croit, d'Irlande après la révolution de 1688, se trouvait au dix-huitième siècle, établie en un gros bourg appelé Faouet, situé dans le pays de Vannes. L'aïeul du poète, vrai Breton, honnête homme et grand buveur de cidre, y exerçait les fonctions de notaire. Un de ses fils, chirurgien de marine, fut le père de celui qui, plus qu'aucun des anciens bardes, devait par ses chants illustrer sa race. Il s'était fixé à Lorient. C'est là que naquit Brizeux, le 25 fructidor, an XI de la République, — 12 septembre 1803, — rue Poissonnière, à 4 heures du matin, et non point à Scaer, comme l'ont

dit quelques biographes, et c'est au cimetière de cette même ville que, cinquante-cinq ans plus tard, il est venu se reposer.

Lorient, berceau et tombe de notre poète, se trouvant de plus à la porte de la région que nous voulions visiter, nous y sommes accouru d'un trait. Une autre raison nous le conseillait. Dans ses dernières années, Brizeux reçut plusieurs fois l'hospitalité chez un jeune habitant de la ville, M. Briault. On comprend notre envie d'interroger, avant d'aller plus loin, un ami entré tard dans l'intimité du poète, mais, à ce titre, non le moins cher.

Nous voilà donc en quête du toit qu'aimait Brizeux. Bientôt près du port marchand, dans une rue solitaire, nous frappions à la porte d'une maison blanche avec des volets verts. Au regard franc, un peu triste de M. Briault, nous reconnûmes « le doux rêveur », en même temps que le meilleur des hommes. Après la mort de Brizeux, il fit imprimer, mais seulement pour être distribué aux amis du poète et aux siens, un petit volume de vers, tous consacrés, du premier au dernier, à la chère mémoire, et dont la forme comme le sentiment accusent une parenté de nature avec le poète si tendrement regretté¹.

Nous ne tardâmes pas à entrer dans la chambre qui d'ordinaire était réservée à Brizeux. Son luxe, c'est le

¹ Depuis ce pèlerinage, M. Briault a quitté Lorient pour se fixer à Paris.

jardin sur lequel s'ouvre la fenêtre, un des rares jardins de Lorient. Ce paisible abri attirait le poète et le fixait, quand son penchant pour l'école buissonnière n'était pas le plus fort. Il n'aimait pas Lorient, il est vrai¹, « cette ville plate, sèche, toute administrative, colonie d'uniformes de la marine dans un coin de la Bretagne. » Mais c'est là qu'habitait sa mère et que la chambre où nous nous trouvions l'accueillait. « Ma ressource, continue-t-il, est la bibliothèque d'un jeune poète de mes amis. Je me suis remis aux anciens, à Ovide, bel esprit efféminé qui ne fait que de l'eau claire. » Il ne lisait pas seulement dans cette chambre, il composait. C'est là qu'il écrivit plusieurs des pièces datées des années dernières de sa vie, et qu'il acheva son *Élégie de la Bretagne*.

Notre hôte nous présenta sa jeune femme et ses deux enfants, et tout le soir, en famille, on s'entretint de Brizeux: Madame Briault, avec non moins d'élévation que son mari, éclairait notre curiosité par des réponses où abondaient les intuitions délicates. Les femmes, lorsque heureusement douées elles ont reçu une éducation suffisamment libre, sont plus capables peut-être

¹ Brizeux a écrit peu de lettres, en général fort courtes, d'une écriture qui est comme un reflet de lui-même, sans ambition, simple soignée cependant et agréable à voir, régulière, mais librement; les ratures y sont rares. La plupart de nos citations viennent des lettres adressées à M. le marquis de Belloy, un intime du barde, très noble nature, poète dramatique distingué. Quelques autres ont été empruntées à l'étude de M. Lacaussade sur Brizeux.

que les hommes de bien juger les poètes, particulièrement ceux de la trempe de Brizeux, car il en est de la poésie comme de l'amour, la tête y joue trop souvent le rôle principal, et Brizeux fut poète plus encore par la sensibilité que par l'imagination. La vue de ce jeune ménage, où il se sentait aimé, dut, par moments, l'attendrir jusqu'au fond de l'âme.

Quel homme, parmi ceux condamnés à vieillir sans famille, même quand pour mieux servir une cause chère à sa jeunesse, art, science, religion, il a librement sacrifié les joies du foyer, quel homme, si viril qu'on le suppose, ne se sent faiblir devant une jeune femme qui caresse un enfant? Ces sentiments, on les cache fièrement, mais est-on toujours assez fort pour les contenir? Telle devait être, il nous semble, la disposition intime de Brizeux, le jour où il écrivit, dans sa chambre de Lorient, ces quelques vers :

A UN POÈTE AMI

A M. ÉDOUARD BRIAULT

Près de votre compagne et de vos blonds enfants,
Dans un jardin fleuri la fleur des jeunes ans
Vous envoie au réveil sa fraîcheur matinale :

Puis, les cheveux épars sous vos arbustes verts,
Vous mêlez, doux rêveur, le pur encens des vers
A l'encens printanier qui des myrtes s'exhale :

Aux chansons de l'oiseau s'unit votre chanson :
Tout brille, embaume et rit autour de la maison ! ..
Dieu fait à ceux qu'il aime une vie idéale.

II

Lorient est une place forte, aux larges rues rectilignes :

De la porte de ville on va droit jusqu'au centre.

Un seul souci nous y tenait à cœur, visiter le cimetière. Brizeux, avant sa mort, avait exprimé le désir, qui a été exaucé, d'être transporté en Bretagne. Ses vraies funérailles ont eu lieu dans sa ville natale, et, on peut le dire, en harmonie avec sa destinée, sans autre cortège qu'un petit groupe d'amis. Celui qui avait toujours détesté le mensonge de tant de funérailles parisiennes, fut suivi par un deuil simple et par des larmes discrètes.

M. Briault tint à nous accompagner jusqu'au *car-nel*¹, comme on dit à Lorient, situé sur une pente d'où

¹ Cette dénomination est empruntée au nom du village près duquel est établi le cimetière depuis plus de cinquante ans. On pourrait à première vue trouver un rapport étymologique entre ce nom de *car-nel* et le mot charnier, à cause d'une similitude avec la racine latine *car-n*, mais nous n'affirmons rien sur ce point.

l'on domine la rade. Le tombeau, dans la partie basse et la plus découverte, en présence de l'Océan, est tout de granit rouge, de ce beau granit porphyroïde, nullement rare en Bretagne. C'est un sarcophage portant sculptée en épais reliefs, sur le couvercle, une palme avec une couronne de lauriers, et que surmonte une large croix dont les branches courtes, découpées en trèfle, rappellent les vieilles croix moussues si fréquentes sur les chemins bretons. Pour toute inscription, ce seul mot : A Brizeux. A la base de la croix s'appuie le médaillon du poète, au-dessus duquel se courbe, comme pour l'ombrager, un faisceau de branches de chêne.

La première édition des œuvres de Brizeux donnait un portrait de l'auteur dans son âge mûr, mais avec des traits mous où ne se lisait guère qu'un caractère de contrainte et d'ennui. En tête de l'édition de Lemerre, une eau-forte représente le poète dans sa jeunesse, la tête émergeant des larges plis d'une majestueuse cravate à la mode de 1830. Ce visage imberbe, sans modelé, aux grands yeux d'enfant maussade, ressemble à un portrait de fantaisie.

Heureusement, grâce à l'obligeance de la famille du marquis de Belloy, nous avons sous les yeux un dessin dont l'auteur nous est inconnu, mais d'une main nullement vulgaire. Cette fois, on ne peut s'empêcher de croire à une ressemblance. La tête très-jeune, presque de face, est imperceptiblement pen-

chée, comme par un mouvement instinctif de timidité ; le front, d'une belle carrure, monte haut et droit ; le nez élégant, aristocratique, par une courbe à peine indiquée et par l'attache un peu saillante du bas, rappelle celui de Lamartine ; les lèvres — l'inférieure un peu épaisse — vont sourire et respirent la bonté ; le menton, d'une ténuité fine, s'ombrage à peine d'une touffe naissante. Les yeux sont admirables, grands, profonds, ils éclairent tout le visage d'une expression d'intelligence, d'ingénuité et en même temps de rêverie. C'est vraiment ainsi qu'on se figure Brizeux en fleur, Breton de sentiment, commençant à goûter les élégances parisiennes, et méditant déjà les idylles de *Marie*.

Quant au médaillon du tombeau, sculpté par Etex que le poète avait connu en Italie, il offre, de l'aveu de tous, une image frappante de Brizeux arrivé à sa pleine maturité. Malgré l'épaississement de l'âge, on peut y discerner encore le Brizeux de la première jeunesse. La tête est solidement assise, les cheveux aplatis encadrent sévèrement le visage ; le front puissant, que les années ont légèrement déprimé aux tempes, porte sur des arcades sourcilières proéminentes. Le nez qui s'en détache en ligne presque droite prête un grand air à la partie supérieure du visage. Un sillon s'est creusé dans les joues en les marquant d'une légère empreinte de tristesse ; le menton paraît manquer de relief, surtout à cause de la moustache qui déborde sur les lèvres.

L'attrait de cette physionomie, c'est le contraste de la douceur qui en rayonne et de la force marquée par une ossature vigoureuse ; celui aussi de la dignité et du naturel, de la fierté et de la discrétion. M. Briault rendait la vie à la froide image, en nous disant les cheveux blonds du poète, son teint coloré, sa taille un peu au-dessous de la moyenne, et encore, privilégié assez souvent départi aux poètes, qu'il pût, jusqu'à l'année de sa mort, tromper les plus perspicaces sur son âge. Ainsi Henri Heine, chargé de plus d'un demi-siècle, sur un lit dont il ne sortait pas depuis longtemps, montrait le visage d'un étudiant allemand.

On sait qu'Alfred de Musset avait désiré qu'on plantât sur ses os un saule pleureur, souhait qui ne surprend point de la part du grand poète chez qui les saillies les plus folles touchent aux sanglots, et dont les ironies sceptiques s'accompagnent si souvent de larmes purifiantes. Brizeux, d'instinct, avait choisi le chêne :

Vous mettez sur ma tombe un chêne, un chêne sombre,
Où le rossignol noir soupirera dans l'ombre.

Ces choix classent d'une façon significative ces deux génies si étrangers l'un à l'autre, ainsi que leurs deux patries. C'est M. Briault qui, de sa main, a planté le rejeton symbolique ; déjà il dépasse la croix et va couvrir avant peu tout le sépulcre.

Au moment de quitter le cimetière, nous sommes surpris par le chant d'une voix claire, et qui voyons-nous? Une jeune fille, en corsage bleu, au visage tout rose sous sa large coiffe de lin, qui, d'un pied alerte et ferme sur la bêche, creusait une fosse en gazouillant une chansonnette. Du premier coup, nous nous sentimes révolté devant cette ironie de la jeunesse en gaieté, occupée à pareille besogne; mais, nous rappelant combien le poète aimait ces frais visages de son pays, notre disposition en fut changée. Nous pensions que s'il eût pu soulever sa pierre, la voix de la jeune fille l'aurait charmé plus encore que le chant du rossignol. A ce moment, la marée montait étincelante. Cette clarté, ce bruit de flots et de vents, cette jeune fille semblant verser dans le trou sombre le trop plein de sa vie, nous voilèrent les côtés sinistres, et ravi par la divine antithèse, nous n'étions plus au Brizeux poussière sous nos pieds, mais au Brizeux vivant, immortel.

III

Nous n'avons pu voir à Lorient, à notre vif regret, la mère de Brizeux qui, de plusieurs années, survécut à son fils. C'est d'elle — les témoignages s'accordent,

— que tenait le poète. Heureuse destinée, lorsque existent ces rapports intimes de nature entre une mère et son fils, tous deux bien doués.

Presque toujours, pour l'homme privé de ce secours, certaines vibrations délicates de l'âme restent inconnues. On ne peut s'empêcher de penser, par exemple, que si Sainte-Beuve eût reçu sa principale initiation, non-seulement d'un père distingué par l'esprit, mais plus encore d'une mère supérieure dans l'ordre du sentiment, il n'eût pas laissé à désirer par rapport à la noblesse morale.

Cette harmonie entre Brizeux et sa mère dut être pour beaucoup dans l'intimité qui les lia l'un à l'autre. Comme l'Arioste, il mérite d'être signalé dans l'histoire des lettres par la nature exquise de sa piété filiale. Nous ne savons si jamais poète a trouvé en parlant de sa mère un ton aussi tendrement ému. Dès le début, il l'avait associée en vers charmants à son œuvre préférée, au poème de *Marie* :

Prends ce livre qu'ici j'écrivis plein de toi,
Et tu croiras me voir et causer avec moi !
Tes conseils, mes regrets, nos communes pensées,
Y sont avec amour et jour par jour tracées.
Ce livre est plein de toi ; dans la longueur des nuits,
Qu'il vienne, comme un baume, assoupir tes ennuis ;
Si ton doigt y souligne un mot frais, un mot tendre,
De ta bouche riante, enfant j'ai dû l'entendre ;
Son miel avec ton lait dans mon âme a coulé ;
Ta bouche, à mon berceau, me l'avait révélé !

Quelqu'un qui connut beaucoup Brizeux, à l'époque de son second voyage en Italie, lui a rendu ce témoignage dans une lettre que nous avons sous les yeux : « Le culte de notre ami pour sa mère tenait de l'adoration. Sur ce sujet il se transfigurait. Je l'ai vu pleurer comme un enfant le lendemain du jour où elle avait quitté Florence que nous habitions alors. » Un des frères du poète, en effet, tombé malade à Gênes, avait vu sa mère accourir du fond de la Bretagne. Elle avait ensuite rejoint Brizeux, mais vint l'heure de la séparation. Le déchirement de cet adieu a inspiré une des pièces les plus émouvantes de la *Fleur d'or*.

Bien plus tard, en 1856, comme il était malade, il écrivait à un ami : « Je veux prendre le chemin du Midi, mais il y a là cette pauvre mère qui désire plus que moi ma guérison, et qui cependant, chaque matin, me barre le passage. Après cinq mois qu'on s'embrassait chaque jour, elle ne peut se résoudre à ma séparation. » Et toujours ainsi jusqu'à la dernière année de sa vie, quand sous le coup d'un projet qui devait la rapprocher de Paris, mais ne s'exécuta point, il s'écrie : « Grand bonheur ! »

Il faut reconnaître que la piété filiale n'arrive pas chez tous à ce degré, même dans les cœurs les mieux faits. Les natures où la passion l'emporte sur la tendresse sont moins disposées à être profondément envahies par ces affections pures, ou du moins n'est-ce que plus tard, quand, la fièvre tombée, l'image des

ascendants se lève éclairée d'un jour nouveau, et qu'on se sent navré de regrets.

Lorsqu'on se souvient du culte de Lamartine pour sa mère, on le trouve moins spontanément sincère que celui de Brizeux. Malgré soi, en lisant les *Confidences*, on se demande si l'artificiel est vraiment exclu des harmonieuses phrases où se célèbre la mémoire maternelle. Quant au *Manuscrit de ma mère*, on ne peut le suivre sans se prosterner en esprit devant la pieuse femme, mais non moins sans en vouloir un peu au jeune Alphonse pour les angoisses que parfois il ne prit pas souci de lui épargner. De la mère de Brizeux, il est permis d'affirmer que jamais elle ne dut aux oublis de son fils de verser une seule larme.

III

ARZANNO

I

Brizeux jusqu'à sa huitième année ne quitta pas Lorient. Sa mère alors l'envoya à l'école du curé d'Arzannô. Elle ne se doutait guère de l'influence que le parti auquel elle s'arrêta allait exercer sur la vocation de ce fils déjà préparé par le sang breton et l'âme maternelle.

Arzannô est un village situé à 12 kilomètres de Quimperlé, en plein pays *bretonnant*. Cette paroisse avait pour curé l'abbé Le Nir, un de ces prêtres comme notre jeunesse en a vu survivre quelques-uns : orthodoxes, mais tenant du xviii^e siècle un

esprit cultivé et large, ne se croyant pas obligés, pour demeurer catholiques, de penser, de prier, de s'habiller à la manière romaine; caractères trempés, très-français, et — en ce qui concerne M. Le Nir — aussi très bretons. Il avait, dès après la Révolution, professé au petit collège de Quimperlé. Nommé à la cure d'Arzannô, un de ses neveux et un autre enfant l'y suivirent. Ainsi commença son école où Brizeux arriva en 1811.

Et maintenant mettons-nous en route pour Arzannô.

Notre première station fut à Quimperlé, vieille petite cité, aux maisons de granit couvertes d'ardoises, ce qui donne aux villes de Bretagne un air de deuil, surtout lorsqu'on vient du Midi où les maisons sourient si blanches sous leurs tuiles rouges. Elle n'en est pas moins charmante et poétique dans son enceinte de feuillage, sur sa presqu'île montueuse formée par l'Ellé et l'Isole que leur rapide courant ne parvient pas à troubler. Les deux rivières réunies, à l'extrémité de la ville, forment le Létâ qui, plus large et plus lent, coule vers la mer, entre les bois et les prairies. Nous eûmes le temps de faire une promenade de ce côté. Les eaux se gonflaient refoulées par la marée; quelques barques de pêche, aux voiles d'un jaune d'or, remontaient doucement entre les murs de feuillage, et dans les prés, des chevaux paissaient en liberté. Un immense repos planait sur ces campagnes humides.

Brizeux les a célébrées dès la première page du poème de *Marie*. C'est de là qu'il se promet de partir lui aussi pour aller revoir Arzannô :

J'irai, j'irai revoir les saules du Letà,
Et toi qu'en ses beaux jours mon enfance habita,
Paroisse bien-aimée, humble coin de la terre
Où l'on peut vivre encore et mourir solitaire.

II

Le lendemain, nous suivions pédestrement la route qui conduit à « la paroisse bien-aimée », tantôt entre des champs récemment moissonnés, tantôt entre des vergers où les pommiers à cidre laissaient voir à travers leurs feuilles d'innombrables fruits semblables à de grosses fleurs d'or ou de pourpre. Bientôt du sommet d'une de ces ondulations à pentes molles que présentent presque tous les grands chemins de Bretagne, nous découvrions la tour octogone de l'église d'Arzannô, en granit, découpée à jour comme tous les clochers du Finistère, et surmontée d'une flèche aiguë.

Depuis longtemps, ce coin de terre nous attirait. Bien avant notre vingtième année, un mince volume in-8°, intitulé *Marie*, nous tomba sous la main. Il renfermait sans doute des choses dont nous ne pouvions

avoir la pleine intelligence, mais nombre de pages, et particulièrement celles inspirées par la mémoire de Marie, nous attendrirent d'un sentiment inconnu, d'étrangement doux, qui ouvrait devant nous des horizons infinis de bonheur. Depuis, en relisant Brizeux, nous avons ressenti souvent comme un vague retour de ces émois inexprimables.

Nous n'arrivions donc pas en étranger ; la jeunesse du poète animait tout autour de nous. Par une illusion spontanée, comme si nous allions le retrouver au milieu d'une troupe d'enfants pressée aux côtés d'un prêtre vénérable, nous l'entendions nous dire :

Mes amis d'autrefois, aujourd'hui dispersés
Et comme moi, peut-être, en bien des lieux froissés,
Revenez, comme moi, vers cette maison sainte :
Notre jeunesse encor revit dans son enceinte.

Notre première visite fut pour l'église à l'entrée du village. Lambrissée de chêne, comme la plupart des églises bretonnes, soixante ans ont passé sans y rien changer. Les vieux bancs vermoulus où viennent s'asseoir les enfants sont probablement ceux où ils prenaient place autrefois. Voici l'autel surmonté de son retable en bois doré, au pied duquel les écoliers servaient le prêtre :

Jours aimés ! jours éteints ! Comme un jeune lévite,
Souvent j'ai dans le chœur porté l'aube bénite,
Offert l'onde et le vin au calice, et, le soir,
Aux marches de l'autel balancé l'encensoir.

Le cimetièrre entoure l'église. Du côté droit et faisant pendant à la sacristie, l'ossuaire, qui est demeuré dans les coutumes bretonnes, s'appuie à la muraille même du temple. L'édicule est divisé en de nombreux compartiments appartenant chacun à quelque famille. Là se conserve ce qui reste des grands - parents, comme la cendre des ancêtres, dans un colombarium romain. Les Bretons n'ont aucune répugnance à reconnaître dans ces fragments de squelettes, soigneusement étiquetés, les reliques d'un être qui leur fut cher. Nous avons rencontré, en Cornouailles, un bon recteur qui trouvait naturel de tenir exposé, sur sa cheminée, le crâne de sa mère. A Arzannô, on voit sur chaque tombe un cube de granit creusé comme une coupe, sorte de bénitier dans lequel, chaque dimanche, l'eau sainte est renouvelée. Ces petits réservoirs, entretenus pleins par les pluies de la semaine, attirent les oiseaux. Cet usage paraît un vestige de rites pratiqués chez les peuples primitifs, alors qu'on déposait dans les tombeaux les provisions pour les besoins du trépassé. Il nous a été affirmé qu'on vient encore, la nuit, dans quelques paroisses reculées, remplacer l'eau bénite par du lait, du cidre, du maïs ou du froment. Brizeux a voulu faire allusion à la vieille coutume lorsqu'il a dit :

Religion des morts ! n'ai-je pas vu plus tard,
Un lait pur arroser le cercueil d'un vieillard ?

Au centre du cimetière est dressée une croix de granit, très ancienne. Sur le piédestal en forme d'autel, repose une *pietà*, œuvre grossière, mutilée, verdâtre de lichens. De hauts frênes, aux feuilles légères et mobiles, répandent sur les tombes une ombre moins triste que celle des cyprès, ces obélisques noirs, si fréquents dans les enclos funèbres du Midi.

III

Cependant, laissant le cimetière et suivant la route un instant, nous rencontrons, vers les dernières maisons du bourg, l'ancien collège d'Arzannô, aujourd'hui encore presbytère de la paroisse. Nous tenons d'un neveu de l'abbé Le Nir, de celui-là même qui l'accompagnait lorsqu'il vint prendre possession de sa cure, qu'à l'arrivée, ils trouvèrent la demeure inhabitée. Tel était le dénûment, que le sacristain fut obligé d'établir deux lits de paille sur le plancher pour les enfants. Une cour ombragée par deux larges noyers et enceinte d'un mur délabré couvert de lierre, sépare de la route le vieux presbytère. On aurait peine à comprendre comment, dans ce modeste logis aux fenêtres étroites, pouvaient prendre place tous les écoliers,

si l'on ne se rappelait que le groupe des pensionnaires n'était pas nombreux, plusieurs enfants arrivant chaque matin des fermes aisées du voisinage.

Une maison d'éducation à cette date n'exigeait pas le confortable d'à présent, à plus forte raison une maison bretonne et d'un caractère tout campagnard. On ne s'en trouvait pas plus mal, soit dit en passant. Plusieurs petits collèges de ce genre furent institués à la même époque de divers côtés, ailleurs qu'en Bretagne, et ont laissé à leurs jeunes hôtes — nous le savons par plus d'un témoignage — une mémoire délicate. Il est vrai que, tous les coins mis à profit, on s'en tirait comme on pouvait, mais point de rigidité dans la règle, un régime en quelque sorte patriarcal, fait de simplicité, de liberté, de bonne volonté. On se levait de grand matin, on courait laver son visage et ses mains en plein air, à l'eau fraîche du puits, et la prière dite, chacun de choisir, à sa convenance, une place pour l'étude : s'il pleuvait, dans les chambres, sur les paliers, dans les escaliers, même au fenil ; s'il faisait beau, dans le jardin, sous la tonnelle, sous le pommier ou au soleil :

C'était, tout le matin, c'était un long murmure,
Comme les blancs ramiers autour de leurs maisons,
D'écoliers, à mi-voix répétant leurs leçons.

Certes, semblable éducation n'était pas « homicide », la santé n'y perdait rien, ni le travail :

Le travail arriva qui sut tout adoucir.

Le caractère surtout s'en trouvait à merveille. Les volontés, plus inclinées que forcées, essayaient peu à peu leurs ressorts, toutes les facultés tendaient à croître. Aux heures du repos les portes s'ouvraient, et dans la lande voisine les enfants s'ébattaient, comme une volée d'oiseaux tapageurs. Écoutez le poète :

Hélas ! je fus l'un d'eux. Dans ma douleur présente,
J'aime à me rappeler cette vie innocente ;
Leurs noms, je les sais tous : Albin, Elò, Daniel,
Alan du bourg de Scaer, Ives de Ker-ihuel,
Tous jeunes paysans aux costumes étranges,
Portant de longs cheveux flottants, comme les anges.

Il n'y a plus d'école au presbytère d'Arzannô, mais les petits-fils de ceux qui jouèrent avec Brizeux, portent encore les longs cheveux flottants, comme leurs devanciers de l'abbé Le Nir ; que dis-je ? comme ces jeunes bardes qui fréquentaient, il y a deux mille ans, l'école druidique de Quimperlé, dont on prétend reconnaître encore les restes.

Mais où donc est « la grappe du Scorff, la fleur de blé noir ? »

IV

Pendant l'été, la cloche convoquait les enfants au

catéchisme que le pasteur faisait lui-même. On y venait des hameaux, des métairies et de l'école aussi. D'un côté les petits garçons :

Mêlant nos grands cheveux, serrés l'un contre l'autre,
Nous écoutions ainsi la voix du digne apôtre.

De l'autre, les petites filles. Sans doute, à l'église on était attentif, mais à l'arrivée, à la sortie, il y avait occasion de se rencontrer ; la tentation de s'émanciper un peu devenait irrésistible. Les petits garçons de courir après les fillettes, la joyeuse bande de folâtrer.

Voilà comment Brizeux entrevit Marie, et comment s'éveilla son cœur.

Les hommes capables de ressentir un véritable amour, même en pleine jeunesse, sont rares ; moins nombreux encore ceux qui peuvent se sentir épris dans un âge plus précoce. Ces amours-là ne ressemblent pas à beaucoup d'effervescences plus tardives ; ils ne viennent guère ni de l'imagination ni des sens : la sensibilité avant tout les allume. Les complexions d'artistes ou de poètes, presque seules, y sont prédisposées, mais non pas toujours. Si d'autres sentiments moins éthérés peuvent plus tard bouleverser notre vie intérieure, celui du premier printemps reste donc avec son caractère unique, qui est d'être d'une sève absolument pure. Les amours de la jeunesse ont fréquemment leur raison d'être dans quelque attrait de l'ordre sensible ; mais, au seuil de l'adolescence, la faculté

aimante se met en jeu d'elle-même. La vision à laquelle le cœur s'attache est moins l'objet terrestre que le type immatériel appelé, à notre insu, par une soif à jamais inassouvie. « Le fantôme visible », c'est nous qui le parons de sa beauté, et le rêve du cœur s'incarne dans une réalité trop souvent imparfaite, mais dont les ombres, à ce moment, nous échappent parce que nous sommes éblouis par le ravissement intérieur. Brizeux l'a dit lui-même :

Savais-je, en ce temps-là, pourquoi mon cœur l'aimait,
Si ses yeux étaient bleus, si sa voix me charmait ?
Non, j'aimais une jeune et douce créature.

Ces sentiments spontanés, en harmonie avec la nature virginale d'un enfant ignorant de soi-même et du monde, ne brûlent pas le cœur, mais le fondent de tendresse, le détrempe de douceur. Ah ! sans doute, il faut en souffrir : peut-on aimer sans connaître le tourment ? Que le cœur parfois est malade ! mais quelles infinies délices ! Ce sont des amours qui rendent bon et doux pour toute la vie.

C'est des impressions laissées par un sentiment de cette nature qu'est né plus tard le poème de *Marie*.

Quelques-uns ont soutenu que la fiction y tenait la première, presque l'unique place. « Je crois que Marie a été un être idéal plutôt que réel », nous écrivait ce neveu de l'abbé Le Nir, dont nous avons déjà parlé. L'excellent homme ne peut se figurer qu'une paysanne

ait pu inspirer la moindre attention au fils d'un bourgeois de Lorient. « Marie devait aller pieds nus, comme les autres, continue sa lettre, et n'était sans doute pas plus proprement vêtue. Quel aurait pu être le prestige pour Brizeux ? » Telles réflexions « sentent bien un peu le magasin », eût dit M. de Maistre, et nous ne nous y arrêterons pas ⁴. Brizeux ne l'a pas caché :

Elle arrivait pieds nus à l'église du bourg.

Des esprits élevés ont vu toutefois, dans le livre de *Marie*, moins le chant d'une passion réelle, qu'une pure œuvre d'art, et, en particulier, dans la personnalité de la jeune fille, une allégorie de la Bretagne. On ne peut guère discuter une opinion suggérée seulement par une manière de sentir. Pour nous, après avoir relu *Marie*, à Arzannô même, ce livre n'est point un roman, quoique le poète — erreur dont il se repentit aussitôt — lui eût d'abord donné ce titre ; point une invention mêlée de réel à petite dose, où les personnages et les récits sont arrangés exclusivement en vue d'un effet à produire, mais plutôt la *Vita nuova* de Brizeux. Nulle histoire, nulle intrigue ; des

⁴ Le neveu de l'abbé Le Nir n'en est pas moins un homme très digne très honorable, admirablement tenace lorsqu'il obéit au sentiment du devoir, réalisant bien par son caractère le *Justum* d'Horace, quoique à vrai dire il ne semble pas qu'Horace, malgré les leçons d'Arzannô, ait été sa lecture favorite.

paysages, des souvenirs empruntés à la libre vie d'Arzannô, entremêlés de pensées et de réflexions en rapport avec l'état moral du poète au moment où il composa son livre, et toute cette poésie vivifiée par l'amour d'un adolescent pour une adolescente.

Quelle fut l'intensité réelle du sentiment chez Brieux ? Lui seul aurait pu le révéler. Interrogé à ce sujet, il se taisait ; d'où il ne faudrait pas conclure qu'il eût peur d'avouer n'avoir jamais pris Marie au sérieux. Il en ressort seulement, lorsque l'on connaît son caractère, que, par fierté pudique, il répugnait à déflorer la virginale mémoire. Il n'entendit jamais qu'on jouât devant lui avec ce nom sacré. Un jour même, à propos de sonnets célébrant des amours légères, le nom de Marie ayant été prononcé, le doux barde éclata en traits courroucés.

On a dit encore que ses anciens condisciples de chez l'abbé Le Nir ne s'étaient jamais aperçu de ses préférences ; mais c'est que, plus le sentiment était vrai, plus cette discrète nature, développée au-dessus de son âge, se gardait de lui chercher des confidents et de laisser surprendre ses naïfs abandons par quelque espiègle témoin. Puis, il faut dire qu'on échangeait moins de paroles que de regards :

Et sans chercher comment, sans nous rien demander,
L'office se passait à nous bien regarder.

Çà et là seulement quelques rencontres plus intimes

qui, justement parce qu'elles furent rares, ont marqué dans ce court printemps. Les vers du poème sont restés imprégnés de regrets, de tendresses, de larmes, inconnus des simples illusions. Marie est vraie, plus vraie que Graziella, plus vraie qu'Elvire, plus vivante que ces figures si froides dans leur beauté, parce qu'elles sont sorties des efforts de l'art et de l'imagination bien plus que de la mémoire du cœur.

Rien de frappant encore comme la survivance émue de Marie à travers la vie morale du poète.

Les œuvres exclusivement artificielles ne laissent pas après elles ces longs rayonnements. Sans doute, le poème réel ne peut durer ; il passe comme une fleur d'avril, il passe, mais il laisse des parfums qui reviennent par bouffées, longtemps après, jusqu'à la fin. On les respire, à ces heures où l'âme se sent pour un moment délivrée, au lendemain d'une grande douleur, pendant une convalescence, sous la réaction produite par quelque grande déception de cœur, en écoutant le dimanche le son des cloches, en regardant la mer, en songeant que la mort bientôt viendra : une vision se lève dans le lointain et se rapproche ; on revoit l'enfant aimée, vêtue encore de sa robe blanche, éclairée d'une lumière qu'on n'a depuis jamais rencontrée, et l'on tressaille. C'est le rêve d'une vie antérieure, d'un paradis qu'on ne peut se figurer avoir habité ici-bas.

Il ne faut pas conclure que l'imagination n'ait pas

joué son rôle ordinaire, qu'elle n'ait rien embelli, rien coloré, ni que le symbole soit banni du poème d'Arzannô. Marie, la Bretagne, ou encore le type de la beauté idéale dans l'art, tel qu'il se le représentait, se sont souvent confondus dans l'inspiration de Brizeux. L'amour a engendré l'allégorie. Dante n'aima-t-il pas d'abord Béatrix enfant, avant de l'adorer dans la gloire céleste? L'amour mystique que le grand poète entretenait toute sa vie pour l'adolescente florentine, partit d'un sentiment très-réel et très-fort qui se combina dans la suite avec ses inventions poétiques et ses études de philosophie. Ainsi, dans la poésie de Brizeux, le type réel est devenu un type idéal. Il a chanté sur un même mode toutes les belles choses et tous les divins sentiments, et la Bretagne et Marie :

Toujours le beau nom de Marie
Se mêle au nom de ma patrie.

Quelle que soit la part du convenu dans cette persistance d'un tendre souvenir à travers l'œuvre entière de Brizeux, la tonalité et l'âme de ses chants lui sont venues de son culte pour la paysanne d'Arzannô. A l'heure dont nous parlons, cette poésie ne fut qu'un germe fermentant dans le sein d'un enfant inconscient de sa vocation ; mais c'est en ce temps-là qu'il accorda

sa harpe, comme les bardes ses ancêtres au bruit du vent pleurant dans la lande :

Je fus poète alors ; sur mon âme embrasée
L'imagination secoua sa rosée,
Et je reçus d'en haut le don extérieur
D'exprimer par des chants ce que j'ai dans le cœur,

V

Les parents de Marie habitaient un hameau appelé le Moustoir. La route qui y conduit s'ouvre presque en face du presbytère. Nous nous y engageâmes aussitôt à la suite du petit Brizeux :

La sauvage fuyait, et moi, jeune amoureux,
Je courais sur ses pas au fond du chemin creux.
Longtemps je la suivais sous le bois, dans la lande...
Enfin je m'arrêtai, ne pouvant plus la voir ;
Elle, courant toujours, arrivait au Moustoir.

Les chemins creux sont une des particularités les plus poétiques des campagnes bretonnes. Celui du Moustoir descend profond, raviné, herbeux, entre deux hauts talus de terre végétale, que transpercent çà et là des blocs de granit, et chargés de fougères, de

genêts et de buis. Les branches des chênes plantés au bord des champs s'entrecroisent sur la tête du passant, et nous marchions à couvert dans une fraîcheur que n'ont jamais versée les plus épaisses charmilles. Par intervalle seulement, un rayon entre deux branches éclate sur les gazons humides. Le chemin traverse un bois de chênes et débouche enfin sur un groupe de petites maisons couvertes de chaume, noyées dans le feuillage des châtaigniers.

Voilà un vrai hameau breton. Nous l'explorons sur un sol piétiné, défoncé, et nous arrivons, grâce seulement au lit épais de fougères jetées sur les fondrières les plus inabordables, devant une maison toute de granit, mais dont la toiture cependant n'est que de chaume. Sa porte ogivale, ses fenêtres à croisillons, la font remonter à l'époque prospère de la Bretagne, au commencement du seizième siècle. Dans la cour, six batteurs de blé aux longs cheveux, aux gilets croisés tombant sur les hanches, agitent vigoureusement le fléau, ayant hâte de profiter de la journée chaude. Saluons le maître, un paysan de tenue simple et digne, cheveux gris flottants, mais vert encore. C'est un ancien élève de l'abbé Le Nir, un camarade de Brizeux, c'est Daniel. Qu'on se souvienne de ce vers :

Leurs noms, je les sais tous : Albin, Elò, Daniel.

Ce dernier est le plus souvent nommé dans *Marie* ; tendons-lui la main, nous sommes un pèlerin de Bri-

zeux et l'on peut répondre de son cordial accueil. Le bon Daniel, en effet, à peine lui avions-nous indiqué comment nous nous trouvions chez lui, commença à essuyer ses larmes. Nous entrons dans une vaste salle aux solives enfumées d'où pendent de gros quartiers de viande salée. L'ameublement en est entièrement breton. D'abord, deux lits en forme de riches armoires, au bas desquels, et en faisant partie, court une sorte d'escabeau ou plutôt un long petit coffre qui sert pour atteindre la couche élevée et surmontée d'un dais sculpté ¹.

Entre les deux lits s'étale l'armoire à linge, ornée en relief de fleurs, d'oiseaux, d'étoiles, par la main adroite mais naïve de quelque ingénieux sculpteur rustique. Tous ces meubles, en beau châtaignier, frottés chaque jour, bien luisants, sont le luxe des paysans aisés de Bretagne. Presque au centre de la salle, un coffre allongé, dont la surface glisse sur une rainure, forme table entre deux coffres moins hauts et plus étroits qui servent de bancs pour les convives.

¹ Dans un passage de son étude sur le poème des *Bretons*, un critique, M. Magnin, rendant compte de la mort du fermier Hoël, s'arrête devant ces deux vers :

..... Le vieux prêtre, à ce morne salut,
Comme pressé d'agir, monta sur le bahut...

et se demande ce que cela veut dire; c'est qu'il n'avait jamais vu de mobilier breton. Quiconque a remarqué une fois ce bahut qui longe le bas des lits, chez les paysans de Bretagne, comprendra sans peine l'idée du poète et son expression

Une jeune fille, la fille de Daniel, blonde, au visage de transparence vermeille, se dépêche, modeste, souriante, pour nous préparer la galette de blé noir, et, par moment, active le feu qui pétille sous une cheminée vaste comme celle d'un manoir. Elle apporte le cidre, mais un cidre de choix, cacheté, mousseux, le champagne des gros ménages bretons.

Ouvrant le volume de *Marie*, nous le présentons au vieux compagnon du poète, qui lentement met ses lunettes et se trouve arrêté par une nouvelle effusion de larmes. Peut-être bien, de voir le nom de Daniel imprimé et comme associé à la gloire de Brizeux, était pour quelque chose dans ces pleurs, mais, à coup sûr, bien davantage l'attendrissement des souvenirs. La réalité des récits de *Marie* nous est confirmée par ce témoin en chair et en os, et qui n'a pas l'idée de mentir, nous l'attestons. Il commentait naïvement ce qu'il lisait, et les larmes d'abonder plus que jamais.

Nous apprenons que Marie descendait de petits nobles campagnards, comme il en existait beaucoup encore au dix-huitième siècle, classe rapprochée du peuple paysan, particulière à la Bretagne. La famille avait possédé un manoir, mais on avait dû vendre et se résigner à prendre ferme. Il est possible qu'il en fût resté à ce foyer quelque vestige d'une certaine culture, comme une lueur qui distinguait la petite paysanne. Nous croyons démêler que Marie était d'une grâce rustique, douce plutôt que rieuse, mais char-

mante aux jours de fête, avec son corsage rouge, sa robe bleue, et sa large coiffe aux ailes relevées, selon la coutume du canton. Les robes bleues sont encore de mode à Arzannô ; la fille de Daniel en portait une le jour de notre visite.

Daniel parla de la belle voix de la petite fille. Les enfants chantaient avant le catéchisme un cantique en langue bretonne, et le chant de Marie — l'ami de Brizeux insistait sur ce point -- l'emportait sur tous les autres. Ces cantiques de caractère primitif, très-simples, sur le mode mineur, vont à l'âme de tout Breton de race. M. Renan lui-même a dit, à propos de ceux qui se chantaient de son temps au séminaire de Tréguier, qu'il ne peut les écouter aujourd'hui encore « sans que son cœur se fonde. » Il en est un, le cantique du ciel, dont le motif, de quelques notes seulement, est d'une douceur si plaintive, qu'à l'entendre, un jour de pardon, répété par la foule, ceux qui ne sont pas Bretons ne peuvent, non plus, résister à l'émotion. Nous en avons fait l'expérience. L'air est admirablement approprié à la mélancolie toute celtique des paroles. Voici la traduction du premier couplet :

Je vois le ciel ouvert,
Le ciel ma patrie !
Je voudrais m'envoler,
Comme une colombe blanche.

Brizeux, toute sa vie, chaque fois que ce chant arri-

vait à ses oreilles, ne se tenait point de pleurer. Peut-être croyait-il entendre, dans le lointain, la voix claire de la fille du Moustoir.

Marie s'occupait-elle de Brizeux ? Nous croyons discerner dans la réponse que, plus volontiers, elle jasait avec lui et que, devenue grande fille, elle ne se rappelait pas sans en être touchée cet écolier qui lui cueillait des fleurs et la recherchait avec une attention tendre. Mais s'en souvint-elle plus tard, longtemps ? On sait ce qui arriva :

Un mari... des enfants... c'était tout !

Et cependant, elle est immortelle, cette Marie ! C'est que, sans comparer Brizeux à Dante, ni Marie à Béatrix, de même que l'enfant de Florence, la fille d'Arzannô s'est transfigurée dans le cœur et le génie d'un poète. Elle n'est pas morte dans sa fleur comme Béatrix, mais qu'importe ? elle resta dans l'âme de Brizeux l'objet d'un culte idéal.

Est-elle belle encor comme au fond de mon âme ?

demandait-il plus tard, dans une des plus touchantes idylles du poème, à Daniel qui se préparait à venir à Paris, en le priant d'aller la voir pour lui en rapporter des nouvelles d'après ses propres yeux. Pour le poète, elle ne vieillit jamais. Elle ne fut plus le féminin réel, une paysanne enlaidie par l'âge et le travail,

mais le féminin idéal, une lumière, une forme à part dans ce qu'il nous est donné d'apercevoir ici-bas de la beauté divine. Par elle, Brizeux trouva le type d'un art ancien et nouveau, rustique et délicat, d'une poésie qui a fait l'unité de sa vie littéraire, et dont l'originalité est si personnelle que, malgré les admirations qu'elle a suscitées, elle n'a point engendré d'imitateurs. O Marie, voilà ce qui a fait votre immortalité!

Le pays d'Arzannô est accidenté; l'étranger n'y reconnaît pas aisément sa route. Daniel voulut lui-même nous accompagner. A quelques pas de sa demeure, il s'arrêta pour nous montrer, attenante à un hangar vermoulu, une petite maison dont le chaume étalait un parterre de mousses et d'herbages. C'est là qu'habitait Marie enfant. La porte se trouvait fermée; nous ne pûmes franchir le seuil qu'en pensée, non sans nous rappeler ces admirables vers adressés à Marie endormie :

A midi, quand j'entrais dans ta chaumière sombre,
Tu dormais, succombant à la chaleur du jour;
Tes cheveux dénoués flottaient noirs et sans nombre;
Je te vis, et sur moi planaient encor dans l'ombre
Les grandes ailes de l'amour.

Nous continuons notre route, enjambant les haies, franchissant les talus, et nous atteignons l'étang du Ror'h, c'est-à-dire un barrage du Scorff où le cou-

rant, après s'être déversé en partie sur la grosse roue verdâtre d'un moulin, s'élargit en nappe tranquille, sur laquelle flottent quantité de nénuphars éclatants. De petites vaches bretonnes, portant robe noire tachetée de blanc, tête fine, le traversent; les unes se mirent dans l'eau claire; les autres se retournent, le muffle effronté, pour nous regarder. En aval du moulin, la rivière se perd sous bois en bouillonnant autour de petits îlots chargés d'iris d'un jaune d'ambre.

Le poète avait une préférence pour ce ravin inondé de verdure; il aimait à s'y égarer, quand il revenait à Arzannô. Daniel nous confirma sans s'en douter un des récits du poème de *Marie*. C'était quelque temps après le mariage de la jeune fille. Brizeux, alors à Lorient, était venu surprendre son ami au moment où la famille partait pour la messe de minuit. Ils montèrent ensemble au bourg, par une belle lune d'hiver. Le lendemain Brizeux erra, la plus grande partie du jour, aux environs du Ror'h et ne rentra que dans la soirée. En écoutant, il nous semblait retrouver le passage de la pensée rêveuse du poète, sur tous les détails de cette fraîche nature.

VI

A ce moment, nous nous séparâmes à regret de Daniel et, prenant la rive droite, nous nous dirigeons vers le pont Kerlô, bien connu des lecteurs de *Marie*. Plus de cultures, mais des bois ou des landes granitiques où poussent les myrtilles. Tantôt des pentes abruptes dont la rivière ronge le pied, tantôt une prairie à moitié submergée. Les rameaux des trembles, des saules, des bouleaux se balancent dans les eaux vertes, d'aspect froid. La plupart de ces rivières bretonnes coulent encaissées entre des bords d'une solitude sauvage et silencieuse. Elles doivent rappeler, en de moindres proportions, les fiords de la Norvège. On dirait des rivières des premiers jours du monde. Il ne semble pas qu'elles dussent avoir un caractère différent, lorsque les premiers Celtes campèrent sur leurs bords. Enfin un sentier, tout à fait au bord de l'eau, dans les broussailles, nous conduisit au pont Kerlô.

Le pont Kerlô, sur le Scorff, n'était formé, au temps de Brizeux, que de quelques troncs de chênes recouverts d'un peu de terre, auxquels s'était suspendue

toute une végétation d'arbustes et de lianes, luxuriante sous la rosée constante du flot. Nous en avons vu à Lorient un dessin exécuté par M. Guiyesse, un des plus anciens amis de Brizeux qui l'en avait remercié par la pièce intitulée le *Paysagiste* :

..... Tendre et pieux artiste,
Vous dessiniez ces lieux où par l'âme j'existe.

Le progrès, hélas ! même en ce coin reculé, a remplacé la poétique passerelle par un massif pont de granit. Nous étions de mauvaise humeur à ce moment contre messieurs des ponts et chaussées, en nous rappelant ce vers de notre barde :

De la tombe d'Arthur ils feraient une borne.

Cependant la mémoire de Brizeux elle-même nous permet de leur pardonner, car il a dit aussi :

La science a le front tout rayonnant de flammes,
Plus d'un fruit savoureux est tombé de sa main.
Eclaire les esprits sans dessécher les âmes,
O bienfaitrice ; alors viens tracer nos chemins.

Le pont Kerlô est devenu de pierre, mais le paysage n'a guère changé. La vallée, à cet endroit, laisse le Scorff déborder à l'aise. Là des espaces découverts, garnis de ces hautes bruyères de l'Ouest, aux larges grelots purpurins ; ici un fouillis d'arbustes à feuilles vernissées, d'où s'élancent les salicaires en rouges

fusées, les spirées au panache blanc, les lysimaques aux étoiles d'or. Sur la lisière du bois une bordure de lobélies bleues, et sur les pentes osseuses, entre les rochers, les longs épis pourpres des digitales.

Si autour du pont Kerlô les fleurs abondent, plus encore les oiseaux. La Bretagne est la patrie de la race ailée, non-seulement à cause de ses espaces boisés, mais parce que tout chasseur breton serait honteux de courir sus aux petits oiseaux. Nulle part, en France, autant de gazouillements n'égayent les feuillées. S'en donnait-on à cœur joie, ce jour-là, même au gros de la chaleur, sous les arbres du Scorff! Les eaux moirées de bandes de lumière laissaient voir les bris de granit rougeâtre qui en tapissent le fond. Une troupe de petits garçons aux longs cheveux baignaient leurs pieds dans la rivière, et plus loin, sur la côte, les coiffes blanches de trois ou quatre petites filles imitaient un vol de colombes rasant les taillis. Tout au fond, la vallée se rétrécit, s'élève, et sur la croupe de la colline, un bouquet de pins maritimes se dessine sur le ciel.

Le pont Kerlô a inspiré à Brizeux une de ses plus gracieuses idylles. Pour en savourer toute la fraîcheur, il faut la lire au bord du Scorff, par une belle journée de l'été. Avec quelle douceur nous respirions le souvenir lointain des deux enfants, plus pénétrant que les senteurs émanées des prairies et des bois d'Arzannô! Brizeux est mort; depuis notre pèlerinage,

Marie à son tour est allée dormir en terre bretonne ¹, et Daniel à l'ombre des frênes du cimetière, mais la nature ne perd rien de sa jeunesse ; c'était la même fête qu'au jour où l'écolier de l'abbé Le Nir et la fille du Moustoir, en ce même lieu, jouaient reflétés par le cristal du Scorff.

VII

Le soleil se rapprochait de l'horizon ; nous nous décidâmes à remonter vers le bourg. Le large disque ne projetait pas sur les vagues de verdure au milieu desquelles nous marchions, les effluves étincelants des couchants du Midi, mais les teintait seulement d'un or très-doux. De même, dans l'histoire de Marie ne rayonne pas l'ardente passion. Il est vrai — nous l'avons dit — qu'il s'agit d'un sentiment printanier, et que la lumière d'avril brille plus en douceur que celle de juin. Si l'on veut cependant s'expliquer dans Brizeux cette absence de chaleur, il faut considérer qu'au pays des chênes, on n'aime point de la même façon qu'en celui de l'olivier. L'amour en

¹ A Guilligomarch, village des environs d'Arzannô.

Bretagne n'est pas tant une effervescence qu'un sentiment timide, patient, tendre, un feu obscur qui cependant envahit, pour les dessécher, jusqu'aux sources de la vie. Moins tyrannique que la passion méridionale, connaissant moins la jalousie, il cherche sa plus suave volupté dans l'abnégation et le sacrifice. Sans crise aiguë, c'est une nostalgie, un mal inguérissable. Il n'inspire pas le suicide, mais il lui arrive de tuer quand même, lentement, sûrement.

Des tendresses tout intérieures, qui prennent plaisir à se nourrir d'elles-mêmes, ont moins d'affinité avec les sens. Voilà pourquoi, dans la race bretonne, les passions sont d'une nature, ou plus exclusivement éthérée, ou plus exclusivement grossière. Il semble qu'elles connaissent moins ces états intermédiaires où le cœur et les sens mutuellement se répondent. Un ancien barde converti, moine dans un couvent de Cornouailles, auteur d'un poème sur les vertus des saints d'Irlande, a dit, pour louer l'un d'eux : « Il aima les belles vierges au cœur pur », trait curieux des vieilles mœurs celtiques, et qui, à coup sûr, scandaliserait et laisserait incrédule le plus mystique des moines d'Italie ou d'Espagne.

Ce caractère de l'amour au pays de Brizeux n'est pas, on le voit, un raffinement psychologique. C'est un cri spontané que celui du poète :

Heureux les cœurs saisis d'un amour virginal !

et comme de nature, qu'il se sent porté à aimer de préférence

Les vierges, les enfants et les anges de Dieu,
Ce qu'on voit de plus doux, en tout temps, en tout lieu.

La tonalité tempérée de la passion, dans les scènes d'Arzannô, est donc naturellement liée à la fraîcheur et à la grâce attendrie qui sont la saveur originale du livre.

Pour mieux comprendre cette action de la race, il serait bon de lire un petit poème provençal, par M. Théodore Aubanel. Il a pour titre : *La Grenade entr'ouverte* : le poète amoureux a cédé au besoin d'entr'ouvrir son cœur gonflé, de même que le fruit du grenadier finit par laisser éclater son écorce en montrant, à travers la blessure, ses belles perles roses. Le malheur est que les vers sont en langue provençale, mais une traduction littérale, en regard du texte et de la main de l'auteur, permet, même aux profanes, d'en saisir le sens et l'esprit.

Aussi bien que *Marie*, la *Grenade* n'est qu'un recueil de pièces détachées reliées par l'unité d'une figure ; un même sentiment les pénètre, et l'objet de la flamme est une adolescente. Seulement, tandis que l'histoire de Marie se perd dans son mariage avec un jeune fermier du canton, celle de Zani se perd dans le couvent où elle court se faire nonne : sincérité des deux côtés ; chacun chante dans le mode que lui dicte

son état psychologique, diraient quelques-uns, physiologique, diraient quelques autres.

Lorsque Brizeux écrit *Marie*, déjà des années se sont écoulées depuis le départ d'Arzannô; la mémoire du cœur seule inspire la composition. Chez M. Aubanel, au contraire, la poésie n'est qu'un trop-plein débordant au jour le jour, sous le coup d'une passion dans toute sa force. Sous ce ciel si chaud, on ignore les ravissements que donnent, dans les pays moins aimés du soleil, la première apparition du printemps; on passe de l'hiver, presque sans transition, aux journées torrides. De même, l'amour, si printanier qu'il soit, y fermente de suite en plein été. Ses tendresses sont des jets de laves; ses larmes, son sang, roulent du feu. Quelques emprunts feront voir comment la *Grenade entr'ouverte* est l'antithèse absolue de *Marie*.

Brizeux, se rappelant ses premières rencontres avec l'enfant du Moustoir, la représentait ainsi :

Oh ! quand venait Marie, ou lorsque le dimanche,
A vêpres, je voyais briller sa robe blanche,
Et qu'au bas de l'église elle arrivait enfin,
Se cachant à demi sous sa coiffe de lin,
Volontiers j'aurais cru voir la Vierge immortelle,
Ainsi qu'elle appelée, et bonne aussi comme elle.

En regard, voici le portrait de Zani :

Avec son frêle corsage et sa robe de laine,
Couleur de la grenade ;

Avec son front uni et ses grands yeux si beaux,
 Avec ses longs cheveux noirs et son visage brun,
 Je la verrai tout à l'heure, la douce vierge
 Qui me dira : Bon vèpre. — ô Zani, venez vite!
 O gentille, ô douce, ô grande fée !

L'écolier d'Arzannô raconte ailleurs son dernier adieu à Marie :

Un jour d'avril, ainsi sous le porche de pierre,
 Tandis que dans l'église on faisait la prière,
 Je parlais à Marie en secret et tout bas ;
 Mais elle m'écoutait et ne répondait pas ;
 Elle était devant moi distraite et sérieuse.
 Oh ! non, ce n'était plus Marie, enfant rieuse,
 Qu'à son corsage plat, son pied vif et léger.
 On eût prise de loin pour un jeune berger.
 Enfin me regardant avec un doux sourire,
 Comme une sœur aînée un frère qui l'admire,
 Grave et tendre à la fois, elle me dit adieu,
 Puis, entrant dans l'église, elle alla prier Dieu.
 Avec ces mots d'adieu, tout finit....

Autrement brûlant l'adieu des deux amoureux de Provence :

Nous ne nous verrons plus ! — Et pourquoi ? — Je vais partir.
 Et où vas-tu ? — Je vais me faire nonne. —
 J'ai peur pour toi, mignonne : qu'as-tu dit ?
 Tu seras malade, oh ! tu es si jeune !
 Prends garde à ton cœur tendre, pauvrete,
 Tu seras malade... eh bien ! moi, je mourrai.
 Ce jour-là, le dernier, nous n'en dîmes pas davantage.

Brizeux, dans une pièce dont nous avons parlé plus haut, confie en ces termes à Daniel le soin d'aller visiter Marie en son nouveau ménage, avant de quitter la Bretagne pour Paris :

Mais avant de partir, si tu le peux, va voir
Celle qui demeurerait chez sa mère, au Moustoir,
Comme si tu voulais avant ton grand voyage
Visiter tes amis de village en village.
Assis dans sa maison, alors regarde bien
Si quelque joie y règne et s'il n'y manque rien,
Si son époux est bon, sa famille nombreuse,
Et si dans son ménage enfin, elle est heureuse.
Regarde chaque objet pour me les dire un jour,
Et que dans ton récit je les voie à mon tour,....

L'amant de Zani veut aussi revoir sa bien-aimée ;
voici dans quels accents ce cœur haletant va bramer
aux portes du couvent qui la lui a ravie :

Du monastère ouvrez les portes,
O nonnes, je veux entrer ;
Ouvrez-les ! mon âme est assez forte
Pour la voir sans pleurer.
Sous ta coiffe aux blanches ailes,
Encore plus brune, plus pâle encore,
C'est bien toi qui dans la grande salle,
Comme l'ange de l'hôpital,
Passes au milieu des malades :
Les malades te disent : ma sœur !
Cela les aide en leurs souffrances ;
Et quand vient l'heure qui épouvante,

Quand vient l'heure où il faut mourir,
 De ces joues amaigries,
 Et de ces pauvres paupières
 Qui n'auront plus de regard,
 Doucement tu essuies les pleurs
 Et les amères sueurs glacées.

.... Oh ! je te boirais dans un verre d'eau,
 Je te dévorerais de baisers
 Et passerais à te contempler
 Ma vie entière à tes genoux !
 De loin, de près, ô femme, femme,
 Tu seras tout pour moi ! Mes larmes
 Ne font qu'attiser mon cœur qui brûle,
 Et de souffrir ne suis jamais las,
 Et ma torture est mon soulagement.

Oh ! pourquoi donc tout est-il comme par le passé,
 Mon Dieu, maintenant qu'elle n'est plus ici !
 Pourquoi es-tu si verte, ô terre ?
 O ciel, pourquoi es-tu si bleu ?
 Terre et ciel, pourquoi êtes-vous en fête ?
 Et pourquoi, si je lève mon front,
 Tant de bonheur me reste-t-il encore.
 Quand je te vois, ô saint soleil
 Si ardent, si roux, si beau ?....

Dans presque tout le livre courent ces mêmes frissons. Nous n'avons entendu nulle part retentir si poignante l'angoisse amoureuse, si aigu le cri de la soif infinie. C'est l'amour, le grand amour éperdu. Et certes quand, des bords du Scorff, on entre dans cette région de feu, pour parler avec Dante, « l'esprit de la vie tremble en nous avec tant de force, que le mou-

vement s'en fait ressentir jusque dans nos plus petites veines. » Ah ! si M. Aubanel eût chanté son mal en bonne poésie française, nul doute qu'il n'eût pris, pour le lyrisme et la profondeur de la passion, une place supérieure, très-distincte, peut-être unique, parmi les poètes de notre pays.

Et cependant, et malgré tout, comme de ces élégies brûlantes on revient sans regret à Marie et à Arzanno ! Le soleil est un peu pâle, mais une chaleur douce, une rosée matinale, rajeunissent le cœur dans un air salubre. Chose étrange, ces grands incendies du Midi, une fois éteints, les cendres se refroidissent assez promptement. Les profondes tendresses celtiques exercent d'ordinaire une influence plus durable sur la direction morale de la vie.

Quoi qu'il en soit, il est curieux de comparer l'un à l'autre l'auteur de la *Grenade entr'ouverte*, aujourd'hui marié, père de famille et imprimeur-libraire de notre Saint-Père le Pape, en Avignon, quoique demeuré poète à ses heures, et l'auteur de *Marie* jusqu'au bout dévoué à l'art, et sur tous les chemins de sa vie retournant la tête pour aspirer l'odeur des landes bretonnes.

VIII

Daniel nous avait parlé d'un autre condisciple de Brizeux, demeurant encore à Arzannô, celui dont le nom est si fraîchement encadré dans ces deux vers de *Marie* :

Et j'entends sous le mur le petit Pierre Elô
Qui chante en écorchant son bâton de bouleau :

Elô, le poétique petit Elô vivant encore, on comprend notre avidité de le rencontrer. Comme, au bourg, nous nous enquêrions de lui : « Vous allez le voir », nous fut-il répondu, et soudain se montre un vieux paysan à large encolure, aux longs cheveux blancs, les mains dans les poches de son grand gilet breton. Il se soutenait à peine. Fortement *influencé*, ce jour-là, comme on dit en Bretagne, il fut incapable de répondre à la moindre question ; la seule parole tombée de sa langue embarrassée fut celle-ci :

« Oui, c'est moi qui m'appelle Elô. »

Toutefois, disons-le, Elô, moins intelligent que Daniel, n'a jamais eu à Arzannô la réputation d'un ivrogne ; l'état où nous le vîmes n'était qu'une surprise. « Mais que voulez-vous, nous disait à ce sujet un de nos amis bretons, ces paysans ont le vice natio-

nal, celui que les premiers bardes reprochaient déjà aux héros du pays de Galles, qui, une fois terminée la moisson d'Anglais et de Saxons, fêtaient leur victoire et la fêtaient si bien, que les réserves ennemies les égorgeaient à leur tour sans défense. » Pourtant nous n'irions pas jusqu'à avancer avec celui que nous venons de citer, que l'ivrognerie bretonne est presque un vice d'honnête homme, si on le compare aux habitudes crapuleuses de certaines campagnes des autres provinces. Si injustes qu'aient été à cet égard les touristes parisiens, exagérant les faits, généralisant les exceptions, il faut reconnaître que les conséquences physiologiques et morales de l'ivrognerie en Bretagne sont trop souvent lamentables, et qu'un des grands obstacles au relèvement des bas-fonds de la race vient de là.

Pour nous remettre, avant de descendre à Quimperlé, en communication avec l'esprit de Brizeux, nous voulûmes, assis près de la croix du cimetière, jeter un dernier regard sur le pays de son enfance.

La vie en plein air, dans ces campagnes — il nous semblait le mieux comprendre en ce moment — dut contribuer au développement de ce qu'on a appelé le génie virgilien du poète : la contrée est d'une incomparable fraîcheur :

*Non liquidi gregibus fontes, non gramina desunt*¹.

¹ Là, ni les clares fontaines ni les herbages ne manquent aux troupeaux.

A chaque pas, Virgile revient à la mémoire, au sein de cette nature pastorale, devant ces horizons reposés. Sans doute il faudrait amollir les lignes, donner plus de transparence à l'atmosphère, bleuir les lointains ; malgré tout, il y a quelques ressemblances entre les sites boisés d'Arzannô et certaines portions des paysages mantouans :

O verdure, ô fraîcheur, douceurs virgiliennes !

N'oublions pas non plus l'abbé Le Nir. Ce maître austère et doux s'encadrait à merveille dans une nature dont la sauvagerie n'exclut pas la grâce mélancolique. Il avait le culte passionné de Virgile. Le Nouveau-Testament excepté, c'était son poète favori qui exerçait presque exclusivement la mémoire des écoliers capables de le traduire quelque peu, et Brizeux, à la fin, quoiqu'il eût à peine douze ans, était du nombre. Un ancien élève de l'école, depuis curé dans le diocèse de Quimper, nous a raconté que, dans leurs promenades, l'abbé Le Nir engageait fréquemment ce qu'il appelait le jeu des vers. Il récitait une tirade de Virgile, et la palme appartenait à celui qui, avant les autres, trouvait à répondre par un vers dont le premier mot était celui-là même par lequel avait fini la citation du maître. Les commentaires ne se faisaient pas attendre, auxquels s'entremêlaient les leçons d'une piété évangélique, on pourrait dire virgilienne. Pareil enseignement, naïf et enthousiaste, à travers

les landiers, dans les chemins creux, devait ouvrir ces jeunes âmes à l'intelligence de la nature, à la sympathie universelle, en même temps qu'au sens littéraire.

Le fait est que Brizeux dès lors adora Virgile. On se figure qu'il l'associa peut-être à la pensée de Marie et qu'il lui arriva de se dire, à l'heure où se ravivait la chère mémoire :

Sepibus in nostris, parvam te roscida mala

..... vidi cum matre legentem.

Alter ab undecimo tum me jam acceperat annus;

*Jam fragiles poteram a terra contingere ramos*¹.

La douzième année avait commencé et le jeune amoureux dut quitter Arzannô. C'est comme en compagnie de l'adolescent gardant au fond de lui-même des impressions que la vie ne devait jamais effacer, que nous aussi nous reprimes la route de Quimperlé. Avant de poursuivre notre pèlerinage, demandons-nous en quelques mots ce qu'il advint de celui qui devait être le poète de *Marie*.

¹ Tu n'étais qu'une enfant quand je te vis avec ta mère, cueillir dans nos vergers les pommes couvertes de rosée..... j'entrais dans ma douzième année, et déjà de la terre je pouvais atteindre aux fragiles rameaux.

IX

Après quelque temps de pension à Vannes, Brizeux termina ses études au collège d'Arras, que dirigeait alors un de ses oncles, M. Sallentin. Son séjour en cette maison ne lui laissa pas une mémoire amère, car plus tard il désira la visiter :

..... Un jour je voulus voir

Les toits du vieux collège, et la cour, le parloir

Où, le cœur haletant, sous un ciel de fumée

Je vins, enfant rêveur, de ma lande embaumée.

Il retrouva l'établissement changé en un hospice pour les vieillards. Des souvenirs du passé et des émotions du présent qui se mêlèrent dans cette visite, le poète tira *le Vieux Collège*, pièce dédiée à son oncle l'ancien principal, fort belle par l'accent profond et les vues morales.

Brizeux, en quittant Arras, revint à Lorient pour être conduit au supplice dans une étude d'avoué. Les vocations d'artistes trouvent aujourd'hui moins de contradiction. C'est qu'elles sont devenues rares, tandis qu'en ce temps-là, pas de petit bachelier qui n'eût

en poche son volume de vers et ne rêvât de devenir au premier jour un Victor Hugo ou un Lamartine.

Brizeux, cependant, put au bout de trois ans briser sa chaîne et venir étudier le droit à Paris. Il tombait au milieu d'une génération dont l'élan rappelait les joyeuses confiances de 89. Moins nombreux qu'aujourd'hui étaient ceux qui savaient lire, mais on lisait davantage, surtout plus sérieusement, avec plus d'âme et sans se tenir en garde contre les nobles émotions. La vie fermentait dans un renouveau universel.

Brizeux eut à rechercher quelque temps sa voie, enveloppé qu'il se trouvait par des influences contradictoires. Mais, ce qui marque déjà ses facultés pondérées et prédit son tact littéraire futur, instinctivement il se tint en garde contre le mouvement romantique qui entraînait la plupart des jeunes lettrés dans son orbite. On le vit s'essayer par des *Mémoires de Mademoiselle de la Vallière*, une suave figure au regard mouillé de larmes, qui répondait à sa complexion intime. Il comprit, toutefois, que d'écrire en prose ne lui permettait pas de mettre en valeur tout le fonds qu'il avait reçu.

On a souvent confondu, à tort, la prose poétique et la poésie dont le rythme est un attribut essentiel. C'est par le rythme que la poésie répond mieux que la prose aux harmonies de l'univers. La vie de la nature se développe dans le nombre; les jours, les nuits, les saisons se répondent comme les mesures cadencées, les

versets, les strophes d'un poème, pour former la musique du monde. Le vrai poète trouve en vers, par une pente instinctive, la forme la mieux appropriée à sa pensée. Il peut écrire en prose, trop fréquemment à la condition de perdre en élévation, en vigueur, en précision, comme l'oiseau privé de ses ailes. Le rythme lui est de nécessité pour exprimer dans ce qu'elle a de plus divin sa plus personnelle manière de voir et de sentir. Voilà ce qui fait la supériorité de sa vocation, ce qui explique l'influence de la grande poésie sur l'âme humaine, et aussi pourquoi Brizeux eut raison de renoncer à chercher dans la prose sa renommée.

Il reçut de son sens intime un avertissement moins sûr lorsqu'il tenta d'aborder le théâtre, à la Comédie Française, par un acte en vers, intitulé : *Racine, ou la troisième représentation des Plaideurs*. Samson y remplit le rôle de Boileau, et David celui de Racine. Il faut dire que Brizeux, quoique ayant pris à la composition de cette bluette théâtrale la part la plus importante, eut un collaborateur, — Buzoni, portel'édition de 1827, Charles Magnin, lit-on au contraire dans quelques biographies. Arnould, celui qui épousa plus tard une célèbre comédienne, nous a affirmé au contraire un des amis de Brizeux, comme le tenant du poète lui-même. Qu'on s'étonne après cela qu'il y ait plusieurs manières d'écrire une même histoire.

Quoi qu'il en soit, on sent que l'auteur principal est bien jeune encore ; il avait vingt-quatre ans à peine.

Le vers manque d'éclat et de fermeté. L'amour de la gloire, cette soif précoce des âmes de valeur, s'y laisse pressentir :

L'artiste n'attend rien que de sa renommée.

Devant le public non encore *démocratisé* de ce temps-là, et qui avait quelque culture, le premier souci des jeunes écrivains n'était pas les droits d'auteur, mais la louange, *præter laudem nullius avari*. La comédie dont nous parlons vise, en partie, les positifs et l'esprit bourgeois, thème alors à la mode ; nous venons de voir que le jeune Breton avait un motif de leur en vouloir. Mais ce qui la distingue avant tout, c'est le souffle moral qui caractérisera plus tard le vrai Brizeux.

Il comprit que sa vocation n'allait pas de ce côté. Le théâtre convient à merveille à l'esprit gaulois, tel qu'il s'est développé sur le sol qui a pris le nom de Gaule, en même temps souple, hardi et fin, mais peu à ces branches de la même race, moins avancées vers le sud, restées plus primitives et qu'on est convenu d'appeler celtiques. La chanson, le récit, l'ode, l'épique sont au contraire l'expression naturelle de leur génie discret et sincère. En attendant, Brizeux continuait de se chercher lui-même.

Un courant celtique traversait le mouvement littéraire, et l'imagination française en semblait renou-

velée. Chateaubriand, le grand maître alors, avait de l'âme rêveuse de sa race. Atala et René n'ont pas été engendrés d'un sang gaulois. Lamartine n'échappait pas à cette influence, lui qui nous raconte ses délices à lire Ossian dans sa jeunesse. Qui, plus que Brizeux, aux ancêtres venus d'Erin, se trouvait prédisposé à recevoir de ce côté des impressions prépondérantes ?

Au temps des vacances, il revoyait Arzannô et le Moustoir, et lisait à son tour Ossian, au sein d'une nature en harmonie avec le ciel, les paysages et le ton général des poèmes écossais. Les souvenirs d'enfance s'éveillaient en lui avec une intensité extraordinaire d'émotion. Le cadre aussi bien que le sujet lui étaient dès lors donnés.

Marie, ainsi, naquit, non à Paris, comme on l'a insinué, mais en Bretagne. Elle n'est pas seulement habillée à la manière de son village, elle a l'âme celtique. Tellement sont bretons le poète et l'amoureux créateurs de cette idylle que, dans les chants populaires de la Bretagne, inconnus alors de Brizeux, il se rencontra, lorsque M. de la Villemarqué les publia plus tard, des passages rappelant *Marie* d'une façon saisissante ; quelques-uns ressemblaient presque à une traduction textuelle. Ces ressemblances sont-elles le fait de M. de la Villemarqué lui-même, comme d'aucuns, croyons-nous, l'en ont soupçonné ? Brizeux avait-il été bercé de ces chants et la réminiscence s'en réveilla-t-elle, à son insu, dans son imagination ? Toujours est-il qu'il

fut ravi, et disait à ce sujet : « C'est ma vieille nature celtique qui a parlé. »

Est-ce à dire que *Marie* ne soit qu'un livre de poésie rustique et bretonne? Brizeux ne pouvait pas ne point rester de son temps, puisqu'il chantait son propre cœur, sous peine de n'écrire qu'une œuvre en partie artificielle. Quelques-unes des pièces dont se compose le poème reflètent donc les idées alors dominantes, mais sans atténuer sa forte originalité.

D'autres morceaux, la plupart de quelques vers, sont distribués çà et là comme les strophes d'un même chant ; « on y sent la pensée qui médite à côté de l'illusion qui chante. » Telles, par exemple, les citations suivantes :

Quand le temps sur nos fronts efface par degré
L'enfance et les reflets de cet âge doré,
Arrive la jeunesse avec toute sa sève,
Et par un jet nouveau le corps monte et s'élève,
Et toujours monte ainsi. jusques à son été
Au faite radieux de sa virilité :
Et la pensée aussi va croissant d'âge en âge :
Mais un regret la suit à travers son voyage,
Hélas ! car rien ne vaut le peu qu'on a quitté :
Tout ce qu'on gagne en force, on le perd en beauté.

Quand on est plein de jours, gaiment on les prodigue :
Leur flot bruyant s'épanche au hasard et sans digue,
C'est une source vive et faite pour courir,
Et qu'aucune chaleur ne doit jamais tarir :

Pourtant la chaleur vient, et l'eau coule plus rare ;
La source baisse ; alors le prodigue est avare ;
Incliné vers ses jours comme vers un miroir,
Dans leur onde limpide il cherche à se revoir ;
Mais, en tombant, déjà les feuilles l'ont voilée,
Et l'œil n'y peut saisir qu'une image troublée.

Quoique sans lien apparent avec le sujet principal, loin de détonner, ces vers nous font entrer plus avant dans la personnalité morale du poète. C'est pourquoi on ne lit pas *Marie* seulement avec l'intérêt qu'inspire une exquise œuvre d'art, mais on se sent ému comme en écoutant une voix amie qui, sur un mode mélancolique et doux, parle à nos souvenirs, à nos regrets, à nos désirs, dans ce qu'ils ont de plus profond et de meilleur.

Le livre, à plusieurs reprises, a été remanié et amélioré. C'est ainsi qu'il ne renfermait pas d'abord les *Batelières de l'Odet*, étude de mœurs d'après nature, lorsque Brizeux, en compagnie de quelques jeunes filles du pays, avait descendu cette rivière de Quimper jusqu'à l'Océan. Quimper plaisait à Brizeux qui plusieurs fois y fit séjour. Dans une lettre où il l'appelle « le paradis de la Bretagne et certes un des paradis de la France », il raconte comment le soir « il aime à voir, tout en fumant et causant, la rivière, les prairies, les collines boisées et le bon évêque qui lit son bréviaire sur les murs crénelés de son évêché. » C'est à l'embouchure de l'Odet que se trouve Loc-Tâdi, petit

village dont un ancien condisciple d'Arzannô, l'abbé Moëlle, aujourd'hui encore chanoine à Quimper, était recteur, au temps des *Batelières*. Jusqu'à la fin, Brizeux eut pour ami celui dont il disait :

Au bourg de Loc-Tûdi je connais un saint prêtre;
Enfants, nous avons eu longtemps le même maître.

De même il ne composa que plus tard la pièce qui termine le poème et rappelle sa visite à Arzannô, pendant la nuit de Noël, récit exact, puisque les principaux détails nous en ont été spontanément redits par Daniel. On devine, particulièrement aux derniers vers si souvent cités :

Non, nous ne sommes pas les denriers des Bretons...

que cette pièce doit appartenir à la période où la note bretonne s'accroissait chez le poète qui de plus en plus, par système et par entraînement, s'identifiait avec son pays. L'ampleur et la virilité de l'accent y marquent une pensée qui s'est mûrie. A ce moment Brizeux avait commencé son poème des *Bretons*. Quoiqu'il en soit, la troisième édition, en 1840, fixa *Marie* dans sa forme définitive.

IV

BRIZEUX EN ITALIE

I

Brizeux, pour satisfaire un souci croissant de vérité, dans la nature, l'art, l'homme moral, entreprit de visiter l'Italie. Ce voyage qu'aujourd'hui le plus mince étudiant accomplit, bride abattue, en quelques semaines, devenait alors un événement important dans la vie d'un petit nombre de privilégiés. On s'y préparait, on étudiait, on prenait son temps, et cela valait la lecture de bien des livres.

Comme la plupart des poètes du Nord, Brizeux fut attiré vers le Midi. Il se plaisait à l'attribuer au va-

gue ressouvenir de sa race venue d'Orient. N'est-ce pas plutôt que les choses ne se comprennent bien que par le contraste? De même que le soleil diapre les plages de la Méditerranée d'innombrables fleurs aux chaudes couleurs, il fait jaillir d'un cerveau germain ou saxon toute une flore d'images et de pensées, germes qui eussent éternellement dormi sous les froids nuages du Nord.

Le poète fit son premier voyage avec M. A. Barbier, l'auteur des *Iambes*; peu d'années après et plus tard encore, il le renouvela seul. Ses visites à l'Italie, ce joyau du monde, l'enivrèrent de vie; la première surtout fut un perpétuel ravissement :

Quand le front porte encor sa chevelure blonde,
O délices de voir et d'aller par le monde!
D'aller tout à la fois pensif et confiant,
Laisant l'âme s'ouvrir à tout ce qui féconde.

De ces années studieuses et mouvementées, Brizeux tira un volume intitulé d'abord *les Ternaires*, parce que, a-t-on dit, quelques pièces y rappelaient la forme et parfois l'esprit des *Triades*, anciennes poésies gallo-romaines, écrites en tercets monorimes. Plus tard, le volume remanié et complété quitta son nom de sens obscur pour prendre celui de *Fleur d'or*, image charmante qui rappelle les ajoncs éclatants des landiers de Bretagne et des genêts-joncs aux tiges fines, qui embaument au printemps toute l'Italie, des flancs du

Vésuve aux chemins de la Toscane. Sans doute ce sont eux qui ont inspiré la pièce suivante, un jour que le poète longeait le golfe de la Spezzia :

LES DEUX FLEURS

LE VOYAGEUR

Arrête ton cheval, saute à bas, mon vieux faune !
Et va, bon voiturier, du côté de la mer :
Sur le bord de cette anse où le flot est si clair,
Coupe dans les rochers, coupe cette fleur jaune.

LE VOITURIN

C'est une fleur sauvage, ô seigneur étranger !
Là-bas nous trouverons des bouquets d'oranger.

LE VOYAGEUR

Non, laisse l'oranger embellir le rivage,
Pour ces parfums si doux je suis barbare encor :
Mais sur ma terre aussi poussent des landiers d'or,
Et j'aime la senteur de cette fleur sauvage.

Mais la fleur d'or symbolise davantage encore « cette fleur de l'esprit et de l'art que le barde est allé cueillir au pays du soleil. » Là sont rassemblés des sujets fort divers d'inspiration et de ton, mais où se manifeste une recherche plus inquiète de la forme.

Les vocations d'écrivain ne sont pas rares sur les terres brumeuses. C'est que la clarté de l'imagination suffit pour nous initier à la justesse, au pittoresque de l'expression, comme à la vérité de l'image. Mais les arts plastiques aiment à fleurir sur les rivages que dore le soleil. C'est lui, le grand flambeau, non pas qui crée la netteté des lignes, l'harmonie des reliefs et le fini des contours, mais qui les révèle. Or, l'art du vers tient de la sculpture. Brizeux, par un privilège qui n'est pas toujours départi à ceux de sa race, possédait un sens délicat de la forme, l'intelligence des proportions.

La vue de la nature méditerranéenne, surtout du grand musée appelé l'Italie, acheva d'affiner en lui le sens attique. « J'erre, écrivait-il à un de ses amis, regardant au-dessus de ma tête ces grandes frises toscanes. L'architecture, la sculpture me tiennent. » Au milieu de ces adorations, il se sentit de plus en plus obsédé par le tourment du sculpteur.

Et de fait, Breton toujours par le caractère méditatif, on eût dit qu'il tenait à présent d'un sculpteur de la Renaissance. Où trouver à plus haut degré le sentiment du dessin et le fini de la ciselure, plus de sérénité et d'élégance que dans le camée suivant :

J'ai vu tes quatre enfants, tes quatre filles blondes,
S'en aller à l'école avec leurs têtes rondes,
Leurs cheveux blonds et courts, et toi dans le chemin.
Comme leur grande sœur, tu leur donnais la main.

L'ouvrage terminé, le soir, à la même heure,
J'ai vu tes quatre enfants regagner leur demeure,
Leurs livres avec ordre attachés sous leurs bras,
Songeant à leurs leçons qu'elles disaient tout bas ;
Et toi, les retrouvant si fraîches, si légères,
Tu revenais joyeuse avec tes écolières.
C'était soir et matin, durant ce bel été,
Comme un chœur gracieux, égayant la cité.

II

Brizeux, dans son culte pour la forme pure, se mit à viser à la concision, mais tellement que sa pensée y perdit quelquefois en clarté. Doudan, un maître en critique esthétique, dans son horreur de la banalité, considère qu'une certaine obscurité est inhérente à la vraie poésie. Dans tous les cas, chez le Brizeux de la *Fleur d'or*, l'obscurité ne tient pas toujours à la profondeur, pas même à la subtilité de l'idée, mais, en partie du moins, au procédé de composition. C'est de parti pris que le poète, familiarisé depuis peu avec les concisions et les allégories de Dante dont il venait de donner une excellente traduction, usa du raccourci presque jusqu'à l'abus, en esprit de réaction contre les incontinences poétiques alors en vogue.

En cela Brizeux subissait l'esprit de sa race. Les Celtes ont avant tout le génie lyrique. Ainsi procédaient les anciens bardes, par phrases brèves, sans articulation, à la manière des prophètes. « Ils vont par élan et s'arrêtent, nous écrivait quelqu'un qui les a amoureusement étudiés et qui est de leur lignée; ce n'est pas faute d'haleine, c'est comme le sentiment de l'infini qui les reprend à chaque bond et leur fait rêver plus de choses qu'ils n'en ont dit. » De plus, l'idiome breton lui-même est simple, elliptique; il manque de relatifs. Brizeux ne parla pas cette langue dès sa première enfance, mais de ses ancêtres ne tenait-il pas quelque prédisposition aux formes qu'elle affecte? Puis il se trouva si jeune mêlé à la population d'Arzannô qu'il dut y apprendre instinctivement le bas-breton comme sa langue maternelle, longtemps avant de l'étudier livre en main.

Pour avoir l'intelligence vraie de Brizeux, à certains endroits, il faudrait donc faire abstraction de l'esprit et des formes classiques dont notre cerveau est rempli. En songeant à cette lutte qui dut se livrer en lui, sans qu'il s'en doutât peut-être, entre les deux natures, entre le poète né celte et le poète français du dix-neuvième siècle, on s'explique mieux la gêne qui accompagne parfois ses vers et son emploi assez fréquent du sous-entendu. Il est certain du reste, que si l'inspiration de Brizeux naissait rapide, la mise en œuvre lui coûtait, étant de ceux qui ne peuvent s'a-

vancer dans une composition, tant qu'ils n'ont pas à peu près achevé ce qu'ils laissent derrière eux.

Ce fond de sève celtique donne aussi la raison pourquoi chez le barde moderne, en maintes pièces, la verve à peine en train nous paraît tourner court. Son chant n'étant souvent qu'une émotion traduite, il est dans la nature du morceau d'être bref, à la condition cependant d'être parfait. Tel est justement le mérite de ces pièces de quelques vers seulement, dont Brizeux eut toujours le goût, mais auxquelles il ne manque presque jamais de donner une forme achevée. A ce point de vue, qui serait tenté de chercher querelle au poète, lors que en quatre petites lignes, il se justifie de ses brièvetés :

Court est le chant de la mésange,
Mais qu'il s'éleve aux cieux mélodieux et clair!
Un mot suffit au blâme, un mot à la louange.
Dites, mes bons amis, est-il long le *Pater*?

De quelque dimension du reste que soient ses chants, chez Brizeux, le rêveur, l'homme de nature aimante, l'emporte sur le penseur. Même devant les pièces d'une idéalité abstraite, on ne reste point absolument froid; mais ses émotions les plus communicatives lui viennent toujours de la Bretagne. Par elles on peut se convaincre que *Marie* est bien le sang et la substance de Brizeux, et que ce livre contient en germe toute la pensée future de l'écolier d'Arzannô.

Comme la Bretagne avait préparé Brizeux à sentir plus vivement la grâce des rivages latins, l'Italie lui rendait plus chères les sauvages beautés de son Armorique. Alors que son départ approche, la vue d'un navire qui vogue à l'horizon du côté de la Grèce lui inspire quelques vers :

Dauphin léger, fuyant vers les blanches Cyclades,
Mes rêves te suivront dans les joyeux détours ;
..... Sous les caps élégants aux belles colonnades,
Du poète et du peintre éternelles amours.
..... O mer, ô ciel d'azur, si doux aux cœurs malades !

C'est pourtant volontiers qu'il ajoute :

Et moi pour l'Occident je pars, et pour toujours.

V

BRIZEUX A PARIS

I

Reprenons avec Brizeux le chemin de sa patrie, en nous arrêtant à Paris dont, quel que fût son plaisir à revoir la Bretagne, il ne pouvait cependant point se passer :

Étonnement de l'âme et des yeux lorsqu'on rentre
Dans cette ville active et qu'en vain nous fuyons ;
Certain orgueil nous prend, on dit : Voici le centre,
L'ardent foyer qui lance en tout lieu ses rayons.

Bien plus tard il écrivait : « Quoi que j'en aie, le bruit que fait là-bas votre grande ville, me préoccupe sur

mes côtes. » Il semblait, a-t-on dit, que devant sa pensée, « Paris avec ses dômes et ses tours se montrât constamment tout au fond en perspective, comme une ville de bruit, vue de quelque silencieuse vallée. »

Le poète, qui avait épuisé de bonne heure, dans ses voyages d'Italie, le petit patrimoine de son père, vivait d'une très modique pension que lui servit d'abord la cassette royale, sous le règne de Louis-Philippe, ensuite la cassette impériale, et à laquelle, sur la fin, le ministère de l'instruction publique ajouta une somme annuelle de huit cents francs pour un travail sur l'origine des noms de lieux en Bretagne, qu'il eut le temps de terminer avant sa mort. Ses ouvrages ont rapporté sans doute quelque profit à ses éditeurs, mais certainement presque aucun à lui-même. C'est assez dire par quels soucis d'économie il se trouvait d'ordinaire assiégé. Il les supporta toujours sans amertume, et, loin de laisser soupçonner quelque gêne d'argent, il avait sur ce chapitre des pudeurs d'honnête homme auxquelles on ne touche pas, même par la pensée. La noblesse de sa nature l'éloignait des goûts d'un bohème, et ce besoigneux ne faisait pas de dettes. Il se levait très rarement avant midi, non par cette habitude chère aux lettrés pauvres, qui permet de supprimer le déjeuner, mais parce que, dès sa jeunesse, il s'était plu à travailler le matin dans son lit. Il composait aussi le soir en errant fort tard sur les quais ou dans les rues de Paris, un peu partout du reste, nul poète

n'ayant eu moins besoin d'une plume pour faire des vers.

Se procurer quelque gain ne lui eût pas été difficile en acceptant un engagement de rédaction dans une entreprise littéraire, une revue par exemple, comme d'autres hommes de lettres des plus dignes, comme Maurice de Guérin lui-même, ne s'en faisaient pas faute ; divers motifs l'arrêtèrent. Peut-être comprit-il que pour ce régime de travaux forcés sa plume ne savait courir ni assez drue ni assez contente d'elle-même ; de plus il faut tenir compte du caractère de la race.

Dans l'ordre du sentiment, la famille celtique occupe un rang supérieur ; elle est faite pour les passions désintéressées, elle a des ardeurs héroïques. La moindre occasion y met en fermentation ces germes si rares sous d'autres cieux. Les vocations de marin, de soldat, de prêtre, y sont dans l'air, et aussi celles de poète.

Dans l'ordre psychologique, aucun peuple non plus ne la surpasse pour l'intelligence ; mais, comme la plupart des premières races humaines, les Celtes ont peu d'aptitude pour l'analyse. En ces cerveaux puissants, le jeu des facultés raisonnables ne fait point à l'imagination un équilibre suffisant. Lorsqu'il aborde une question, l'esprit breton incline à ne la considérer que par un côté, celui d'où lui est venu une impression prépondérante. Pour bien juger, il faudrait avoir

des yeux tout autour de la tête; nous n'irions pas jusqu'à dire que le Celte n'en a qu'un au milieu du front, mais il a de la peine à faire le tour des choses et à les considérer d'ensemble. Hélas! c'est le grand défaut de la cervelle humaine; les peuples latins eux-mêmes sont loin d'en être exempts, mais il nous paraît être une infirmité propre de la race bretonne.

Ces âmes simples encore, instinctives, il est difficile de les amener à distinguer le point juste, la délicate nuance où est la vérité; d'autant plus que la dose de fierté est considérable dans un caractère breton et que la contradiction le pousse de suite à reculer dans sa pensée fixe. Il est des heures où l'on n'essaye même pas de l'entamer, arrêté qu'on se sent comme devant une force aveugle de la nature. Un vrai Breton d'esprit cultivé nous expliquait cela. « Il y a chez nous disait-il, une force intelligente qui résiste sans prendre un à un des arguments pour les démontrer. Nous n'en avons pas besoin pour nous-mêmes, nous voyons, c'est assez; que nous importe de nous démontrer aux autres? » C'est bien cela: ils voient!... A quoi bon raisonner avec des voyants?

Ces dispositions font comprendre la tendance des âmes celtiques aux opinions outrées ou absolues, aux résolutions excessives, leurs bizarreries, leurs incohérences dans la conduite de la vie, et de même les côtés singuliers du caractère de Brizeux. Elles expliquent la fière réponse du poète à Théophile Gautier

qui lui proposait pour augmenter ses ressources nous ne savons quelle collaboration : « Je veux que ma carte de visite reste pure. » On ne s'étonne plus de ce que sa raison demeurât, en quelques circonstances, impuissante à vaincre les impressions, et en particulier l'instinct superstitieux. Il avait, entre autres, comme le marquis d'Argens, la superstition du vendredi ; à ce point, qu'apprenant la mise en vente d'un de ses livres pour une date qui tombait ce jour de la semaine, il ne cacha pas son trouble à l'ami de qui nous tenons l'anecdote, et voulut en hâte avertir l'éditeur, tourmenté par la crainte de ne pas arriver à temps.

Mais ces faiblesses disparaissaient lorsque Brizeux entrait dans le gouvernement de sa pensée. Nous le verrons bientôt : par son éducation philosophique, surtout par un sentiment profond de responsabilité morale, en dépit des tyrannies de la nature inférieure, il n'était plus qu'une âme inspirée et un esprit sensé, non-seulement un barde, mais encore un sage.

II

Inutile de dire que les amours faciles sur semblable complexion ne pouvaient avoir prise. Pas moins, tout poète, tout artiste, tient d'un amoureux haletant, et c'est chez ceux-là que « le cœur est un éternel recommenceur. » Il est impossible que celui de Brizeux ne se soit laissé prendre à quelques charmantes lueurs.

Il avait horreur des épanchements qui dévoilent ces mystères du cœur, ne les tolérant pas dans les livres, ni dans les conversations, et jugeant vulgaire toute passion qui ne sait la pudeur du secret. Les femmes elles-mêmes auraient eu à apprendre de lui en ces matières. Aussi, à peine peut-on surprendre dans ses vers un accent voilé des doux épisodes de sa vie¹.

A Naples, il aimait à fréquenter le salon du comte Schouvalof, celui qui mourut catholique et Barnabite, attiré par la grâce de sa fille Hélène, très jeune alors,

¹ De bonne heure Brizeux avait rencontré Madame Desbordes-Valmore, muse toute de sensibilité, de passion et de larmes. Malgré ses longs silences avec elle, il lui garda une tendre affection. On le voit par quelques billets écrits à un ami commun, l'année même où il mourut ; il y demande éploré des nouvelles de son amie à ce moment gravement malade.

déjà poète, et qui, depuis, devenue madame Skaria-tine et fixée à Nice, y reste une des femmes supérieures de la colonie étrangère par l'intelligence de tout ce qui constitue une culture accomplie. Un sentiment de nature plus vive paraît avoir marqué l'un de ses séjours à Florence. Mais le plus intense de ces afflux de la vie fut, si l'on en juge aux vibrations de la harpe, soulevé par l'inconnue pour laquelle le poète a soupiré les élégies à E. Pourtant on y reconnaît encore le timbre de Brizeux, toujours plus tendre que passionné. On ne serait même pas surpris que l'imagination y fut venue en aide à la sensibilité. « Je n'ai pas fait deux fois mes chansons d'amour, disait Gœthe; la chanson d'amour de Brizeux, ce sera à jamais *Marie*.

Nul ne peut savoir le dernier mot d'une destinée intime, mais nous sommes porté à croire qu'aucune secousse profondément perturbatrice ne vint déranger la concentration des facultés de Brizeux sur le but qu'il avait donné à sa vie, l'art et la Bretagne étant devenus ses suprêmes passions. Quelques tendres occupations de cœur ont dû plutôt entretenir une douce chaleur qui se transformait en mouvement dans la trame de sa pensée. Sainte-Beuve, en parlant de ces faiblesses qui donnèrent à Salomon la satiété de la vie, a dit : « J'ai pu regretter de sentir quelquefois que j'y éteignais ma flamme. » Ce fut la fortune de Brizeux de n'avoir pas, lui l'homme sans foyer, comme

d'autres, hélas ! poètes aussi de la race divine, éprouvé ce regret.

III

Il ravivait encore son feu, et d'une façon moins intermittente, dans le commerce des viriles amitiés. Si amoureux qu'on soit de l'idéal, autant une relation forcée avec des gens qui n'ont rien de notre âme, surtout lorsqu'ils sont de petite race, est horriblement pénible, autant se savoir compris de quelques-uns donne goût à la vie. Sans ce secours, une fois la jeunesse passée, il vaudrait mieux s'éteindre tout de suite.

Brizeux était d'une impressionnabilité extrême. C'était son côté faible et son côté supérieur, tenant par là d'une femme : point aimable au sens vulgaire du mot, mais sympathique au possible à quiconque se trouvait capable de deviner les qualités de sa nature des plus exquises, mais de celles que la foule apprécie le moins. Il fallait être comme au niveau de sa susceptibilité nerveuse et morale pour le bien goûter. Alors il vous tenait à fond. Ce n'est pas sans vérité qu'il parle dans une lettre, « de la trempe assez allègre de sa nature », ajoutant : « Je ne veux pas tourner

au mélancolique. » Sans recherche d'esprit, sa conversation n'était que le jet de ses qualités fraîches et saines. Il avait ses jours taciturnes, mais hors de là, d'après ceux qui se souviennent de lui, sa franchise, ses indignations, ses enthousiasmes, mille gais propos d'où cependant il excluait toujours scrupuleusement le mot graveleux, avaient un charme intraduisible. Il n'était plus que ce qu'il exprime par ce beau vers digne de l'Évangile :

Homme par la pensée, et par le cœur enfant.

Ses antipathies, par contre, étaient vigoureuses. Aussi pour éviter une rencontre eût-il couru au bout de la terre. A Naples, le même homme qui, apercevant la voiture de Walter Scott, se prit à courir, en criant : le barde ! le barde ! faisait un long détour pour ne pas rencontrer, dans la rue de Tolède, une figure de boutique qui lui déplaisait. Qu'on juge de ses frémissements vis-à-vis de certains caractères portant trace de laideur. « Celui-là est exagéré à froid, écrivait Stendhal, en parlant de Victor Hugo » : de Brizeux il faut dire exactement le contraire ; même il était tellement prompt à la blessure que ses susceptibilités passaient quelquefois la raison, particulièrement lorsque son amour-propre littéraire était en jeu. M. de Laprade, dans une de ses odes, ayant fait rimer celle avec svelte, Brizeux, qui précédemment avait employé ces mêmes rimes, s'en alla, comme s'il en eût été le propriétaire,

faire une algarade chez l'auteur, pourtant de ses amis. Une autre fois, Victor de Laprade encore lui avait dédié sa symphonie du *Torrent*, où le poète, en face du pâtre, l'homme naïf et sain qui goûte la vie sans souci du secret des choses, représente le rêve impuissant, la raison troublée, la soif infinie. Cette donnée choqua Brizeux. L'école de 1830, sous l'influence d'Alfred de Vigny, se figurait le poète non-seulement comme « étant à l'âge viril ce que l'instituteur est à l'enfance », selon le mot d'Aristophane, mais comme un personnage supérieur, ayant reçu « une vocation inflexible », et qui achète sa grandeur par des souffrances que ne peuvent soupçonner les simples mortels ; une sorte de demi-dieu dont « la pitié sans bornes » ne va pas sans quelque mélange de dédain. Brizeux, avec son bon sens, quoique non étranger, sur ce sujet, à la pensée de ses contemporains, n'entendait pas la mission du poète de la même façon qu'Alfred de Vigny, dont les doctrines de désespoir ne seront jamais une école de relèvement et de consolation ; il le plaçait plus près des hommes, tout en le revêtant d'un haut sacerdoce d'art et de morale. Blessé de ne pas retrouver son idéal dans la pièce qui lui était adressée, peut-être de se sentir mal interprété lui-même, et supposant avec sa tête bretonne qu'on avait voulu lui donner une leçon, il exigea la suppression de son nom. On dut composer à la hâte des cartons pour le satisfaire. Déjà quarante à cinquante exemplaires étaient

partis, et c'est une particularité de cette édition que les premiers volumes vendus portent seuls la fameuse dédicace ¹.

En des discussions où l'on rudoyait quelqueune de ses admirations, il ne se tenait guère, et comme parle saint François de Sales, on voyait sauter le couvercle sur la marmite, mais ces ébullitions n'étaient que de tempérament ; le lendemain il serrait la main de l'ami contre lequel il s'était cabré, et par une réaction non moins exubérante, il éclatait en témoignages affectueux. Ni les hommes ni la nature ne lui apprirent jamais rien sous ce rapport. Qu'on se garde toutefois de juger de ces poètes comme du vulgaire. Leurs fibres, de trempe plus fine, baignées d'un sang plus fluide, sont d'une sensibilité que l'ombre d'un nuage suffit à faire entrer en vibration, comme elle fait frissonner la sensitive. En revanche, quand ils se sentent compris, quelle tendresse, quelle soif et quelle science de faire plaisir !

Cette facilité à se sentir froissé ne va guère sans quelque pente à la misanthropie ; Brizeux y céda d'autant mieux que le tempérament celtique prédispose moins que le sang gallo-romain à la sociabilité, témoin ces goûts d'existence solitaire qu'on rencontre fréquemment en Bretagne, soit chez les nobles des petits ma-

¹ Depuis la mort de Brizeux, d'autres éditions ont paru avec la dédicace.

noirs, soit chez les simples paysans. Peut-être faut-il trouver dans cette sauvagerie d'allures, la vraie raison pour laquelle le poète n'arriva pas à l'Académie. Qu'il le méritât mieux que d'autres qui depuis y entrèrent de plain-pied, nul ne le nie. Mais le monde est peuplé de dévorants et de dévorés, et de ces derniers était Brizeux.

L'intrigue, surtout l'intrigue savante, mesurée, le comme il faut de convention, l'art de l'adaptation aux milieux avec ses nuances et ses métamorphoses, il était trop de son pays pour en essayer l'initiation. Ce n'est point que, semblable à Béranger, il dédaignât avec affectation d'appartenir à ce grand corps littéraire où tant d'écrivains, même en le raillant, ont envié une place ; il alla jusqu'à commencer les visites de règle en vue de son élection, et certes, avant de s'y décider, il dut remporter sur lui-même un grand triomphe. Mais, en général, les dévorants traitent d'assez haut les dévorés, et les dévorés sont aussi fiers que certains dévorants le sont peu. Brizeux n'acheva pas. « Vous me dites de m'armer moi-même, écrivit-il en ce temps-là ; j'ai fait ainsi pour mes œuvres ; à présent elles doivent être mes armes, mais celles-ci, toutes littéraires, ne suffisent pas, à ce qu'il paraît. Que d'autres se présentent donc autrement, ils ont des armes de rechange. Point de colère ; il y a mieux que cela, surtout à cette heure où la mer monte et m'appelle. » Il se contenta, comme il disait, de son siège

de barde au sein de la nature. Pourtant il avait des amis qui, au courant de ses susceptibilités, savaient tout ce qu'il valait. Il leur appartenait de prendre par la main le doux et ombrageux enfant et d'ouvrir la porte au noble barde. Le titre d'académicien n'eût pas ajouté à sa réputation ; on s'attriste néanmoins parce que c'est une joie qui lui a manqué.

VI

SCAER

I

Son caractère, les incidents de sa vie, le travail de sa pensée, sous une impulsion reçue dès Arzannô, poussèrent de plus en plus Brizeux à localiser sa poésie, en restant sur sa vraie terre, là où les échos lui répondaient, où ses facultés devenaient plus actives. A mesure que les années s'écoulaient, il se plut davantage à retourner en Bretagne ; ne nous en plaignons pas trop. Une existence plus mêlée au monde eût peut-être entamé son originalité. Un grand moraliste a dit qu' « on n'est bien à sa place que sur

sa propre pente. » On ne reprochera pas à Brizeux d'avoir abandonné la sienne, surtout après qu'il eut donné *les Ternaires*. Beaucoup se sont perdus moralement, beaucoup aussi intellectuellement, pour s'être façonnés au goût des autres : tant mieux que le poète breton ait échappé à ce faible-là.

A vingt kilomètres au N.-O. de Quimperlé, se trouve Scaer, petit bourg et grosse commune du Finistère, sur la frontière du Morbihan. Brizeux, dès 1834, avait commencé à faire de cette localité le centre de ses excursions et presque chaque année, durant le temps qu'il mit à composer son poème des *Bretons*, on le vit y passer des mois entiers, plus volontiers ceux de l'automne. C'est là qu'à notre tour, au sortir d'Arzannô et de Quimperlé, nous sommes allé prendre gîte pour quelques jours.

Lorsque Brizeux se rendait à Scaer, Rodallec, le maître d'école, mort depuis, lui offrait d'habitude l'hospitalité. Un autre Rodallec, parent de celui-ci, tenait une auberge qui, au mains de son fils, existe encore. C'est à la fois un petit hôtel de village et une maison de paysân aisé; nous nous serions bien gardé de descendre ailleurs. Très proche, demeure un troisième Rodallec (Bertrand), un cousin encore, celui de tous les survivants de ce temps qui a le mieux connu Brizeux. Le poète ne l'appelait jamais que de son joli petit nom breton, Bédic; il tenait aussi à ce que Bédic ne l'appelât qu'Auguste et le tutoyât.

Bédic est grand et svelte. Son visage digne, régulier, sous de longs cheveux grisonnants, reçoit sa marque, comme celui de Daniel dont il rappelle le type, d'un grand air d'honnêteté. Nous le trouvâmes dans la pièce principale de sa maison, aux vieux meubles semblables à ceux du Moustoir. Ici, toutefois, les battants des lits sont délicatement sculptés à jour, en sorte qu'ils peuvent être tenus fermés, sans que l'air cesse d'y pénétrer : Nous remarquons aussi un dressoir en cerisier rose, où s'étagent de très anciennes faïences bretonnes à fleurs brillantes, qui rendraient fou d'envie plus d'un amateur, mais qu'à coup sûr Bédic ne vendrait pas. La serrurerie de ces meubles est artistique, d'acier fin, ciselé et poli. Bédic, veuf depuis peu de temps, est aidé dans ses fonctions de buraliste de l'endroit par sa fille, enfant de quatorze ans, grande et sérieuse comme si elle en avait vingt.

Pendant que nous causons, non d'Auguste mais de monsieur Brizeux, car Bédic ne désigne plus qu'ainsi son vieil ami, elle-même va chercher les lettres pieusement gardées, qu'il adressait jadis à son père. Brizeux qui ne correspondait guère, même avec ses plus anciens amis parisiens, aimait à répondre à Bédic, lorsque celui-ci le consultait sur ses affaires de famille : lettres courtes, simples, où il donne de ses nouvelles et des conseils d'ordre pratique. Dans l'une d'elles, datée de Paris 1857, nous lisons qu'il revient

du Midi où l'avait envoyé un gros rhume, cet éternel gros rhume, hélas ! qui devait le tuer l'année suivante.

Nous passâmes la soirée près de la haute cheminée, dans le grand fauteuil de bois, destiné à l'aïeul, qui ne fait défaut à aucun foyer breton. Il avait plu toute la journée, et l'on se trouvait bien devant un bon feu d'ajoncs desséchés. L'honnête Bédic nous disait les courses de Brizeux dans les landes et les bois, ses absences prolongées, sans qu'on sût vers quel point, ou les journées entières passées dans sa chambre, un seul repas pris sur le soir ; comment il déchiffrait les vieux écussons de la contrée, s'enquérant de l'origine des vieux châteaux, de la signification des noms d'hommes et des noms de lieux, connu de tous les paysans qui, malgré ses habits très simples, et même son costume breton qu'il prenait pour aller dans les pardons où parfois il dansait, ne l'appelaient que le gas de Paris ; puis, son goût pour les séances tardives avec les gens du bourg, lui dans ce même fauteuil, à la lueur de cette même vieille lampe. Il fumait constamment dans une de ces minuscules pipes en terre noire, que le paysan du Finistère garnit et regarnit des rognures d'un tabac qu'il découpe lui-même avec son couteau. Brizeux, le plus souvent silencieux, réfléchi, distrait, bourrait sa pipe, l'allumait, la laissait s'éteindre, la débourrait, la rebourrait, et ainsi tout le soir, si bien qu'on pouvait le lendemain ramasser,

aux pieds de son fauteuil, une énorme provision de tabac. D'autres fois il faisait conter aux anciens des histoires du pays, et aux jeunes filles chanter des cantiques ou des chansons, pendant lesquelles il n'était pas rare de le voir pleurer. Lui-même racontait de vieilles légendes bretonnes qu'il était seul à connaître, avec une flamme extraordinaire, comme s'il eût eu foi en leur réalité, fâché si l'on avait l'air de douter un peu. Mais, ajoutait Rodallec, tout cela était beau et nous faisait aimer Dieu et notre pays.

II

C'est à Scaer, nous l'avons dit, que Brizeux a composé, du moins dans sa plus grande partie, son poème intitulé *les Bretons*, ainsi que plusieurs de ses histoires poétiques, qui peuvent en être regardées comme le complément, empruntées qu'elles sont la plupart aux mœurs et aux légendes celtiques. A Scaer encore, et un peu partout à travers ses courses, les pièces du *Journal rustique*, petits tableaux exquis de fraîcheur, de sensibilité, de vérité, d'un fini aussi achevé que les idylles d'André Chénier, et tracés sous le coup des impressions qu'éveillaient les incidents,

ou les rencontres de sa vie au milieu des paysans. Il l'a dit :

Moi dont l'âme comprend toute chose naïve,
Un rire, un frais tableau, presque un rien me ravive.

De même que plus tard M. Frédéric Mistral a voulu faire dans *Calendau* le poème de la Provence, Brizeux, dans *les Bretons*, s'est proposé le poème de son pays. La Bretagne et la Provence pouvaient seules fournir sujet à des œuvres poétiques de ce caractère, étant les deux provinces de France dans lesquelles ait survécu la vie d'imagination, au moins chez les habitants des campagnes. Des deux côtés, la langue a contribué à perpétuer par la légende et le chant les vagues traditions du passé. Les Bretons plus isolés, soit par leur cantonnement dans un isthme entouré de rochers et de tempêtes, soit encore par leur dissémination à travers un pays de grands domaines, ont conservé plus que les Provençaux un caractère primitif.

Les deux pays, du reste, ne se ressemblent que par le rôle laissé à la poésie dans les habitudes de l'âme et de la vie. En Provence, le ciel est largement arqué, éblouissant ; en Bretagne, abaissé et pâle. La Provence est une terre chaude, mouvementée en pentes abruptes ou rocailleuses, la Bretagne une terre humide, sur une lourde ossature de granit. D'une part, pour horizon des montagnes configurées en forte-

resses, ou s'effilant en aiguilles bleues qui tressail-
lent dans la lumière ; de l'autre, des ondulations
épaisses, des collines peu élevées dormant sur un lit
de nuages. Ici, la Méditerranée azurée, encadrée
entre ses roches d'or ; là l'Océan glauque, mugissant
contre ses falaises blanchâtres ou bondissant sur ses
immenses plages grises.

Pas plus de ressemblance entre les deux races,
races et natures, cependant, d'une poésie originale ;
et de ressemblance pas davantage entre *Calendau*
et *les Bretons*. Mais les deux poèmes reproduisent
admirablement les deux contrées : l'un allègre, lumi-
neux, passionné, tout au dehors ; l'autre voilé, sé-
rieux, tendre et en dedans.

Tandis que Mistral a dû placer le sujet de son
poème plus d'un siècle en arrière, afin de pouvoir re-
produire une Provence aux trois quarts éteinte, Bri-
zeux s'est contenté de rester dans le présent, parce
que, ainsi que nous nous en sommes convaincu, cette
race résistante ne cède que lentement dans sa langue,
ses coutumes et son esprit. Mais Brizeux n'avait pas
le génie épique. Les personnages de Mistral s'en vont
enivrés de passion à travers des aventures étranges
et des prouesses héroïques ; l'intrigue des *Bretons*
serait plutôt conçue dans le genre d'un roman de
Walter Scott. Elle semble n'être qu'un prétexte à
épisodes et à tableaux, dont la plupart composés sépa-
rément auraient été plus ou moins ingénieusement

ajustés dans la suite des récits ; de là une trame lâche et l'unité qui se disperse. Néanmoins, dans ces vingt-quatre chants se retrouve tout le peuple breton avec ses mœurs et ses habitudes, ses croyances et ses instincts, et toute la Bretagne avec ses bois, ses landes, ses troupeaux, ses côtes et ses îles.

« Le coup d'aile et le coup de soleil », la vigueur créatrice du troubadour provençal, ne les demandons pas au barde moderne. Sa poésie de tempérament un peu exsangue manque d'entrain et de contraste. Il ne faut pas en lire trop long d'un seul trait ; l'attention se fatiguerait comme à l'audition d'une mélodie qui se prolonge. Mais en la prenant à doses modérées, on se recueille charmé par la vérité, le naturel et l'onction cachée. Nul poète n'a mieux que Brizeux justifié le mot de Chamfort : « Sentir fait penser » ; jamais il ne se contente de décrire : l'intention morale se laisse de partout deviner. C'est pourquoi quelques vers suffisent pour s'emparer de notre attention et nous devenir une nourriture.

III

On a beaucoup écrit sur la Bretagne, études qui gardent quelquefois une suffisante exactitude des de-

hors ; mais si les écrivains ont vu de leurs yeux, traits et couleurs néanmoins tiennent du décor plus que d'une représentation selon la nature. Maurice de Guérin lui-même, bien Breton par certains côtés, ne reste guère sous ce rapport qu'un paysagiste. Brizeux a regardé son pays en poète, en artiste, en Breton. Ceux qui visitent la Bretagne, sans lui ne la comprendront qu'à demi ; un jour, pour la retrouver telle qu'elle fut, dans l'esprit des choses et l'esprit de la race, c'est là, à son poème qu'il faudra revenir.

Hé bien ! croirait-on que ce sentiment, qui est le caractère particulier de l'œuvre dont nous parlons, quelqu'un l'a dénié à Brizeux ; il est vrai qu'entre les critiques celui-là est le seul. Il se rencontre des esprits pour qui c'est une joie de découvrir chez autrui le côté faible : ainsi Sainte-Beuve ; mais quelle finesse et quelle sûreté même dans ses critiques les moins bienveillantes ! Celui dont nous parlons, M. Barbey d'Aurévilly, a imaginé d'appeler Brizeux un faux Breton. « On l'a pris pour Breton, dit-il, parce que les Parisiens ne le sont pas. Partout il pleure la vieille Bretagne, et ce singulier affligé dont l'affliction la plus grande est encore l'inconséquence, abolit en lui-même librement et volontairement ces originalités savoureuses qui auraient donné à son talent la trempe vibrante et l'énergie que naturellement il n'avait pas. Il tremble que la civilisation ne gâte cette terre vierge, et il se jette tête baissée dans cette civilisation, abso-

lument comme Gribouille qui se jette dans l'eau de peur de se mouiller. » Tout cela pour arriver à dire que le poète aurait dû composer son poème en *kymri*! Ah! qu'on reproche à M. F. Mistral de n'avoir pas chanté la Provence en langue française, nous le comprenons, mais à Brizeux de ne s'être pas servi du bas-breton, du *kymri*, cette boutade passe encore plus le bon sens que la justice. Pour terminer, le critique appelle Brizeux « un poète municipal. » Ne croirait-on pas lire un de ces articles du plus fameux des journaux ultramontains où le rédacteur en chef traitait, par exemple, Molière de moineau! Il ne faut pas trop s'indigner cependant: c'est qu'il existe entre Brizeux et M. Barbey d'Aurévilly, — Normand, du reste, — une opposition de nature si radicale que, pour ce dernier, le monde de *Marie* et des *Bretons* est une sphère plus inaccessible que la dernière étoile, et qu'il ne pouvait le juger que subjectivement, selon ce qu'il lui est donné de sentir et de comprendre. Pour s'en rendre compte, en quittant Brizeux: il suffit de prendre en main les *Diaboliques* ou le roman d'une *Vieille Maîtresse*: d'un côté, l'expression de ce qu'il y a de plus pur dans la nature humaine; de l'autre, la fantaisie érotique savourée avec la délectation d'un Romain de la décadence.

Brizeux, redisons-le, est un poète breton, quoique n'ayant pas chanté en *kymri*. Comme il avait vécu les idylles de *Marie*, il a vécu son poème des *Bretons*,

à Scaer et dans ses courses à travers l'Armorique, observant avec exactitude, se laissant émouvoir, puis composant à loisir, revoyant, améliorant, semblable au peintre qui, un tableau sur le chevalet, revient, laisse dormir, et retouche encore.

Non sans raison, il a été comparé à Léopold Robert, avec lequel il eut, sous quelques rapports seulement, plus d'une ressemblance : tous deux toujours prêts aux vibrations de la sensibilité et en même temps longs chercheurs de la forme, ne pouvant se contenter de l'à peu près des corolistes, possédant le don de l'expression dans ce qu'elle a de plus personnel, sachant mettre une âme sur un visage, en donner une à la nature elle-même.

Le vers dans les *Bretons* est simple, sobre, « sain et loyal, né du sol », mais tirant sa force plus encore du sentiment que de la couleur. On respire l'esprit des vieux poètes celtiques dans les récits, les tableaux de mœurs; mais dans la peinture des choses rustiques on retrouve mieux accusées, s'il est possible, les affinités de Brizeux avec Virgile que nous avons signalées. Les deux esprits, du reste, s'associent dans le barde moderne. Il n'a pas ici plus qu'ailleurs ce large fleuve d'éloquence, *largo flume*, dont parle Dante à propos de son compagnon de voyage à travers les cercles infernaux, mais devant la nature agreste il sent et il peint avec le doux éclat, avec l'harmonie d'une imagination vraiment virgilienne

La saveur du passage suivant ne rappelle-t-elle pas les *Géorgiques* :

L'été, lorsque du ciel tombe enfin la nuit fraîche,
 Les bestiaux tous les jours retenus dans la crèche
 Vont errer librement : au pied des verts coteaux
 Ils suivent pas à pas les longs détours des eaux,
 S'étendent sur les prés ou, dans la vapeur brune,
 Hennissent bruyamment aux rayons de la lune.

Et ces autres vers :

O Landes, ô forêts, pierres sombres et hautes,
 Bois qui couvrez nos champs, mers qui baignez nos côtes,
 Villages où les morts errent avec les vents,
 Bretagne, d'où te vient l'amour de tes enfants?

ne font-ils pas entendre comme un écho du *Salve, magna parens frugum?*

IV

De la maison qu'il habitait à Scaer, Brizeux avait vue sur le cimetière autour de l'église :

Près du clocher du bourg ma rustique retraite
 S'abrite, et devant moi, sous leur tertre allongés,
 Silencieux amis, les morts dorment rangés.

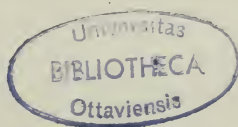
C'est là dans sa chambre, un soir, la fenêtre ou-

verte, que lui fut inspiré ce fragment du *Journal rustique* :

Tout dort dans le village et dans le cimetière
Les vivants dans leur lit et les morts dans leur bière :
Lui seul il veille encore, et, bien loin dans la nuit,
Le passant attardé voit sa lampe qui luit ;
Si la lumière enfin décline faute d'huile,
Il ouvre sa fenêtre, et, longtemps immobile,
Là, devant son logis, il contemple, envieux,
Ceux qui sous le gazon tiennent fermés leurs yeux,
Dont nul amer soupir ne desserre la bouche,
Heureux dormeurs, toujours tranquilles dans leur couc.le.

Nous avons relu ce passage là-bas, mais en cherchant en vain le champ des morts. Moins heureux que ceux d'Arzannô, les gens de Scaer n'ont pu conserver leur vieille église. A sa place s'élève une église romane bien blanche ; le cimetière a été transporté hors du bourg et l'ossuaire a disparu. On a conservé, il est vrai, le vieux clocher de granit à jour, « mais, disait Rodallec, nous nous attendons à le voir disparaître à son tour. Ah ! si monsieur Brizeux vivait encore, il ne voudrait plus revenir à Scaer ». C'est le séminaire « qui nous gâte nos prêtres », ajouta un vieux paysan dont les observations nous avaient frappé par leur bon sens. Cette dernière n'était pas sans portée.

Le clergé de Bretagne est des plus dignes de respect, mais là, comme ailleurs, il tend de plus en plus



à devenir un corps fermé, sans communication suffisante avec les mouvements de la vie qui s'agite hors de lui. Autrefois le clerc, le *cloarec*, c'est-à-dire l'étudiant pour la prêtrise, formait un type poétique et doux qui a sa place dans les vieilles légendes du pays. Brizeux n'a pas manqué de donner dans son poème un des premiers rôles, et le plus touchant, à un *cloarec* :

Loïc était le nom de ce modeste clerc,
Il portait un costume à la mode de Scaer.

Le clerc, d'habitude, prenait ses premières leçons de latin au presbytère, mais en continuant son métier de pâtre; il étudiait sa grammaire couché dans les genêts. Un peu plus tard, son paquet de hardes sous le bras, il se rendait à Quimper, à Morlaix, à Vannes; là, plusieurs louaient en commun quelque pauvre chambre, et, nourris plus de beurre et de blé noir que de bœuf et de mouton, ils suivaient comme externes les classes de quelque pension ecclésiastique. Les vacances venues, on retournait à la ferme, mais sans fuir les fêtes traditionnelles; la simplicité des mœurs le permettait. A cet âge, en des âmes si près de la nature, il devait se livrer plus d'un combat, et l'histoire de Loïc a été celle de plus d'un *cloarec* :

Le curé, me voyant chanter de si bon cœur,
Désira de m'avoir pour son enfant de cœur,
Il me dit de laisser ma vache et de le suivre,
Qu'il me nourrirait bien, me donnerait un livre,

Et que si j'aimais Dieu, dans la paroisse, un jour
Comme lui je dirais la grand'messe à mon tour.

.

J'ai fait ce qu'on m'a dit : écolier studieux,
Je n'ai point ménagé ma mémoire et mes yeux.
De notre classe sombre, à la fenêtre ouverte,
Je regardais au loin briller la forêt verte.

.

Voilà pour le passé ; quant à mon avenir,
C'est d'Anna de Coat-Lor'h que je veux le tenir.

Ainsi, des vocations demeuraient en route, mais
d'autres persistaient.

Les grands séminaires, dirigés par des prêtres diocésains, si dur que fût le régime aux pauvres enfants accoutumés à la vie libre, ne les pressaient pas dans un moule trop inexorable. Telle était la force de l'esprit de famille et l'attache à l'horizon natal, chez cette race si prédisposée à la nostalgie que, de par un usage accepté des évêques, le jeune prêtre se voyait presque toujours placé dans sa propre paroisse, du moins dans son propre canton. Il revenait sans idéal bien élevé peut-être, du moins encore homme et Breton, en rapport avec les besoins et les dispositions de son troupeau. Cette communauté de sentiments et l'aurole du sacerdoce lui donnaient un grand pouvoir ; Brizeux disait alors :

Comme devant Ior s'inclinaient nos ancêtres,
Tout Breton vit heureux sous la main de ses prêtres ;

Il leur remet son âme, eux s'en font les gardiens ;
Et dans leur majesté, ces druides chrétiens
Maîtres, mais partageant les communes angoisses,
Promènent le niveau de Dieu sur les paroisses.

Les temps sont changés. Sous l'influence de préjugés venus du dehors, les externats ont presque disparu. Les clercs sont gardés d'abord dans un petit séminaire où longs cheveux ne poussent plus, puis dans un grand séminaire où des maîtres de haute vertu sans doute, mais souvent venus de loin, ne cachent pas leur antipathie pour l'âme bretonne. Le jeune Celte d'abord se cabre, mais, si ombrageux qu'on le suppose, ce fils d'une race passive peut, son impression une fois changée, devenir le plus soumis des séminaristes, comme le plus fidèle des domestiques, le plus discipliné des soldats. Au sortir du séminaire, le milieu ecclésiastique accélère la transformation commencée, le journalisme religieux l'achève. Voilà comment le jeune prêtre arrive breton toujours de caractère, mais par la pente des idées presque en étranger, au milieu des populations de son sang.

Brizeux ne voyait que trop le mal progresser, et le doux chanteur ne se contenait plus :

Prêtres, je vous le dis, vous nos maîtres, nos sages,
Refroidissant les cœurs par trop d'austérités,
Vous avez aboli les antiques usages,
Et le peuple ennuyé rêve les nouveautés.

On sait qu'il est un esprit soi-disant religieux, parlant et agissant aujourd'hui en niveleur acharné, et comment, grâce à ses efforts, notre clergé en est venu à ignorer et à renier les traditions nationales de son Église. Rien d'étonnant à ce que cet esprit soit à l'œuvre pour atteindre le même but sur la terre bretonne ; et tandis que les administrations civiles cherchent depuis si longtemps à détruire l'autonomie morale de ce peuple, on se fatigue d'un autre côté à effacer les traits distinctifs de sa physionomie religieuse. Et les résultats ? on eût dit que Brizeux en avait la vue prophétique :

Oh ! l'ardent rossignol, le linot, la mésange,
Pour louer le Seigneur n'ont pas la même voix :
Dans la création tout s'unit, mais tout change,
Et la variété, c'est une de ses lois.
Le niveau, c'est la mort.

Heureusement l'instinct religieux est si vivace en Bretagne qu'il résiste plus qu'ailleurs, et que le paysan s'y obstine encore à vouloir rester chrétien dans le génie de sa race. Mais le jour où l'on sera parvenu à le dénationaliser en religion, il faut s'y attendre,

Tous les vices nouveaux chez vous arriveront,
Et si vous élevez sur l'autel la croix sainte,
Nul au pied de la croix n'inclinera son front¹.

¹ Il serait injuste de ne pas rappeler ici que Mgr David, l'évêque actuel de Saint-Brieuc, non Breton de race, mais si dévoué à la Breta-

V

La commune de Scaer, la plus vaste de la Bretagne, s'étend sur 12,000 hectares que peuplent près de cinq mille habitants dispersés en quelques petits villages, surtout en fermes isolées. C'est un trait des campagnes bretonnes que les grosses agglomérations y sont généralement plus rares qu'en pays néo-latins. On comprend que les landes et les bois doivent occuper de grands espaces sur cet immense territoire, isolé au centre de la presqu'île. Il n'a pas été défloré par le passage des touristes et peut être regardé comme une contrée typique ayant gardé presque intacte, dans sa majesté solitaire, la physionomie pastorale de l'ancienne Bretagne.

Pour nous aider à en prendre une idée générale, Bédic nous conduisit lui-même à Coat-Ry, ce qui signifie : bois de la colline. Il s'y trouve une chapelle

güe, a toujours témoigné à la portion *bretonnante* de son diocèse l'intérêt le plus intelligent. Non content de s'être soumis lui-même à apprendre une langue difficile, il tient à distribuer de sa propre main aux élèves bas-bretons de son grand séminaire une grammaire celto-bretonne, afin qu'apprenant à parler leur idiome correctement et par principes, ils contribuent à le préserver d'une trop rapide décadence et le fassent aimer et bien parler dans leurs paroisses.

dédiée à la Vierge, mais construite de vieille date, et non sous le coup de ces ferveurs récentes qui, d'au delà des Alpes, ont importé en France le culte des madones.

Chaque année on célèbre un pardon à Coat-Ry. Brizeux y a placé le début de son poème ; l'intérêt de notre excursion en était donc doublé. La chapelle n'a rien de remarquable, sinon les fresques dues au peintre Fischer, un fanatique aussi de Scaer, mais que depuis quelque temps il a délaissé pour Brest. Ce sont de pâles peintures, presque des ébauches, point banales toutefois, et représentant des scènes évangéliques. Devant la chapelle, sur la plateforme, deux énormes blocs de granit grossièrement équarris en forme de croix marquent, d'après l'ancien dire de Brizeux, chacun un tombeau.

Du point où nous sommes, la contrée n'est qu'un immense océan de feuillage, qui se plie et se replie en larges ondes. Les champs et les guérets, invariablement entourés de talus artificiels plantés d'ajoncs et derrière lesquels s'alignent des chênes, disparaissent sous ces murailles de verdure. Point de ces bandes alternées d'arbres glauques et d'arbres d'un vert vigoureux, dont l'opposition anime si vivement les plaines du Midi. Vers le nord seulement une ligne sinueuse, touffue, où abondent les feuillages plus clairs des essences amies des eaux, marque le lit de l'Isole qui se dirige vers Quimperlé. Du côté de

l'ouest, une futaie de chênes et de hêtres va se perdant au lointain, un reste peut-être de ces fameuses forêts druidiques peuplées de buffles et d'aurochs, sous l'ombre desquelles se célébrait le culte des vieux arbres, conservé dans l'antiquité, depuis le Gange jusqu'à l'Atlantique. Le seul contraste dans l'immensité verte, ce sont les champs de blé noir en fleurs; on dirait de larges plaques de neige à l'horizon. Pas de métairies en vue, ensevelies qu'elles sont dans les grands arbres. Mais Bédic nous indique les points où se cachent trois hameaux de la commune : Druit-Muiziu, village des druides, Ker-Bartz, terre des chanteurs, Brenn-Io, séjour des chefs : poétiques étymologies qui enchantaient Brizeux.

Nous remarquons les restes d'un brasier allumé devant la chapelle, le soir du dernier Pardon, car l'habitude des feux de joie se garde en Bretagne comme en Provence. Nous avons vu à Lannion, dans les Côtes-du-Nord, une nombreuse procession aux flambeaux faire, en chantant, le tour d'une énorme pyramide de branchages, et l'officiant, de son cierge ayant allumé le bûcher, le cortège continuer de circuler gravement autour du foyer dont les crépitations se mêlaient au chant des cantiques et au son des cloches.

Non loin du petit temple coule un ruisseau des berges duquel se détachent fréquemment des croix de Saint-André, ces gros et opaques cristaux d'un brun

rougeâtre, de la forme exacte d'une croix grecque, que les minéralogistes appellent staurolithes. Dans les vieilles croyances du pays, ces pierres, du reste peu communes, portaient bonheur à qui pouvait en découvrir. Brizeux, qui a tout décrit d'après nature, n'a pas manqué d'encadrer ce détail dans le premier chant des *Bretons* :

Sur le bord du ruisseau, trois femmes à genoux
S'occupent en priant à chercher des cailloux....

Bédic courut fureter dans le gravier et fut assez heureux pour nous rapporter deux ou trois fragments du saint minéral.

Comme nous nous disposions à continuer notre promenade, la cloche de la chapelle commença de tinter lentement : « C'est le glas des morts, nous dit Bédic ; vous allez voir un enterrement breton, mais sans prêtre, le clergé n'apparaissant qu'à l'entrée du bourg. » Après quelques pas, nous aperçûmes le convoi déboucher d'une châtaigneraie, sur un chemin rocheux, tracé dans les fougères.

Le cercueil reposait sur un long char rustique dont on avait enlevé les échelettes ; de flexibles baguettes, recourbées en plein cintre et recouvertes d'un drap, formaient au-dessus du trépassé une voûte blanche. Les deux bœufs qui le traînaient s'avançaient pesam-

ment. Bédic nous expliquait comment ils ont dû être choisis parmi les plus anciens et surtout être empruntés chacun à des fermes distantes l'une de l'autre, car voisins, se connaissant, ils pourraient mugir, ce qui serait un mauvais signe. Le bouvier, jeune paysan, attentif et pénétré comme s'il eût rempli un office religieux, ne les quittait pas des yeux, et de temps en temps seulement, sans mot dire, les guidait légèrement de la pointe d'un long bâton ferré. Devant le char marchaient trois vieillards aux longs cheveux, dont le plus âgé, au milieu, la tête penchée en avant, portait un grand crucifix de bois noir. Les autres à ses côtés tenaient un chapelet. Derrière, suivaient les hommes d'abord, les plus rapprochés du char, en manteau noir à col de velours rabattu; ce sont les proches parents; on les appelle encore à Scaer les pleureurs. Après les hommes, les femmes dont plusieurs aussi, les parentes, portent le manteau noir à large capuce ramené sur la coiffe de lin. Le char, sans le moindre grincement, s'avavançait au milieu d'un silence profond. L'allure de tous était recueillie, l'expression des visages, même des visages d'enfants, grave et attristée. Cette cérémonie avait un grand air de sincérité et de religion.

Et quand ensuite, aux environs de Paris, on voit défilier quelque enterrement de village, comme la vue des faces vulgaires, grossièrement distraites, fait comprendre la supériorité morale d'une race, si igno-

rante qu'on la suppose, dont le sentiment spiritualiste et religieux gouverne encore les habitudes !

Le convoi passé, nous relûmes à Bédic ému les funérailles du fermier Hoël, dans les *Bretons*, où se trouve exactement reproduite la scène dont le hasard venait de nous rendre témoins :

Ainsi dans le brouillard, au son lointain du glas,
S'avavançait le cercueil, traversant pas à pas
Les marais, les coteaux et cette lande verte
Dont la plaine de Scaer vers le sud est couverte.

Nous sentions aux réflexions de notre compagnon à quel point il vivait de l'esprit de Brizeux et prenait joie à voir se conserver les anciens rites. Mais le clergé est loin de les encourager ; ils ne persistent plus que malgré lui, dans les fermes éloignées du bourg.

VI

Nous vaguons en nous rapprochant du bourg. Quand, d'aventure, un Parisien traverse le pays, il jure que, s'il était préfet du Finistère, il ne se donnerait pas de repos avant d'avoir défriché ces vastes landes, bien loin de se douter que si l'élevage est l'in-

dustrie de cette contrée, c'est parce qu'il s'y pratique dans les meilleures conditions économiques, correspondant au terrain, au climat, aux habitudes, sans compter que la proximité de la côte favorise l'exportation du bétail, en grande partie dirigé sur l'Angleterre.

Quantité de chevaux libres, dans les landiers, la plupart à la crinière d'or comme ceux de *Illiade*. Cette race bretonne est robuste, lourde et fière quand même; les paysans de Scaer la montent à merveille. A foison aussi, les petites vaches qu'on croirait de lignée méridionale, tant elles ont l'allure dégagée et capricieuse. Les plus alertes se précipitent sur les talus pour nous voir passer, les autres se contentent de lever une petite tête curieuse au-dessus des herbages. Ces scènes agrestes nous rappelaient les vers suivants des *Histoires poétiques* :

Cependant la génisse au bercail tout l'hiver,
 Avril venant à luire, on l'amène en plein air.
 Au midi rayonnait l'astre d'or : frémissante
 Soudain elle s'arrête, et sa queue incessante
 Fouette ses flancs ; la bave inonde son museau,
 Une blanche vapeur lui sort par le naseau ;
 Enfin à travers champs, voici, tête baissée,
 Qu'elle bondit, va, vient, et se roule insensée ;
 Puis un long beuglement au dur clairon pareil,
 Comme on salue un dieu, salua le soleil.

Qui n'a lu jadis, dans *les Rayons et les Ombres*,

la Vache, poésie d'un caractère simple et très grand à la fois, mais qui semble avoir été composée d'imagination seulement, quoique avec un sentiment de la nature en quelque sorte brahmanique. Brizeux, toujours dans la réalité, à l'opposé de Victor Hugo, ne s'est évidemment proposé qu'un petit tableau de genre. Quand on a vu ces jolies vaches de Scaer, on demeure convaincu qu'il a pris son modèle ici, sur le vif de la lande.

Le temps était clair et chaud ; mais il avait plu la veille, et, comme il arrive dans les pays où les journées de soleil se laissent compter, — la moyenne des jours sereins, à Brest, est de cinquante et un par année, — la végétation gorgée de sève resplendissait de fraîcheur. On marchait à travers le parfum des landes, point enivrant comme celui des friches de Provence, mais léger, un peu amer, fortifiant. Au moment où nous gagnons une terre de blé noir, nous voici plongés dans un bourdonnement lumineux. Des abeilles par milliers voltigent, s'entre croisent, et, lucioles diurnes, scintillent dans les rayons du soleil. C'est qu'il n'y a ni lavandes, ni thyms, ni romarins, dans les champs de Scaer. Les fleurs de l'ajonc et du genêt sont tombées ; la fleur du blé noir, au contraire, est juteuse, sucrée, odorante ; elle fournit aux abeilles abondance de miel avec une cire très blanche. Aussi, quelle fortune pour les courtils où ne manquent presque jamais de s'abriter quelques ruches !

Les abeilles occupent une si grande place dans la vie rurale des Bretons, qu'elles ont été célébrées par les plus anciennes légendes et par les chansons populaires. L'imagination leur a emprunté des images charmantes. Le saint barde Hervé se représente les hommes de son pays, dans la patrie bienheureuse, entourés d'anges qui voltigent autour de leur tête comme des abeilles dans un champ de fleurs. Elles ont inspiré à Brizeux le *Miel du Chêne*, pièce attique par la grâce du symbole et l'élégance de la facture, celtique ou plutôt biblique par l'idée morale : on dirait une traduction libre du *suaviter* et du *fortiter* du *Livre de la Sagesse* :

Autour du vieux géant c'était depuis l'aurore
Comme un réseau mobile, un nuage sonore,
S'ouvrant, se refermant sous le ciel azuré
Et le tranquille abri de son chêne sacré.
En abeille de l'art, j'entrai dans le nuage
Pour admirer l'essaim travailleur et sauvage.
Dans le corps du grand arbre était caché son nid,
Savant, tel que jamais l'art humain n'en bâtit ;
Une lente liqueur s'écoulait de l'écorce :
« Oh ! dis-je, émerveillé, la douceur dans la force !
Dans un symbole clair je trouve l'art écrit ;
Sois plus tendre, ô mon cœur ! plus fort, ô mon esprit !
Telle est la poésie et nourrissante et saine :
C'est un rayon de miel, mais du miel dans un chêne. »

VII

La Bretagne est humide comme un pays de montagnes :

Car sans cesse on ne voit et l'on entend chez nous
Qu'eaux vives et ruisseaux et bruyantes rivières ;
Des fontaines partout dorment sous les bruyères.

Les sources, comme chez tous les anciens peuples pasteurs, y conservent un caractère sacré. Placées la plupart sous l'invocation d'un saint breton, elles ont chacune leur légende chargée de merveilles. Scacr possède une de ces sources célèbres dédiée à sainte Candide, non pas une de ces nombreuses Candides inscrites au Martyrologe romain, mais une bonne sainte de sang celtique qui, pour le bien des malheureux, la fit un jour jaillir du bout de sa crosse d'abbesse. Bédic ne manqua pas de nous y conduire.

Dans une prairie qu'enveloppe un rideau de chênes, on voit sourdre de divers côtés les eaux qui en se réunissant forment un bassin plus vaste que celui de

Vaucluse, non point encadré dans une vasque de roches dénudées, mais bordé d'un épais bourrelet de terre chargé de joncs à mouches et de lychuis des bois. Les eaux n'ont pas la belle teinte azurée de la source provençale, mais, claires comme du cristal, on voit flotter dans leur transparence les innombrables rubans des épis d'eau. L'habitude s'est gardée de baigner les enfants malades dans cette source; le jour du Pardon surtout, on les y apporte en foule, et les mères de leur verser l'eau à pleines mains sur la tête, en écartant les vêtements pour qu'elle ruisselle sur le cou, dans le dos, le long des bras, de tremper aussi le plus haut possible leurs petites jambes dans le flot sacré.

Il faut dire qu'il n'y a pas de médecin à Scaer, qu'on doit aller le quêrir bien loin, à Rosporden, et qu'il en coûte 25 francs pour cette visite. Les choses n'ont pas changé depuis Brizeux; lisez plutôt : la petite Nannic était malade et sa mère avait grand désir de consulter le médecin,

Mais la ville est bien loin, et le prix nous arrête!

La mère de Loïc qui l'a entendue, lui répond sans hésiter :

Les médecins, Guenn-Du, le pauvre en a besoin ;
 Mais des remèdes sûrs, sans les chercher si loin,
 Le pauvre en a.
 Pour lui Dieu n'a-t-il pas amassé l'eau des sources ?
 Scaer a la sienne,

Vers trois ans, mon Loïc si robuste aujourd'hui
Languissait tristement d'un sort jeté sur lui.

.

Je partis pour le bourg, mon fils entre les bras,
Car le pauvre chétif n'aurait pu faire un pas.
I à, je trempai son corps tout nu dans la fontaine.

.

Je regardais ses pieds pour juger de son sort :
S'il les eût retirés, c'était un enfant mort ;
Mais il les allongea de façon si gentille
Qu'on eut dit dans la source une petite anguille.

On fait deux parts de la source : la moindre sert à l'entretien d'un vaste lavoir, l'autre, par un canal ouvert sur un lit herbeux, entre les arbustes et les joncs, court alimenter la grande fontaine du bourg. Une fois par an, au mois de septembre, on nettoie le canal, on relève les bords, on coupe les branches qui l'encombrent. Toute la population en fête se porte sur le parcours des travaux, les hommes avec la pelle, les femmes et les enfants encourageant joyeusement les ouvriers. Une demi-journée suffit à la tâche : le soir, on danse sur la route et le cidre coule dans les gosiers comme la source de Sainte-Candide dans les tuyaux de la fontaine.

Bédec tint à nous faire rentrer à Scaer par un chemin creux qui avait la prédilection de Brizeux et plus vert encore, si c'est possible, que celui du Moustoir, une longue grotte d'émeraude. Ces voûtes mystérieuses favorisent les tendres confidences, et natu-

rellement les amoureux les choisissent de préférence au retour des marchés et des pardons :

L'ombre les a couverts ; telles que la rosée,
Leurs voix tombent sans bruit, par la route boisée.

Tout à coup nous arrivâmes, au milieu de blocs granitiques, devant un bouquet de chênes, et Bédic nous arrête devant l'un d'eux dont le tronc, déformé par un léger étranglement, le faisait reconnaître : « Celui-ci, dit-il, était jadis encastré entre deux énormes pierres. Poursuivi par la pensée que l'arbre endurait une sourde douleur, M. Brizeux vint me chercher pour le délivrer, mais nos forces n'y suffisant pas, il ne s'apaisa que lorsque, pioche en main, aidés de quelques amis, nous eûmes rendu à l'arbre sa liberté. Ah ! le chêne, il ne l'aimait tant que parce que c'est l'arbre du pays. Je l'ai vu pleurer quand il rencontrait un vieux chêne récemment abattu ; et tu verras, Bédic, me disait-il parlant de celui qui avait commis le méfait, il lui arrivera malheur ! »

Sous le coup de ces souvenirs, nous voulûmes relire le même soir le *Chant du chêne* :

De feuilles et de glands les branches sont couvertes ;
Amis, chantons le chêne, honneur des forêts vertes :
Malheur à qui détruit ce géant des grands bois !
Bretagne, tu n'étais qu'ombrages autrefois.

Songez aux anciens dieux, songez aux anciens prêtres.
Sous les chênes sacrés sont couchés nos ancêtres ;

Ouvrez la dure écorce, et vous verrez encor
La druidesse blonde et sa faucille d'or.

Un chêne de cent ans avec son grand feuillage,
Un Breton chevelu dans la force de l'âge,
Sont deux frères jumeaux au corps dur et noueux,
Deux frères pleins de sève et de vigueur tous deux.

.

En nous rappelant, après cette lecture, le *Chant du soleil* de Frédéric Mistral, il nous fallut reconnaître que, cette fois, le barde, même par le libre jet et le lyrisme passionné, dépassait le troubadour.

Cette commisération de Brizeux pour un chêne, il l'éprouvait pour tout ce qui gémit. Bédic nous en conta des traits touchants qui ont fait le tour du canton et qu'on se raconte encore dans les métairies : comment, par exemple, un jour qu'il se trainait, harassé de fatigue et encore loin du bourg, rencontrant une voiture péniblement traînée par un cheval, il refusa obstinément d'y prendre place, parce que, disait-il, il ne voulait pas augmenter le fardeau déjà trop lourd pour la pauvre bête.

Les personnes ainsi faites sont exposées à des angoisses si vives qu'elles dépassent parfois leurs forces. Elles fuient alors, en s'écriant comme Brizeux devant un vieillard perclus dont les gémissements le déchiraient :

Assez, assez de cris, de tortures, de larmes !
Sortons de cette chambre ! assez, assez de pleurs !

Il leur est plus difficile aussi d'envisager sans révolte l'énigme de la destinée. Leur vraie consolation, c'est la sympathie; elles n'en sauraient ni recevoir ni donner d'autre. « Aimons-nous, tenons-nous, restons-nous fidèles », écrivait Brizeux dans un jour mauvais. Qu'elles souffrent ou voient souffrir, voilà toute la philosophie des âmes tendres.

VIII

Un remarquable épisode des *Bretons*, c'est celui des luttes de Scaer, écrit dès 1834, lorsque la grande composition s'ébauchait encore vaguement dans le cerveau de Brizeux. Il forme à lui seul un petit poème où court un souffle homérique, et nulle part la langue du barde n'a plus de souplesse et de nerf. On sait quelle place tenait la lutte dans les anciens jeux de la Grèce; dans l'Inde, aujourd'hui, cet amusement des forts fait partie des fêtes nationales, on le célèbre devant les rajahs, et les règles qui y président, à Badora et à Scaer, comme autrefois à Olympie, offrent les plus frappantes ressemblances. Sans doute, il char-

mait déjà sur les hauts plateaux de l'Asie ceux qui parlaient la langue mère du sanscrit et du celtobreton.

Nous supposons que depuis Brizeux l'antique usage avait disparu. Qu'on juge de notre contentement, lorsque Bédic nous assura que Scaer, la terre classique, tenait bon et, justement, nous promit pour le lendemain une jouissance sur laquelle nous n'osions plus compter.

Ce jour-là, vers midi, le bourg commençait à s'animer. Sur les routes défilaient charrettes et jardinières chargées de monde, entre de nombreux groupes de piétons. Tous se dirigeaient du côté d'une prairie, non loin de la fontaine. Au centre, le terrain légèrement déprimé fournissait une arène naturelle, à l'entour de laquelle des pieux et une corde servaient de barrière. En attendant l'heure de la lice, nous prenons plaisir à considérer dans leurs riches costumes les populations assemblées devant nous.

Les hommes d'âge mûr et les vieillards gardent presque seuls aujourd'hui, dans ces cantons, les cheveux à la mode de la Gaule chevelue, *Gallia comata*: ceux de Scaer, partagés au-dessus du front, ceux du Morbihan, coupés aux tempes et répandant leurs flots seulement sur la nuque. Les chapeaux sont à larges bords avec un ruban de velours que retient une boucle d'acier. Les braies nationales, *laxis braccis* — le *bragowbraz*, — se voient aussi abandonnées des

jeunes gens, mais beaucoup des pères y demeurent fidèles. Les hommes des environs de Quimper ont le *bragowbraz* serré à la taille, aux genoux très ample et flottant ; ceux de Scaer, au contraire, le portent serré aux genoux, plissé et bouffant au-dessous des hanches qui le retiennent si faiblement qu'à tout moment on s'attend à le voir s'effondrer sur les guêtres. Bédic soutient que ce dernier doit être regardé comme le vrai *bragowbraz* celtique.

Le grand luxe est réservé pour la veste, de drap blanc doublé de vert, dans le Morbihan ; mais, dans le Finistère, de drap bleu, ornementée aux manches, aux épaules, voire au beau milieu du dos, de broderies traditionnelles où s'entre-croisent des laines rouges, violettes, jaunes, vertes, orange, se faisant valoir savamment les unes par les autres. De même pour les gilets, brodés dans le haut comme d'un large collier, à deux lignes de boutons serrés, étincelants. La coupe de ces vêtements varie selon les localités. A Scaer, plusieurs gilets réels ou simulés, jusqu'à trois ou quatre en retrait les uns des autres, pour laisser libre jeu aux broderies ; ailleurs, un seul gilet descendant à couvrir les hanches, mais deux ou trois vestes échelonnées, la plus courte s'arrêtant à la hauteur de la poitrine. Beaucoup de paysans s'enroulent autour des flancs une ceinture étoffée, de couleur bleue ou cramoisie. Les cravates sont inconnues, mais le col de la chemise, haut dressé, est retenu sous le menton tou-

jours rasé par deux rangs de boutons en verroterie qui retombent comme des grelots.

Le même éclat caractérise les costumes de femmes, car ces populations, comme celles de l'Orient, ont l'instinct des couleurs vives. Jupes avec larges galons superposés, dans lesquels les fils d'or et d'argent souvent remplacent les fils de laine; corsages non moins richement brodés; tabliers de soie, roses, bleus, verts, large ceinture argentée; épingles d'argent à grosses têtes rondes avec paillettes scintillantes; croix d'or au cou ou sur la poitrine.

Les Bretonnes ont grand souci de leur linge, toujours très propre, même dans les jours de travail. Dès les premiers temps de notre arrivée en Bretagne, nous avons été frappé par ces étendages à plat sur la lande dont l'éclatante blancheur égaille invariablement, en toute saison, les alentours des villages. Nous avons visité plus d'une pauvre maison, au sol détrempe, où tout manquait, mais non le coffre à linge. Aussi ne voyait-on, aux luttés de Scaer, que de belles coiffes blanches, aux variétés sans nombre, par lesquelles les paroisses se distinguent les unes des autres. En vérité, chez les paysannes de la Basse-Bretagne, l'imagination est d'une fécondité créatrice à en apprendre aux modistes parisiennes.

Voici les femmes de Plouaré, coiffées d'une mitre persane, avec une étroite collerette plate tombant entre les épaules; celles de Bannalec, à la coiffe droite

et carrée comme le bonnet des prêtres cophites, à la vaste guimpe arrondie sur la poitrine; celles du Faou, portant bonnet à ailes rattachées sur la tête, et grand col au bord relevé en gouttière, le visage semblant émerger d'une vasque de baptiste. Voici Lanvénequen: coiffe étroite et descendant jusqu'au milieu du dos, en pointe de fichu; Quimperlé: mousseline transparente sur une calotte de soie rose; Kerentrech: larges bandes de tulle se détachant à la hauteur des oreilles pour recouvrir les épaules et la première moitié du bras; Concarneau: fraise à la pierrot, volumineuse et tuyautée; Pontaven: coiffe aux ailes flottantes, élégante bavette formée de deux battants de toile fine qui s'ouvrent et se ferment à chaque instant, au gré du vent, en laissant entrevoir une neige rosée. Nous remarquons même dans la foule deux coiffures de Pont-l'Abbé, singulier diadème de lin à la mode des juives d'Orient, relevé en pointe sur le front et laissant à découvert les nattes de cheveux derrière la tête; que d'autres encore auxquelles nous ne nous attardons pas!

Tous ces costumes allaient et venaient dans la prairie; peu de bruit, mais grand tapage de couleurs sur l'immense tapis de verdure. Les jeunes filles étaient charmantes, en dépit de ces coiffes qui cachent leurs cheveux, mais s'harmonisent avec leur figure virginale et paisible. Comme si le lin de leur tête suffisait à les préserver du hâle, elles ont presque toutes le teint très blanc.

Brizeux dans son ravissement les comparait à de jeunes druidesses des anciens jours :

De la blanche Corric on dirait des prêtresses,
Alors qu'au mois d'Even, durant les sécheresses,
Pour contraindre la pluie à descendre du ciel,
Elles allaient, le soir, cueillir la fleur de Bel.

Et aussi aux novices d'un cloître :

Avec des yeux baissés et d'un air si pudique
Qu'à les voir s'avancer sous leurs coiffes de lin,
Du linon le plus blanc et du fil le plus fin,
Vous diriez, à les voir si calmes, des novices
Sortant de leur chapelle, à la fin des offices.

Entre ces novices, on en remarque deux venues de Pontaven, dont, par une exception rare, le teint est mat et les yeux très noirs. Un petit air égrillard sous leur coiffure monastique donne un singulier piquant à ces jeunes minois et rappelle certaines gravures du dix-huitième siècle où l'on voit folâtrer de gracieuses nonnains dont on peut bien dire que l'habit ne fait pas le moine.

Brizeux, ailleurs, a dit encore :

Il est dans nos cantons de jeunes paysannes,
Habitantes des bois ou bien du bord des mers,
Toutes belles; leurs dents sont blanches, leurs yeux clairs,
Et dans leurs vêtements variés et bizarres
Respirent je ne sais quelles grâces barbares.

Toutes belles, non; mais toutes avec les dents blanches, oui; ce qui induirait à penser qu'elles sont bien de la race de ces femmes dont on retrouve encore les trente-deux dents saines dans la poussière des dolmens. Elles n'ont pas l'allégresse de traits, l'entrain de mouvement des *Chatouno* du Midi, mais leurs yeux bleus, leurs sourires roses, sont si bons, si doux, que de suite on se sent attendri et que si seulement l'une d'elles paraissait triste, on en aurait le cœur serré. Heureusement, la joie illumine ces frais visages. Comme, même en Bretagne, la jeunesse aime la vie, on entend de tout côté des éclats de rire, moins follement gais, mais plus argentins que ceux de Provence.

IX

Il est deux heures, le tambour retentit, deux gendarmes traversent la prairie; ce costume fait une note fausse dans l'harmonie du tableau. Sur la route, on voit passer à toute bride un des six vicaires de Scaer qui galoppe vers Ker Bartz où l'appelle un moribond.

La municipalité qui remplit l'office de tribunal des jeux s'installe sur le banc qu'on lui a préparé, en

compagnie de quelques vieillards, anciens lutteurs dont on ne manque jamais de prendre l'avis. En fait, le jugement, dans la plupart des cas, sort des acclamations de la foule; le tribunal se contente de les ratifier. Un premier rang de spectateurs assis dans l'herbe cercle l'enceinte des lutteurs. Derrière, on se presse debout, et plus loin, à la recherche des points favorables, vont et viennent les retardataires. Dans le feuillage des arbres, çà et là, des visages d'enfants brillent comme de grosses fleurs empourprées.

Ils ne sont pas tous sur les branches cependant, car ce sont des Celtes de douze à quinze ans qui ouvrent les jeux. Les voilà six, formant trois groupes de combattants. Au signal, ils s'abordent résolûment comme de petits hommes. De partout des cris les excitent: haï! haï! ils roulent sur l'herbe, se relèvent, roulent encore, jusqu'à ce que vainqueurs et vaincus sont invités à quitter la place. Mais l'un des trois couples ne veut rien entendre, ni l'un ni l'autre des champions ne consent à lâcher prise; il fallut qu'un homme entrât dans l'arène, et ce ne fut pas du premier coup qu'il parvint à désenlacer les deux petits obstinés lutteurs de race. Les enfants de Scaer portent les cheveux courts, tandis que le ciseau respecte encore les jeunes têtes d'Arzannô. Cette différence doit tenir à quelques tendances opposées, chez les deux recteurs.

La lutte sérieuse va commencer.

N'oublions pas de dire que les rivalités des communes en augmentent l'intérêt. Chacune a ses héros dont elle est fière, mais elle ne les expose aux chances de la lice que lorsqu'elle se croit assurée de la victoire. Aux jeux les plus solennels, le premier prix consiste dans un mouton attaché sur le champ de la lutte pour mieux stimuler les combattants. Aujourd'hui, ce n'est qu'une belle ceinture rouge et, pour les récompenses de second ordre, des foulards et des rubans.

Un homme de Scaer, à la longue crinière et d'une carrure énorme, s'empare de l'un des foulards, et d'une main l'élevant au dessus de sa tête, de l'autre abaissant son large chapeau, il commence à faire, tête nue, le tour du cirque, pendant que mille hourras le saluent comme une célébrité en faveur. S'il achevait trois tours sans voir son défi relevé, le prix lui resterait acquis ; mais au second tour un champion se présente et le touche à l'épaule en lui criant *choum az!* halte-là ! C'est un jeune homme de Scaer aussi, à figure imberbe mais osseuse, au buste crânement campé. L'un et l'autre mettent bas vestes et gilets, ne gardent que le pantalon et la chemise. Le lutteur aux longs cheveux les secoue, les ramène sur le front et les retient par une corde autour de la tête. Ce n'est plus la fameuse lutte en caleçon qu'adorent nos Méridionaux, pratiquée dans le but d'exhiber le modelé des torsos autant que pour faire valoir la

vigueur des muscles. La question de force et de souplesse, ici, reste seule en jeu ; il n'y a jamais de compère, et sincère est la bravoure des deux champions.

Face à face, ils font le signe de la croix, puis se touchent la main, ce qui signifie, nous disait Bédic, « sans malice, de bonne volonté. » A l'instant, on les voit s'enserrer de leurs bras, la tête penchée l'un sur l'autre. Nous renonçons à décrire d'une plume compétente ce jeu superbe. L'homme chevelu, tandis que l'autre se laissait emporter à des mouvements saccadés, un peu lourds néanmoins, semblait avoir ses pieds dans le sol, comme les racines d'un chêne. A la fin, le jeune homme cède et tombe ; ses épaules touchent la terre, il était vaincu ; car telle est la loi invariable de toutes les luttes, depuis l'Inde jusqu'à l'Armorique, depuis Homère jusqu'à Brizeux.

Au bout de quelques instants, le héros trapu recommença, sans jactance, à circuler autour de la lice. Il n'avait pas achevé le premier tour qu'une bruyante agitation se produit : Guiscriff ! Guiscriff ! entendons-nous crier de toute part. C'était un homme de Guiscriff en effet, un géant tout de muscles, membré comme un hercule, qui se présentait. L'assaut se renouvela dans les conditions que nous avons dites, mais en se prolongeant davantage. On s'attendait à ce que Scaer lassé ne pût longtemps résister à un adversaire qui le dépassait de toute la tête : pas plus que précédemment, pourtant, il ne perdit son équilibre. Les lutteurs tom-

bèrent ; à l'instant redressés, plus que jamais saisis corps à corps, ils ondulaient lourdement ; on croyait entendre craquer leurs os. « Ulysse ne put ni ébranler ni terrasser son adversaire, et Ajax ne put triompher de la force d'Ulysse » ; c'est pourquoi tous deux furent déclarés vainqueurs dans la lutte célébrée aux funérailles de Patrocle. Nous pensions qu'il en allait être de même en voyant Scaer et Guiscriff, d'une chute, rouler pour la seconde fois sur le gazon ; mais un grand cri s'élève : Lam Guiscriff ! Lam Guiscriff ! Guiscriff perdu ! Les épaules de Guiscriff avaient touché le sol.

D'autres lutteurs se présentèrent ; vingt couples peut-être passionnèrent l'assemblée durant plusieurs heures, et malgré les exploits des gens de Bannalec et du Faouet, ceux de Scaer restèrent décidément les maîtres de la lice.

Certes, ces jeux bretons n'ont pas l'entrain des courses de taureaux en Provence, mais les hommes y apparaissent plus nobles que ces grands enfants en blouse qui gambadent devant les taureaux de la Camargue. Dans cette prairie, entre ces murs de feuillages, sous un ciel où couraient par intervalle d'épaisses nuées, avec ces costumes et ces attitudes, la scène avait un grand style. Ces populations révèlent des instincts d'art qui leur viennent des lointains d'une civilisation jadis ébauchée.

Dans la foule on distinguait des types fort diffé-

rents les uns des autres. Déjà, en parcourant la Bretagne, ces diversités dans une même race nous avaient frappé. Nous ne parlons pas des villes depuis longtemps saturées d'un sang qui n'a rien de celtique. Leurs populations n'ont plus de caractère tranché et, pour les races comme pour les individus, où il n'y a plus de moi, il ne reste pas grand'chose. Mais dans les campagnes fidèles à la langue et au costume, on croit discerner, selon les cantons ou les communes, comme les vestiges d'anciens clans dont les siècles n'ont pu défigurer les types primitifs. Les visages cramoisis et joufflus, si répandus sur le littoral de la presqu'île, ne se montraient qu'en petit nombre aux luttes de Scaer, tandis que les complexions sèches et nerveuses formaient la majorité. Les physionomies fines et molles s'y rencontraient, mais beaucoup moins nombreuses que les faces d'une ossature accentuée, les unes et les autres empreintes d'un air tranquille. Quant à la couleur des cheveux, le blond ne nous parut que l'exception.

X

Pas d'homme qui n'eût, ce jour-là, pris soin d'attacher à son chapeau, non pas ces rubans criards dont

s'empanachent, aux occasions joyeuses, nos bons villageois de l'intérieur, mais quelques fleurs cueillies dans la lande ou le courtil. Beaucoup d'entre eux portaient des branches de bruyère, d'autres des graminées aquatiques à longs épis argentés.

A l'habitude d'orner sa coiffure de fleurs on peut mesurer le sentiment poétique d'un peuple ; plus significatif encore le goût du chant. Or, les chanteurs populaires n'ont pas disparu de l'Armorique. Il y a au fond de tout Breton comme un reflet de l'époque des bardes. Ce n'est pas sans raison que Brizeux a transformé les deux principaux lutteurs de son drame en deux chanteurs qui, au lieu de célébrer leurs propres exploits, vantent, au contraire, chacun les prouesses de son rival, par une haute idée morale où se reconnaît le poète des *Bretons*. Les anciens *cloarecs* ont composé nombre de ces chansons en langue bretonne dont les sujets habituels sont l'amour, la guerre, la danse, des faits historiques ou légendaires, et que tout Breton écoute avec délices, dans l'attitude de la rêverie.

Au temps de Brizeux, vivait un de ces poètes du peuple, aveugle comme Homère, appelé Jean Le Guenn. Il composait chez lui ses chansons, les faisait imprimer à Morlaix, par petits cahiers, et s'en allait de bourg en bourg, chantant ses vers inspirés par les événements du jour, grands ou petits. On l'invitait aussi

dans les métairies pour qu'il improvisât quelques couplets à propos d'un mariage, d'une naissance, d'une mort. Du produit de ses chants, il s'était fait construire une petite maison à Tréguier, son pays, à l'entrée de la rivière — rivière de marée; — de là, aux derniers temps de sa vie, il ne pouvait se lasser d'écouter les bruits de l'Océan.

Un personnage aussi poétique convenait trop à Brizeux pour qu'il ne lui trouvât pas une place entre les types de sa galerie armoricaine :

Jean Le Guenn est assis au seuil de sa cabane :
 D'une longue tournée aux paroisses de Vanne
 Il arrive, son sac dégarni de chansons,
 Mais plein de beaux deniers jetant de joyeux sons.

 Il va les yeux fermés et le front en avant,
 Barde aveugle appuyé sur le bras d'un enfant.

Cette figure, reproduite toute vivante sans que le poète ait rien changé, pas même le nom, nous découvre une fois de plus son procédé préféré, qui était de ne rien peindre, rien narrer, qu'il n'eût vu de ses yeux ou entendu de ses oreilles.

D'autres poètes de cette classe, moins réputés, il est vrai, existent encore partout entourés dans les fêtes. Brizeux comptait sur l'action de la poésie courante et populaire pour retarder l'invasion des mœurs nouvelles. Aussi composa-t-il, sous le nom de *Telen Arvor*, *Harpe d'Armorique*, un recueil de chants

bretons, publiés vers 1845 ou 1846 ¹. Son bonheur était de les entendre chanter par quelqu'un du pays. Bédic nous raconta qu'un jour, à travers la campagne, comme le barde surprit un berger lançant à pleine voix le chant des *Conscrits de Plô-meur*, il courut l'embrasser et pleura de joie.

Il aimait à reconnaître le souvenir des chanteurs populaires ailleurs que dans son propre pays. M^{me} Desbordes-Valmore lui avait raconté qu'à Lyon, lorsque chôme la soierie, les ouvriers chantent, le soir, dans la cour des maisons, attendant qu'une fenêtre s'ouvre et qu'une obole renfermée dans un papier enflammé tombe à leurs pieds, comme une étoile secourable. Son imagination en fut aussitôt si frappée qu'il se figura entrevoir une réminiscence des aèdes grecs, dans les habitudes tolérées à cette époque, d'une mendicité vulgaire, intéressante seulement parce qu'elle était craintive et fuyait le grand jour.

Après les luttes, Bédic nous proposa de venir manger la galette et boire le cidre dans sa maison. Si le bourgeois de Bretagne, d'ordinaire sanguin et corpulent, aime les grosses mangeries largement arrosées, le paysan de ces campagnes est de vie sobre. Sa nourriture, avec la galette nationale n'est guère que de

¹ Celles de ces pièces plus particulièrement pénétrées du sentiment national se retrouvent traduites ou plutôt interprétées en vers français, dans les dernières éditions de la *Fleur d'Or*.

bouillie d'orge ou de blé noir, de lard ou de viande salée; nous ne parlons pas du beurre, en permanence sur les tables bretonnes. On boit du lait ou de l'eau, le cidre étant réservé pour les jours de marché ou de Pardon, pour les fêtes de famille et les visites d'amis. Il est vrai qu'alors on ne le ménage point.

Nous trouvâmes les galettes fermes et croquantes, le beurre bien frais, le cidre exquis; mais l'intérêt de notre soirée n'était pas là. Bédic, devinant notre pensée, avait invité un jeune homme de ses amis à venir chanter pour nous le *Bardit* ou *Chant des Bretons*, la perle de *Telen Arvor*. Le chanteur, d'une voix juste, tremblante d'émotion, l'entonna sur un de ces airs simples, mélancoliques, mais non langoureux, peut-être jadis connus des bardes, et restés chers aux fils de leur race :

Ni zô bepred
Bretoned
Bretoned tûd kaled!

Nous sommes toujours
Bretons,
Les Bretons, race forte!

Ce refrain, Bédic et quelques autres paysans le redisaient en chœur. Nous le murmurions aussi comme nous pouvions, avec un sentiment qui nous semblait à l'unisson de l'âme bretonne.

Il ne faudrait pas croire cependant que dans cette

portion du territoire national, l'attache à la petite patrie soit un signe qu'on ne tient pas des entrailles à la grande. Il est douteux que la Provence, de sang latin et moins isolée du cœur de la France, en ressente les battements aussi vivement que la Bretagne. Les félibres ne regrettent-ils pas d'être restés silencieux, dans les angoisses de la dernière guerre? Ah! si Mistral avait entonné une ode frémissante de ce patriotisme qu'on respire dans l'admirable poème du *Tambour d'Arcole* et qu'eussent répété tous les échos, du Ventoux à la Méditerranée, si Aubanel et les autres avaient chanté, faut-il réellement penser que leurs compatriotes n'auraient pas été capables de répondre par un élan comme celui qui souleva la Bretagne? La poésie patriotique se mit à éclore de tous les côtés, de Vannes à Tréguier : plaintes chantées dans les marchés et les pardons, répétées au coin de lâtre et sur la barque des pêcheurs ; pièces littéraires publiées dans les revues et les journaux du pays, moins naïves mais pourtant accessibles à tous. Il eût été beau, consolant, qu'à ce moment la race provençale eût vibré à l'unisson de la race celtique. Si Brizeux eût vécu, peut-on douter que celui qui, lors de nos luttes en Crimée, avait cédé au besoin d'écrire un chant de guerre :

Non, la croix ne va pas soutenir le croissant,
Elle soutient le faible et combat le puissant,
Chrétiens en avant !

Nous avons écrit sur notre bannière :
Russie, en arrière!

Peut-on douter qu'à côté de Victor de Laprade, le barde lyonnais, il n'eût jeté à tous les vents de la patrie française des strophes sonnantes de bataille? Non, chez les races comme chez les hommes où le sentiment a des sources profondes, les dévouements ne se nuisent pas les uns aux autres.

Après avoir remercié Bédic, nous rentrâmes à l'auberge en continuant de murmurer jusqu'au sommeil, et peut-être encore en dormant :

Ni zô bepred
Bretoned,
Bretoned tûd kaled!

Nous sommes toujours
Bretons,
Les Bretons race forte!

XI

Le lendemain, nous nous disposions à quitter Scaer, lorsque sur l'avis qu'un mariage allait être célébré, ce

jour même, et nous rappelant le dernier chant des *Bretons*, tout entier consacré aux fêtes de la double noce de Loïc et d'Anna, de Lilez et d'Hélène, nous retardâmes notre départ. Dans ce dénoûment heureux se reconnaît l'esprit du barde. On touche au but qu'il s'était proposé. « J'avais à cœur, dit-il dans sa préface, d'opposer aux pensées troublantes une œuvre qui rassérène. »

Au coup d'onze heures, sur la route du Faouet, s'avança tempétueusement un nuage de poussière. On eût dit un escadron de cavalerie au galop. Ce sont les gens de la noce, dans leurs plus riches costumes, tous à cheval, hommes et femmes, la plupart de ces dernières en croupe derrière leurs frères ou leurs maris.

Le village est sur pied, encombrant les abords de l'église, les cloches sonnent avec rage, et de cent côtés retentissent les coups de fusil. On veut voir le fiancé en veste et gilet brodés et dont les cheveux courts découvrent un épais visage, et la fiancée, plus mince de taille, de traits plus délicats que d'ordinaire les paysannes bretonnes, timide sous sa coiffe de fine dentelle dont les longues ailes retombent sur les épaules, en guise de voile. Elle porte à sa ceinture de moire bleue un énorme bouquet artificiel mêlé de clinquant, semblable à ceux qu'on voit orner nos églises de campagne. Comme partout, après la messe, le jeune couple et la parenté se rendent à la sacristie.

C'est là que les rites religieux se complétaient d'une poétique cérémonie décrite par Brizeux, encore conservée, nous a-t-on dit, dans plusieurs paroisses :

. Sous l'œil sacerdotal,
Saintement s'accomplit le banquet nuptial.
— Symbolique repas — du fond d'une corbeille
Furent tirés un pain, un verre, une bouteille ;
Le prêtre fit deux parts du pain, il en goûta.
Puis aux nouveaux époux, sa main les présenta.
Ainsi du vin. Chacun dut boire au même verre :
Enseignement voilé, leçon douce et sévère.

A la sortie, grand tumulte. On s'apprête à remonter sur des chevaux harnachés de toutes façons, quelques-uns ne portent pas même de selle. On voyait là quelques vieillards à longs cheveux, en braies, d'un visage recueilli dans une pensée expressive, de prestance superbe. Au bruit des coups de feu, toute la troupe repart avec furie ; quelques jeunes Bretonnes, l'air vaillant, bien assises sur leur monture, se lancent pour gagner la tête du cortège. Aux approches du rendez-vous, il est d'usage que la course s'organise dans les règles. Un mouton d'ordinaire est le prix destiné au premier qui atteint le but, et, disait Bédic, il n'est pas rare que le vainqueur soit une jeune fille.

Dans la soirée, en compagnie d'un ami de Bédic, nous allâmes à la ferme où se donnait la fête ; le repas

venait de finir. Les invités dépassent parfois le nombre de cinq à six cents, mais ici ils n'étaient guère plus de la centaine. Les tables, faites de planches sur des chevalets, avaient été établies dans une vaste cour, au portail grand ouvert sur la route. Les marmites énormes, les immenses bassines reposaient encore sur les bords de l'étroite tranchée creusée exprès sur l'un des côtés de la maison et dans laquelle continuaient de fumer les bûches mal éteintes. Quartiers de bœuf bouilli, de porc frais rôti, mouton en ragout, galettes, avaient composé à peu près le menu. Devant chaque assiette, non un verre, mais un pot de grès, lequel, paraît-il, ne cesse guère de se vider et de se remplir, témoin les tonneaux de cidre alignés près de là, baquets en dessous, brocs à l'entour. Le repas et les chants achevés — car on ne manque pas de chanter aux noces les chansons traditionnelles, — les passants, les simples curieux ont permission de se présenter au cidre et d'en avaler à leur soif.

Dans l'aire, de l'autre côté du chemin, le joueur de biniou et le sonneur de bombarde ont pris place sur un tréteau. Le biniou n'est qu'une cornemuse primitive, à deux chalumeaux. Cet instrument, au son duquel dansaient les Pélasges de la Mysie, que les Romains appelaient la flûte à outre, aujourd'hui la *piva* des Abruzzes, a mené jadis au combat les tribus celtiques. La bombarde, sorte de hautbois criard, à six

trous, donne la mélodie. Pour qu'une danse marche bien, les deux instruments sont nécessaires, car pendant que le biniou module un accompagnement de quelques notes, c'est la bombarde qui enlève le danseur.

La danse, en Bretagne, n'a pas la fièvre du Midi où la jeunesse frétilerait sur des buissons, mais elle n'y est pas moins, comme dans tous les pays du globe, le divertissement adoré. Danseurs et danseuses sautent en frappant la terre de tout le pied, pesamment, mais avec vigueur et un sûr instinct de la mesure. Les mouvements, les figures nous ont paru tenir, quelques-uns de la bourrée de nos montagnes, le plus grand nombre, plus ou moins du quadrille, le *sabadeo* par exemple, qui commence par un cercle formé de quatre ou huit couples qu'on voit ensuite avancer, reculer, chaque danseur passant la main au-dessus de la danseuse pour la faire pirouetter.

La bombarde sonnait, par moment, quelques motifs du temps passé qu'on reconnaissait de suite, mais ils se perdaient aussitôt en des fioritures d'allure moderne et populaire. L'air de la chanson si connue :

Je suis natif du Finistère,
A Saint-Pol j'ai reçu le jour,

n'est qu'un motif de danse bretonne, de date sans doute assez récente ; il paraissait plaire, et chaque fois que la bombarde l'annonçait, on eût dit que le

branle redoublait d'entrain. La farandole, cette danse universelle et primitive, fut aussi dansée, mais, bien entendu, sans la même fougue ni la même souplesse qu'en Provence, et avec cette différence que les danseurs formaient la chaîne, non avec un mouchoir, mais simplement se tenant par la main.

Ces bals rustiques ont un caractère de réserve et de décence que l'on ne connaît plus hors de ces bourgades isolées. Encore au commencement du siècle, les prêtres ne se privaient pas d'y assister. En contemplant ces chœurs de jeunes gens et de jeunes filles se mouvoir dans une chaste joie, on applaudit à ce curé des provinces basques qui obligeait, il n'y a pas longtemps, ses paroissiens et ses paroissiennes à prendre part à la danse, disant qu'en public on ne pêche pas.

Bien différent l'esprit actuel des recteurs de Bretagne. Il est vrai que les danses, fréquentées seulement par des paysans de mêmes habitudes et de même esprit, se font plus rares, tandis que plus nombreuses celles où arrivent « les intrus français », comme nous disait un Celte de vieille souche, et les gens de la petite bourgeoisie, particulièrement aux alentours des villes ; mais, pour sauvegarder les anciennes mœurs qui tendent à se déflorer, le zèle du clergé nouveau est-il toujours accompagné de ce tact éclairé qui, entre des circonstances si diverses, discernerait la direction la plus opportune. Nous en

doutions en entendant notre compagnon nous redire les anathèmes dont retentissent, invariablement et de partout, les chaires bretonnes contre les innocents plaisirs auxquels nous venions d'assister. Hélas ! ajoutait-il, avec son bon sens, les cabarettiers seuls y gagnent. « C'est un fait avéré dans nos campagnes, que les ivrognes se multiplient à mesure que les danses deviennent plus rares. » Il nous contait encore les curieux et charmants usages que Brizeux a pris soin de réunir dans le tableau des noces de ses quatre amoureux. Plusieurs ont disparu, d'autres subsistent : ainsi le diner des pauvres.

La mendicité est restée une profession en Bretagne ; elle est de toutes les fêtes, tristes ou gaies, sacrées ou profanes : pardons, marchés, ordinations de séminaires, professions de couvent, visites d'évêques, funérailles, mariages. Le proverbe celtique n'a pas cessé d'être en honneur : « Quand le pauvre viendra à votre porte, si vous ne lui donnez pas, parlez-lui poliment. » Ce peuple tendre et naïf ne remarque guère les faces ignobles, les nez bourgeonnés, les stratagèmes cyniques, mais tout de suite se laisse toucher par les plaintes que les malandrins ne ménagent pas. Demain, ils arriveront de tous les points de l'horizon, doués qu'ils sont d'un flair étrange pour deviner les bonnes aubaines ; à cette même table où viennent de manger les parents et les amis, ils prendront place, servis par les jeunes époux.

Avant le repas des pauvres, un service mortuaire dans l'église paroissiale rassemblera de nouveau les invités. Ce pays, jusqu'à présent, n'est pas devenu une terre d'oubli, *terra oblivionis*. Le paysan breton tient encore à associer d'une manière effective la pensée de ses morts à tous les événements domestiques. Jamais, au lendemain d'une noce, il ne manque d'aller se souvenir d'eux à l'église et au cimetière,

Les conviant ainsi, dans leur couche profonde,
A se mêler un jour aux fêtes de ce monde.

Et chemin faisant, à la clarté de la lune qui se levait sur les grands chênes, voilà comment nous devisions de la Bretagne, de ses mœurs, de sa poésie, évoquant nous aussi son poète trépassé. Ce n'est point sans de vifs regrets qu'en rentrant au bourg nous pensions que le lendemain nous dirions adieu à ces campagnes de Scaer où nous nous sommes imaginé non-seulement le sentir revivre en ceux qui l'avaient connu, mais où les bois et les fontaines, les abeilles et les fleurs, les enterrements et les mariages, n'ont cessé de nous entretenir de lui.

VII

LA COTE

I

Brizeux qui fit de nombreux et longs séjours à Scaer, n'a fréquenté que par intervalle les côtes de sa presqu'île, dont les récifs et les tempêtes devaient moins répondre à son imagination que les fraîches rivières et les landiers fleuris. Dans *les Bretons*, toutefois, il ne pouvait point ne pas ouvrir quelques perspectives sur l'Océan qui fait partie intégrante de la patrie armoricaine :

Les bois sont au milieu, la mer est à l'entour.

Aussi, les principaux personnages du poème visitent-ils ces rivages célèbres à tant de titres. Nous en

étions trop rapproché pour ne pas y courir nous-même sur leurs traces.

De Scaer, à peine revenu sur nos pas jusqu'à Auray, nous gagnons la mer par la rivière de ce nom, et notre barque débouche au milieu des îles :

C'est tout un monde à voir, car dans le Morbihan
On compte autant d'îlots qu'il est de jours dans l'an.

Une bonne brise nous pousse droit sur Gavr'inis, l'île fréquentée des touristes, et que ne manqua pas de visiter le clerc Loïc accompagné de Mor-Vran le vieux marin :

O sombre Gavr'inis, voici que dans ton antre
Le couple voyageur, armé de flambeaux, entre ;
Et sur tes murs sculptés, runes mystérieux,
Ils promènent longtemps et les mains et les yeux.

L'antre, c'est, sous un tumulus préhistorique, une allée couverte et sa chambre souterraine, dont les énormes blocs d'un granit étranger à l'île ont été transportés par des hommes aux muscles desquels — on peut en répondre — les champions de Scaer, ces premiers lutteurs de toute la terre, n'auraient osé disputer le prix. Les grands linéaments réguliers gravés dans la pierre, « ruines mystérieux », nous ont paru entièrement dans le caractère des grossiers dessins retrouvés sur les poteries de l'époque néolithique

et n'eurent sans doute pas d'autre destination que d'ornementer l'intérieur d'un tombeau.

Bien plus longtemps nous stationnâmes sur le tertre qui recouvre la grotte. Le golfe entier s'étendait sous nos yeux : à notre droite, la presqu'île plate, effilée, de Quiberon dont la grève brille argentée par le soleil ; à notre gauche, celle de Rhuis, noire sur la mer glauque, avec la tour du vieux monastère de Saint-Gildas que poétise à jamais le souvenir d'Abélard :

. Rhuis, terre trois fois sacrée,
 Qu'enivrait Tal-iesin de sa harpe inspirée,
 Où pleurait Abélard!

Devant nous, la multitude des îlots dénudés et de toute forme. A quelques centaines de mètres seulement, l'île aux Moines, avec ses récifs, se découpe entourée d'une ceinture d'émeraude sur laquelle éclatent les jupes rouges de trois femmes pêchant des crabes. Au plus lointain, Belle-Isle semble un nuage posé sur les flots.

Dans la soirée nous débarquâmes à Locmariaker, et, debout sur un dolmen colossal, nous restâmes à regarder, aux lueurs du couchant, les îles passant en quelques minutes du rose pâle au violet foncé, jusqu'à ce qu'elles ne formèrent plus que de grosses taches noires, sur un fond gris sombre. Un tilbury nous conduisit ensuite à Carnac où nous prenions gîte pour la nuit.

II

Carnac est situé au fond de la baie de Quiberon, presque sur la mer. A quelques centaines de pas du bourg, s'arrondit un énorme tumulus appelé la butte Saint-Michel; une petite chapelle s'élève au-dessus. Il recouvre aussi un dolmen dont les silex et les ossements ont été enlevés depuis longtemps¹.

De très bonne heure nous allâmes nous installer sur cette petite montagne pour y jouir de la fraîcheur et juger du pays. On ne connaît pas en Bretagne ces joyeuses matinées de Provence, où dans l'air sec et limpide, sous un ciel clair, les arbres, les buissons, les gazons, les pierres, tous les êtres, sont ivres de lumière, « dans la nouveauté fleurie du monde », comme chante Lucrèce. La journée s'annonçait belle pourtant, mais les objets quoique distincts ne se percevaient qu'à travers une atmosphère alourdie. L'Océan n'avait pas « ce sourire infini » que le poète

¹ En août 1863.

grec prête à la Méditerranée. La houle striait de lignes blanches la vaste nappe ardoisée, indice que le temps devait être gros au large. A l'opposé de la mer, une forêt dont la verdure est adoucie par une imperceptible vapeur, et du sein de laquelle montent quelques flèches aiguës, borne l'horizon. Entre la forêt et nous, sur un autre tumulus antique, se dresse un moulin, grosse tour dont les ailes montent et descendent lentement sous le souffle humide que soulève la marée montante.

Enfin, plus près encore, émergeant des landes, se perdant sous bois, reparaissant dans les cultures, voici les menhirs, les fameux menhirs, ces aiguilles de granit grossièrement taillées, qui sont aux obélisques de l'Égypte ce que les premiers instruments de silex à peine équarris étaient aux admirables hachettes des âges de la pierre polie.

Tous les menhirs luisaient sous le soleil levant,

a dit Brizeux. Peut-être est-ce aussi par une matinée d'été que le poète, du tertre où nous étions placé, les contempla pour la première fois. Nous ne pensons pas que nulle part en Europe il se puisse voir un spectacle reportant aussi fortement l'imagination vers le mystère des races primitives.

Au quinzième siècle, on comptait encore, dit-on, quinze mille menhirs; mais ! ils sont devenus une carrière incessamment exploitée, servant à ferrer les routes,

à bâtir les fermes. L'église elle-même, avec ses superbes autels en granit rouge et brillant, a été tirée de là. Aujourd'hui, ils ne restent plus que cinq à six cents, formant une dizaine d'avenues alignées les unes près des autres, et interrompues par places. Les dernières se distinguent à peine au-dessus des ajones, à plus de deux kilomètres de distance.

Ces monuments datent d'au delà de l'histoire, et l'on ne sait rien de leur destination sans doute religieuse. Il y a peu d'années, on leur supposait une origine druidique. Brizeux, qui aimait à rattacher les Celtes d'à présent aux « hommes du chêne », a fait du cinquième chant des *Bretons* un petit poème national à part, et tout entier consacré à Carnac. La Bretagne chrétienne et la païenne s'y succèdent et s'y enchainent en des scènes préparées avec un art où la grâce pastorale s'unit à la noblesse épique. C'est ainsi qu'il retrace dans les tons sobres d'une fresque antique la célébration des mystères de l'Arvor :

Le cortège arrivait au Meinec, Lieu-des-Pierres ;
Et d'huile et de senteurs inondant leurs parois,
Entre les onze rangs il passait onze fois.
Et les Bardes alors, la milice des Bardes,
De la harpe guerrière armés comme des gardes,
Accompagnaient le char au bruit d'un triple accord,
Du Village-du-Chêne à celui de la Mort.
Debout sur le dol-men, enfin l'Archi-Druide
Faisait briller sa hache, et le Castor perfide,

Le Castor-Noir du lac sur l'autel égorgé,
Couvrait de sang le sol qu'il avait submergé...
Voilà, gens de Carnac, ce qu'adoraient vos pères :
Le soleil a chassé ces lueurs mensongères ;
Mais, ô temps destructeur ! voilà que Cornéli
Lui-même dans Carnac voit son culte en oubli.

Les rites de la vieille religion ont été, en effet, remplacés par le culte de saint Cornély, et la légende chrétienne a fait des menhirs, autant de soldats païens métamorphosés en pierres par le grand saint breton qu'ils poursuivaient et qui est devenu le patron des bestiaux en Basse-Bretagne. Aussi, sur la façade de l'église, un épais bas-relief polychrome le représente-t-il, mitre en tête, entre deux bœufs, les deux mains levées pour les bénir.

Carnac est le pays des fontaines. En nulle campagne au monde on ne les voit si monumentales, ni l'objet de si grands soins. Là c'est une source dont le vocable nous échappe, qui coule au pied d'un vrai petit temple qu'on croirait copié en Grèce, tant les deux colonnes corinthiennes et le fronton ont d'élégance ; ici c'est la fontaine de Saint-Colomban, près de la plage, édicule du seizième siècle avec une niche ogivale qui abrite la statue du moine irlandais ; plus près du bourg c'est la fontaine du grand Cornély, haute pyramide sur quatre arceaux, qui ressemble à s'y méprendre à certaines tombes romaines. Celle-ci est par excellence la source des miracles. Encore au

commencement de ce siècle, le jour du Pardon, un nombreux bétail encombrait les routes qui mènent à Carnac :

Alors, parés de fleurs, de feuillages, d'épis,
Les bœufs au large cou, les vaches aux longs pis
Arrivaient par milliers, et, toute une semaine,
Leur cortège tournait autour de la fontaine.

Un habitant du pays nous a affirmé que, même à présent, en dépit des esprits forts et de M. le curé, il n'est pas rare qu'on puisse, par les nuits obscures et tempétueuses, surprendre tournant autour du réservoir sacré, un bœuf, une chèvre, voire un simple porc, poussés par quelque vieux croyant obstiné.

III

On voit, à lire *les Bretons*, que Brizeux s'est attardé sur chaque point intéressant de la côte armoricaine. Ne pouvant que faire un choix entre toutes les localités que nous aurions voulu visiter, nous rentrâmes dans le Finistère, pour aller aux rochers de

Penmarc'h, c'est-à-dire de la Tête de Cheval, ainsi nommés parce que l'un de ces écueils présente dans sa configuration la tête d'un cheval géant, enserrée par les vagues :

O nonstres de Penmarc'h, dans son dur idiome,
Durs rochers, c'est ainsi que le Breton vous nomme,
O chevaux de la mer, toujours prêts à hennir!

Le bourg, assez enfoncé dans les terres, nous arrête quelques instants ; son église dédiée à saint Manna, avec ses murs tapissés de lichens dorés, mérite l'attention pour son porche de la Renaissance, finement brodé, quoique de granit, et sa flèche à jour, bizarrement à cheval au milieu de la toiture.

Il faisait une journée bretonne par excellence. Des grains furieux se succédaient à tout instant, noircissant le ciel et versant des torrents. Nous montons sur la vieille tour carrée de Saint-Guérolé, seul reste d'une antique église, dont la plate-forme est rasée de si près par les nuages qu'il nous semble pouvoir y plonger la main. Nous avons peine à nous tenir debout, devant les rafales du vent d'ouest, âcre et frais, chargé de molécules salines. Entre l'Océan et le clocher de Saint-Manna, nous distinguons plusieurs églises et quelques tumulus celtiques. Deux menhirs de haute taille, autour desquels un troupeau de vaches broute la lande, tantôt s'éteignent dans une pluie grise, tantôt réapparaissent comme deux aiguilles

brillantes. A la pointe de l'un d'eux, le berger, un enfant, est parvenu à se hisser et, chose extraordinaire, malgré la rage du vent, il s'y tient assis, les deux mains croisées serrant ses genoux contre sa poitrine, immobile, comme fasciné par le charme de la tempête.

Du côté du golfe, l'Océan monte avec fureur à l'assaut des caps escarpés et se brise avec mille bruits contre les fameux écueils :

Ils étaient là debout, pêle-mêle et sans nombre,
Devant eux sur la mer projetant leur grande ombre ;
Les flots couraient sur eux avec leurs mille bras,
Cabrés contre les flots, ils ne reculaient pas ;
Hérissés, mugissants, inondés de poussière,
Ensemble ils secouaient leur humide crinière.

Nulle part, nous n'avons vu la mer semée de tant d'ilots fouillés, transpercés, découpés, bossués en mille formes fantastiques. Dans ce tumulte immense, leur aspect et celui du flot change à chaque minute de tons et d'effets. La même roche noire comme du basalte se revêt, par magie, d'un éblouissant glacis d'argent. Les lames fument blanches, vertes, violettes, irisées, autour de chaque bloc qui s'anime, prend un visage, presque une personnalité. Un banc de brume est soudain remplacé par un fourmillement lumineux, une colonne de nuée par une pluie d'or. Des oiseaux de mer aux grandes ailes arquées, avec une rapidité vertigineuse, sortent noirs comme l'encre d'un nuage

et plongent blancs comme la neige au milieu des vagues.

Tout à coup à l'horizon, entre deux bandes sombres, brille une éclaircie. Le ciel apparaît d'un bleu étrange, bleu qui attire, qui soulève, parle de délivrance; bleu si clair, si vif, si joyeux, d'une profondeur si transparente qu'il fait pressentir l'infini du bonheur plus que l'azur foncé et immobile des pays chauds. Quiconque visitant ces bords tourmentés n'a pas eu la chance de les contempler par un jour pareil, n'en connaît point l'incomparable poésie.

Mais sur ces côtes, l'Océan justifie d'une façon terrible son titre d'implacable. En errant sur la plage, à travers les collines de varech amoncelées par les vagues, nous rencontrions à tous les pas des bris de navire. C'est à Penmarc'h qu'une famille entière, il y a peu d'années, venue de Quimper en partie de plaisir, s'étant assise sur un rocher dont le flot battait paisiblement le pied, fut soudain balayée par une lame perfide. Nous avons remarqué incrustée dans le granit la croix de fer qui marque le souvenir de l'horrible catastrophe.

IV

Le jour suivant nous traversons Audierne, petite ville riante au fond d'une verte baie, avec son port où les navires caboteurs étalent, à marée basse, leurs coques soyeuses d'algues marines. Les quais sont animés par le va-et-vient des marins dont la vareuse entr'ouverte laisse apercevoir les tricots de laine rayée blanche et bleue, et par des groupes de pêcheurs aux énormes faces rubicondes, trapus comme des Lapons, exactement le contraire de ceux que nous vîmes, un peu plus tard, à Plougastel, près de Brest, bien pris, dégagés, teint brun, cheveux brillants, prunelles de feu, vrais fils des Cyclades.

Après Audierne, laissant à gauche la pointe de Raz, à travers des terres rougeâtres et nues, nous nous dirigeons vers Douarnenez, dont l'approche nous est signalée par une odeur âcre, d'abord à peine perceptible, mais déjà si pénétrante une lieue avant l'arrivée, qu'on se fût imaginé entrer chez un marchand de salaisons. C'est que de Douarnenez cinglent, chaque matin, de sept à huit cents barques portant quatre

mille pêcheurs à la recherche de la sardine ; et qu'au-
près de son port sont installées les usines des gros
négociants de Nantes où s'empilent par millions, en
de jolies cassettes brillantes comme l'or, des sardines
de tout âge, et de toute qualité.

Nous savions, par une lettre de Brizeux, datée de
juin 1855, que le poète avait fait autrefois un séjour à
Douarnenez. « Après avoir erré quelques jours sur
les côtes, dit-il, et dans les îles de Léon, d'où j'ai
rapporté quelques vers, après d'autres courses aux en-
virois de Quimper, je suis venu dresser ma tente à
Douar'n-énez (Terre-de-l'Île), un port de pêcheurs.
La population très nombreuse ne parle guère que le
breton ; ceci, vous pensez bien, à mon grand plai-
sir. Quand la pêche l'exige, ces hommes endurcis
vont chercher le poisson jusque sur les côtes d'An-
gleterre ; mais au temps de la pêche spéciale, celle
de la sardine, ils restent dans leur baie, la plus grande
et la plus belle que j'ai vue après celle de Naples. C'est
là qu'était la fameuse ville d'Is, submergée au cin-
quième siècle, et qui serait notre Pompéi, si on la
découvrait sous les sables. Mais les bronzes manque-
raient. On attend les chaleurs, que j'attends aussi, pour
nager sur une plage merveilleuse. Si j'ajoute que
les campagnes environnantes sont boisées et peuplées
d'une grande et forte race portant l'ancien costume,
vous verrez que mon asile est bien choisi. »

Qu'on juge de notre intérêt à nous trouver dans une

localité qui avait à ce point enchanté Brizeux. Nous avions projet d'y passer en entier le lendemain. Mais dans la matinée, comme nous visitions le phare bâti sur un îlot, en face du grand et du petit port, entre lesquels s'étage la ville, on nous avertit qu'il se célèbre ce jour même, à quelques kilomètres seulement, un des plus curieux Pardons de Bretagne : chance trop heureuse pour que nous ne nous hâtions pas d'en profiter, d'autant que, mieux qu'à Douarnenez, nous allions nous mêler à « la grande et forte race » et respirer un air pour tout de bon celtique.

V

Au cinquième et au sixième siècle, de nombreuses populations bretonnes fuyant devant les Angles vinrent, pendant que d'autres clans de même sang se réfugiaient dans les montagnes du pays de Galles, demander un asile à l'Armorique. La péninsule, devenue alors presque entièrement gallo-romaine, fut submergée par ces flots d'émigrants qui s'y refirent une

patrie. Notre Bretagne, telle qu'elle est encore, avec son caractère, sa langue, ses mœurs, date surtout de cette époque.

Leurs prêtres, moitié bardes, moitié moines, guidaient les nouveaux arrivants. La religion qu'ils enseignaient étaient sans doute le christianisme, mais librement interprété par des imaginations celtiques, à la fois cultivées et barbares. Les plus grands d'entre eux restèrent dans la mémoire du peuple, et leur nom se transmit illuminé des plus poétiques légendes. Ce culte préféré pour des saints de leur race marque encore, envers et contre tous les efforts de l'esprit romain, la religion des Bretons d'un singulier caractère national. Non-seulement la plupart des églises paroissiales leur sont dédiées, mais quantité de chapelles sont élevées sous leurs vocables. On les rencontre en pleine forêt, sur les tumulus dénudés, au bord des anses abritées, sur les falaises battues des vents. Chaque paroisse en possède; sur le territoire de Scaer seul, sept ou huit sont dispersées.

Le clergé, on le comprend trop, n'encourage pas ces dévotions locales, mais il n'ose point les supprimer. Les pauvres petits temples restent nus, lézardés, avec des lambris vermoulus et la terre battue pour tout pavé :

Et l'église de loin si charmante ! ô scandales !

Il semble que les morts ont soulevé leurs dalles ;

Le pied va se heurtant aux pierres des tombeaux.
Les bannières des saints ne sont plus que lambeaux.

Presque toutes les chapelles que nous avons visitées présentaient ce dénûment ; mais à la porte on voit suspendus des chapelets, des scapulaires, en signe de pieuse offrande ; mais sur l'autel poussiéreux reposent des bonnets d'enfant, des vêtements, des trousseaux entiers appartenant à des malades qui espèrent leur guérison, ou d'opulentes chevelures sacrifiées par quelques jeunes femmes ; mais chaque année, on y célèbre un Pardon où la foule arrive de près et de loin.

Le Pardon auquel nous allions assister était celui de Loc-Ronan, c'est-à-dire Chapelle de Saint-Ronan, qui est le titre d'une commune des environs de Douarnenez. Ce Ronan ou Renan est un saint d'une personnalité absolument bretonne, d'un caractère singulier de grandeur et de sauvagerie, mais doux quand même au pauvre monde. Hybernien de naissance, il traversa la mer, seul, sur une barque, à l'époque des émigrations, et entré en Cornouailles, s'arrêta dans la forêt de Nevet pour y vivre en anachorète. Il est intéressant de remarquer que la mémoire du solitaire armoricain se trouve honorée également dans le pays de Galles, où une chapelle lui a été dédiée depuis des siècles. Quant à notre église armoricaine, elle a le privilège d'occuper, dit-on, la place même où le saint

s'était bâti une cellule, et, comme sa sœur des montagnes galloises, elle est placée au pied de pentes accidentées, « dans un site romantique, embelli par la pourpre des bruyères »¹.

Longtemps avant le bourg commence la mêlée des voitures et des piétons. Des cabanes en planches, sous lesquelles s'étagent des barils de cidre, servent de cuisines et de restaurants. Pendant que les sardines crépitent, en plein air, sur le gril, des hommes attablés, la petite pipe noire entre les dents, boivent la liqueur chère aux Bretons. Les objets de dévotion et de menue toilette s'évalent en des boutiques improvisées près desquelles s'empressent les jeunes filles.

N'oublions pas les éternels mendiants alignés aux abords du village, agitant leurs sébiles, criant des cantiques, récitant à tue-tête des chapelets.

L'église ogivale est du quinzième siècle; les portes grandes ouvertes laissaient incessamment entrer et sortir une foule de paysans et de paysannes de physiologie moins ouverte, d'allure plus inculte que dans le canton de Scaer. La majorité des hommes portent le bragow-braz flottant aux genoux avec de longs gilets et de courtes vestes bleu clair ou vert de mer. Nous remarquons beaucoup de femmes, la tête enveloppée d'une fraise à la Henri IV, avec de larges coiffes d'un jaune éclatant. Sur les bras de plusieurs s'épanouissent

¹ Walter Scott, dans les *Eaux de Saint-Ronan*.

des enfants joufflus, coiffés d'un élégant bonnet de soie brodé d'or, exactement décrit par Brizeux, mais que nous n'avions pas encore rencontré :

 Ce béguin à quartier brodé d'or et de soie,
 D'un taffetas brillant et moiré qui chatoie!

L'église à l'intérieur est nue, mais de belles lignes, avec les murailles verdies par une imperceptible végétation qu'entretient l'humidité du climat. Dans la nef de gauche, on assiège le tombeau en pierre de Ker-Santon, fin granit de teinte ardoisienne, d'une dureté inaltérable. Le monument sans épitaphe, du même temps que l'église, consiste en une table massive sur laquelle est couchée la statue de Ronan, mitre en tête, car quelques-uns ont pensé qu'il reçut la consécration épiscopale, foulant aux pieds le griffon emblème du paganisme. Six pilastres supportent la table sous laquelle passent, sur leurs genoux et leurs mains, une interminable file de croyants.

Nous apprenons qu'une procession, en route depuis plusieurs heures, ne rentrera que vers le tard ; elle suit, à travers pentes et ravins, un parcours traditionnel de douze kilomètres. Est-ce celui de Ronan, lorsque guidé par un ange il erra dans la forêt, cherchant le point propice à son ermitage, ou celui du char sur lequel les chefs assemblés après sa mort le firent déposer, afin qu'il indiquât lui-même la place

de sa sépulture par l'endroit où les bœufs qui le traînaient, sans autre guide que le cadavre, feraient leur première halte? nous n'avons pu l'apprendre.

Au bord de la route suivie par le cortège et déjà, depuis le matin, sillonnée par de nombreux pèlerins qui vont à grands pas, silencieux et tête nue, on a élevé de distance en distance, de petites chapelles en branchages; elles recouvrent une table vêtue d'une serviette, sur laquelle a été posée la statue d'un saint breton. Nous en comptons douze au moins, et nous ne les avons pas toutes aperçues. Ces statues, en bois peint et doré, d'un caractère hiératique et barbare, viennent de l'église paroissiale, et sans doute, vu leur nombre, des chapelles du voisinage. A côté de chacun de ces gourbis sacrés, un vieillard à genoux agit une cloche destinée à stimuler la dévotion des pèlerins, dont bien peu oublient de jeter, dans une grande assiette, quelques gros sous vert-dé-grisés.

Ayant coupé à travers champs, et gravissant un coteau pour atteindre la procession, nous finissons par entendre un bruit de tambour; c'est une sorte de roulement intermittent qu'accompagnent des fifres, sur un rythme accéléré, car pour achever son tour avant la nuit, l'immense cortège doit se presser. Le voici qui débouche dans une vaste lande: deux vieilles bannières flottent en tête, suivies par un groupe de cinq ou six croix processionnelles que portent de jeunes paysans. La foule se groupe autour d'une estrade rus-

tique dont prend possession un prêtre en surplis. Un cantique breton, de mélopée simple, que chantent des milliers de voix d'hommes, de femmes, d'enfants, semble répercuté par un gros nuage planant au-dessus de la montagne, et va mourir sur les bois lointains. Puis le silence s'établit si profond, qu'on n'entendait plus que le vent à travers les bruyères et le mugissement de quelques bestiaux qui, dans ce même champ, paissaient tranquillement.

Le prêtre alors éleva la voix dans la langue des ancêtres. Ne pouvant le comprendre, nous fûmes tout entier au spectacle incomparable déroulé sous nos yeux. Le plateau où se célébrait, à ce moment, le culte de saint Ronan, domine la contrée : au pied du coteau, en regardant le sud, le bourg et son église, puis la verte campagne ondulée jusqu'à Quimper ; à l'est, l'arête crénelée des Montagnes Noires, plus loin, au nord, les collines boisées de Châteaulin ; au nord-ouest, le Mené-Hom et ses trois mamelons pierreux sur l'un desquels se distingue un dolmen comme un point à peine perceptible ; à l'ouest, l'Océan qui se perd bien loin dans une brume rougeâtre et l'immense baie de Douarnenez, avec ses côtes déchirées. Enfin à l'extrême horizon, se profile la pointe de Van, derrière laquelle s'enfonce la baie des Trépassés, cette grève sinistre où plus d'un Breton croit voir encore errer, durant les nuits d'orage, les squelettes des naufragés. Au delà, c'est la pointe de Raz, l'extrémité du

vieux monde, que regarde l'île de Sein où les druidesses célébraient à la lueur des torches leurs mystères inaccessibles comme ceux d'Éleusis.

Tous les souvenirs de la Bretagne armoricaine revivaient devant nous, depuis les plus vieux âges jusqu'à l'heure présente. La race pas plus que la nature n'a changé. Entre les paysans qui priaient ce jour-là agenouillés dans les bruyères et ceux qui jadis sur le Mené-Hom célébraient les rites de l'Arvor, il ne doit guère exister d'autre différence que celle des symboles. La religion, une religion d'un caractère profond, est restée le souci suprême des anciens et des nouveaux. Jamais, même dans les mosquées arabes, nous n'avons remarqué des visages plus pénétrés. En dépit des hommages rendus aux statues de leurs saints, la foi des Bretons, bien plus que la foi des peuples latins, est affranchie de paganisme et altérée d'infini. n'est-il pas à croire que, sous une éducation religieuse plus éclairée, leur christianisme, sans perdre l'empreinte nationale, se rapprocherait de plus en plus du culte en esprit et en vérité? Cette race intelligente, déjà privilégiée par son sentiment de l'idéal, s'en trouvant fortifiée dans sa raison, peut-être prendrait-elle la tête dans la préparation de nos destinées futures.

VIII

LE SENS RELIGIEUX ET MORAL DE BRIZEUX

I

Les souvenirs de notre pèlerinage touchent à leur fin, car loin de nous l'intention de décrire tant de lieux divers, plus ou moins consacrés par l'œuvre poétique de Brizeux. Le cadre risquerait de nous faire oublier la figure. Il ne nous déplaît pas, du reste, que Loc-Ronan ait été notre dernière station. Brizeux ne fait nulle part allusion au Pardon que nous venons de décrire ; mais plus que partout ailleurs, nous y avons

trouvé, sinon ses traces, du moins son esprit. Si jamais il y eût assisté, il n'aurait pas manqué de lui donner une place importante dans ses *Bretons*. Tout eût contribué à faire de ce spectacle une vive joie pour son imagination et pour son cœur, non-seulement parce que le décor, c'était la nature bretonne dans sa plus poétique et plus sauvage grandeur, et les acteurs des paysans bretons, mais encore à cause du caractère religieux de la fête.

Brizeux avait une âme religieuse. Parmi ceux qui nient aujourd'hui la personnalité divine, quelques-uns, au-dessus de l'athéisme purement scientifique, aiment à se proclamer néanmoins des hommes religieux, sans doute à la manière de Godwin qui disait : « Mon âme est pleine à éclater du mystère de ce monde, et ce mystère même ne me le fait que mieux aimer ; voilà ce que j'appelle religion. » Brizeux avait souvent tréssailli de ces sentiments d'admiration et d'amour qu'éveillent la contemplation de l'univers et l'étude de ses immuables lois, mais on peut croire qu'il eût eu des mots aiguisés pour cette prétention à les appeler une religion, quand plus loin que les phénomènes ils ne découvrent pas une personnalité libre, aimante, quoique incompréhensible. Une religion sans le Dieu Père lui eût certainement paru une ironie.

Brizeux appartenait au christianisme. Les lois de l'art, il est vrai, exigeaient qu'il s'identifiât avec

l'âme de son pays et se fit l'écho de sa pensée religieuse :

Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres,

avait-il dit ; mais on trouve des intentions plus profondes dans ses vers. Sans doute, lui, raison cultivée, sincère et libre, plongé dans l'esprit d'un siècle « qui s'est fait vieux », il ne pouvait point, si Breton qu'on le suppose, ne pas se sentir en proie à bien des fluctuations. On sait trop comment, dans les esprits non absolument soumis, lorsqu'il s'agit de foi religieuse, la pensée va de l'apaisement à l'inquiétude, et quelquefois en moins d'une année, en moins d'un jour, se modifie selon les lectures et les études, les faits et les leçons de la vie. Il est vraisemblable que Brizeux a voulu se représenter lui-même dans ce doux vieillard qu'ont instruit les livres et l'expérience, et dont il a fait le symbole non du doute qui blasphème, mais du doute respectueux :

Cherchant la vérité, l'aimant, railleur honnête,
A toute foi trop vive il secouait la tête.

Il eut ses heures de révolte, surtout devant le problème du mal, ce qui se comprend assez lorsqu'on se souvient de sa sensibilité, c'est-à-dire de son étrange faculté de souffrir :

La douleur, ô mon Dieu, lorsqu'elle vient sur moi,
Me remplit de surprise aussi bien que d'effroi.

Mais s'il se plaignait comme le Christ : *Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné?* c'était la plainte, non le découragement, non le pessimisme.

Un jour il adresse à un religieux de Florence des vers où l'on devine un regret :

Ah! cent fois plus heureux au fond de ton couvent,
 Sous les frais oliviers où tu t'en vas rêvant,
 Dans ton cloître de pierre, au fond de ta cellule;
 Mille fois plus heureux, si tu peux sans scrupule
 Te dire tout à Dieu; si l'arbre de la foi,
 Où tu vins t'appuyer n'a pas fléchi sous toi!

Ailleurs, sans hésiter, il célèbre la rédemption dans telle strophe qu'on pourrait croire une traduction de saint Augustin :

Le monde t'appelait, ô doux Crucifié!
 Agneau d'expiation! volontaire victime!
 Pour apaiser du Ciel la juste inimitié,
 Pour retremper dans la pitié
 Les cœurs endurcis par le crime.

Un autre jour, après une procession de la Fête-Dieu à Scaer, il ne peut se contenir et chante l'hymne d'un croyant :

Dieu s'avance à travers les champs,
 Par les landes, les prés, les verts taillis de hêtres.
 Il vient suivi du peuple et porté par les prêtres :
 Aux cantiques de l'homme, oiseaux, mêlez vos chants!

On s'arrête. La foule autour d'un chêne antique,
S'incline en adorant sous l'ostensoir mystique :
Soleil, darde sur lui tes longs rayons couchants !
Vous, fleurs, avec l'encens exhalez votre arôme !
O fête ! tout reluit, tout prie et tout embaume !
Dieu s'avance à travers les champs.

On est même tenté de croire que chez Brizeux, au rebours de bien d'autres, la pensée chrétienne s'est fortifiée à mesure qu'il avançait. La seule pièce où le doute se laisse bien discerner, date en effet de sa jeunesse et se trouve dans *Marie* ; elle est intitulée *Jésus*. Dans la première édition, le poète la terminait par ces deux vers :

O toi, qui de l'amour fis ta première loi,
Homme ou Dieu, l'univers est à jamais à toi,

Mais lorsqu'il voulut lui donner sa forme définitive, soit respect pour la foi des simples, soit qu'une formule trop dubitative ne répondit plus assez exactement à sa pensée, il exigea, malgré les instances d'Alfred de Vigny, qu'ainsi fût établi le dernier vers :

O Jésus, l'univers est à jamais à toi !

II

Il est difficile, à propos de Brizeux composant la pièce de *Jésus*, de ne pas se reporter vers un autre fils de la Bretagne, dont il vit à peine commencer la réputation, mais qui depuis a écrit un livre où ne se laisse pas seulement deviner, à propos du fondateur du christianisme, un doute voilé, craintif, défiant de lui-même, mais où s'affirme la négation hardie, quoi que dans l'attitude du respect et jetant des fleurs à pleines mains. Tel que nous avons appris à le connaître, le poète que la vie n'avait fait qu'affermir dans son spiritualisme chrétien, eût été profondément blessé par la tentative de son compatriote, l'auteur de la *Vie de Jésus*, le philosophe qui a fini par s'affranchir même de toute conception déiste du monde; il l'eût renié comme un faux frère. Ce ne sera point cependant manquer de respect à sa mémoire que de rapprocher ici son nom de celui de M. Renan, puisque notre but est justement de marquer la distance qui les sépare. Comment donc, élevés l'un et l'autre à l'ombre d'une église, les deux

Bretons en sont-ils venus à se trouver si dissemblables?

Qu'on se rappelle d'abord la maison où M. Renan a fait ses premières études. Nous l'avons vu ce petit séminaire de Tréguier, terne et froid, avec ses longs corridors, ses salles nues, ses cours sans horizon. L'âme du jeune Ernest, sincère, naïve, mais plus sérieuse que d'habitude les âmes de cet âge, accepta sans arrière-pensée, dans son caractère absolu, dans sa lettre comme dans son esprit, l'enseignement religieux que donnaient des maîtres paternels, mais dont, on peut le croire, les vues avaient moins d'étendue que le cœur de droiture et de bonté. A cette haute nature imaginative, une piété vulgaire n'eût pu suffire : elle s'imprégna de mysticisme. L'enfant était pâle, délicat, doux et austère. Lorsqu'aux jours de fête il se tenait agenouillé près de l'autel, disait son ancien supérieur à Tréguier, « il avait la figure d'une bonne Vierge dans l'encens. » Tellement la préoccupation religieuse avait été précocement envahissante que, laissant les jeux auxquels, du reste, il se montrait maladroit, il passait ses récréations presque entières à la chapelle.

Sous une influence aussi extrême, favorisée par l'isolement, par le régime moral du séminaire et l'esprit de son enseignement, l'on peut craindre, spécialement dans quelques organisations intelligentes, qu'il ne survienne une réaction non moins excessive, le jour où ce dogme qui gouvernait seul les puissances

d'une âme ignorante d'elle-même et de la science, se rencontre face à face avec une raison qui a mûri et pris conscience.

Combien différente l'enfance de Brizeux sous le toit d'un presbytère de village! Lorsque Ernest passait ses récréations à prier dans la chapelle du séminaire, Auguste profitait des siennes pour courir dans le chemin creux sur les traces de Marie, et le dimanche, sous les lambris de l'humble église, ce cœur illuminé d'une tendresse enfantine, croyait quand même et adorait. Aussi, plus tard, a-t-il pu dire dans *Marie* :

Amour, religion, nature, ainsi mon âme
Aspira les rayons de votre triple flamme,
Et dans ce monde obscur où je m'en vais errant,
Vers vos divins soleils je me tourne en pleurant,
Vers celle que j'aimais et qu'on nommait Marie,
Et vers vous, ô mon Dieu!

Sous une éducation d'un caractère plus humain et plus vrai, l'amour, la nature, la religion, se sont prêté un mutuel secours dans l'initiation de cette jeune vie, et en ont établi l'unité. Les facultés de l'enfant s'équilibraient et se fortifiaient en recevant une satisfaction dont elles étaient avides. Avec ces conditions, malgré la raison, malgré la science, pas plus que la pensée de Marie, dans l'âme de Brizeux la religion ne pouvait mourir.

Reconnaissons cependant qu'une opposition si marquée entre l'état psychologique du poète de *Marie* et

celui de l'auteur de la *Vie de Jésus*, doit être principalement attribuée — nous ne parlons pas des effets voulus par la liberté — à la différence des complexions. Si Brizeux est de race pure, M. Renan, il nous l'a dit lui-même, a, par sa mère, reçu du sang gascon. De plus il est citadin du pays de Tréguier, dont les populations, comme celles de Léon, passent pour avoir un esprit plus souple qu'au pays de Quimper, « un esprit fin comme une aiguille et qui percerait un mur », nous a-t-on dit en Bretagne. D'un mot, M. Renan est une intelligence critique en même temps que de très haut vol.

Déjà lorsque du séminaire de Saint-Nicolas, à Paris, dont il devint l'élève le plus distingué, il revenait à Tréguier, pendant les vacances, toujours doux et pieux, on l'eût pu voir à la table du presbytère bondir sur sa chaise en écoutant certaines affirmations théologiques. Le jour de son arrivée à Saint-Sulpice, il grava, dit-on, sur son bureau : *Benedictus qui dedit mihi intellectum*¹ ! comme si déjà dans le pressentiment du grand combat qui s'approchait, il eût cédé au besoin d'exalter la raison.

Brizeux, à la même place, qu'eût-il écrit ? Plus volontiers, croyons-nous : Béni soit celui qui m'a donné mon cœur ! La vraie différence est là. Toute l'attention du futur critique allait de pente se porter

¹ Béni soit celui qui m'a donné l'intelligence !

du côté des bases historiques du christianisme ; Brizeux, au contraire, dès sa première jeunesse, était ravi par la suprême beauté morale que cette religion exposait à ses yeux. Les anxiétés de sa raison se sentaient apaisées par les réponses de son cœur.

Observation curieuse : aux facultés si pénétrantes mais si peu bretonnes du critique dont la pensée se volatilise en analyses subtiles, s'allie chez M. Renan une puissance d'imagination capable des plus transcendantes, pour ne pas dire des plus féeriques rêveries. C'est ici que se retrouve l'écrivain de souche celtique. Il faut être d'une race à nature subjective, pour rester à ce point indifférent à l'esprit de suite dans l'exposition de sa pensée, insouciant des contradictions dans une même page, pour mêler, sans s'en douter, le roman à la haute érudition ; pour écrire des volumes dont le but dernier semble être de dire au monde : croire en un Dieu personnel est une absurdité, mais vivre sans religion ne se justifie pas.

La faculté d'aimer, quelles que soient les illusions dont elle nous berce, est, moins que l'imagination, l'ennemie de la raison. Aussi Brizeux, tout sensible, est-il demeuré mieux en rapport avec la nature humaine. Il n'a pas assisté à la grande éclosion de l'esprit scientifique, mais on peut affirmer quand même qu'on ne l'eût point trouvé impassible, lui qui

croyait à la morale et à l'amour, si on lui eût enseigné que la morale n'est que la science de l'utile, l'amour un état particulier de certaines cellules cérébrales. Il s'est bonnement contenté d'être un poète spiritualiste et une âme chrétienne.

Il a dit, à propos du génie poétique vivant encore chez les pâtres et les marins de l'Armorique :

. Des poètes enfants
Plus forts que la science et ses bras étouffants,
Doux et simples d'esprit, seuls devinent encore
L'ensemble harmonieux du monde qui s'ignore.

Il est donc à penser que devant l'énigme du monde, le barde s'en est tenu à la solution qui satisfait le peuple de sa race. Voilà pourquoi l'écolier d'Arzannô a demandé qu'on plaçât une croix sur sa dépouille et que, au témoignage d'un de ses amis, un jour on le vit en essayer lui-même le dessin ; et pourquoi aussi on peut supposer, sans manquer de respect à un noble esprit, que le signe devant lequel s'est si souvent jadis prosterné l'élève du séminaire de Tréguier, ne marquera point son tombeau.

III

L'esprit religieux de Brizeux ne se tenait pas moins à cette hauteur d'où l'on discerne sans passion, sans préjugé, la part de vérité afférente aux doctrines, aux opinions, même aux vues exclusives qui se combattent dans la sphère inférieure des sectes et des partis. Tel est, par exemple, le sens qui ressort de la pièce des *Deux Proscrits*.

Pendant la Terreur, en face des récifs de Penmarc'h, une messe va être célébrée, la nuit, en pleine mer. Au moment où la barque portant le prêtre se détache du bord, arrive un Girondin dont la tête est à prix, échappé de sa prison et poursuivi de près :

Aussi-tôt le proscrit : « Mon père, sauvez-moi !
— Entrez, mon fils. malheur à qui n'aime que soi ! »
Et les voilà voguant, et le prêtre et le sage,
La lune avec douceur éclairant leur visage.

Ils atteignent bientôt les bateaux déjà rassemblés et venus des différents points de la côte, dans lesquels les marins et les pêcheurs attendent assis près de leurs femmes. Le sacrifice commence. Qu'on lise cette scène

dont le barde a si admirablement exprimé la sereine grandeur :

Le prêtre a revêtu l'aube sainte ; il déploie
Ses ornements, tissus de fils d'or et de soie ;
Le plus jeune pêcheur, au blond saint Jean pareil,
Sur sa base maintient le calice vermeil
Où la lune descend dans un rayon d'opale ;
L'encens fume, et ce chant des vingt barques s'exhale
« Étoile de la mer, salut, Vierge ! » Et la mer,
Orgue immense, accompagne et fait monter dans l'air
Le cantique d'amour, sublimes harmonies
Qu'échangent lentement les plaines infinies.
Le mystère accompli sur l'onde et sous le ciel,
Ceux que devait nourrir le pain spirituel
S'en vinrent en ramant chercher le saint ciboire :
Sous les cheveux pendants et sous la mante noire
Les lèvres s'avançaient, et tous, les yeux baissés,
Repartaient en chantant, par d'autres remplacés...

On devine le reste. Le prêtre et le philosophe, rapprochés par la proscription, apprennent à se connaître. Les deux esprits s'éclairent, se complètent et se concilient l'un par l'autre. Pendant que le patriote enseigne au prêtre l'amour et la science de la nature, ce dernier initie son compagnon à « ce qu'il faut comprendre avec le cœur », et Brizeux dans son admiration s'écrie :

Tous deux, quand vous passez, la paix sur le visage,
Le sage a l'air d'un prêtre et le prêtre d'un sage.

Il ne faut pas croire que Brizeux prit plaisir à se

mêler aux querelles politiques, loin de là. Par indépendance de caractère et distinction de nature, il se tenait plus haut, et sans doute on ne fût jamais parvenu à l'attirer sous un drapeau. Mais ce qu'on peut avouer sans crainte, c'est qu'il regardait la liberté comme la condition du progrès vers la vérité idéale, comme un élément nécessaire de vie pour la civilisation. Dans une conversation que nous a racontée un de ses amis, il se montra un jour d'une verve irrésistible en soutenant que la cause réelle, dernière, de nos querelles ne doit pas être cherchée ailleurs que dans cet antagonisme qui met aux prises les partisans de la liberté de conscience et ceux qui la maudissent, ne fût-ce qu'en secret, qu'ils soient sectaires religieux ou sectaires matérialistes. « Regardez au fond, disait-il à peu près : la question se pose fatalement entre ceux qui ne donnent pas à la vérité une vie, une force propre, et ceux qui pensent qu'ayant de mystérieuses affinités avec la conscience, elle se découvre peu à peu et, grâce au libre jeu des opinions et des systèmes, arrive progressivement au gouvernement des esprits. » Sans être téméraire, on peut supposer que s'il vivait au sein de nos divisions présentes, il n'hésiterait pas à soutenir que le jour seulement où le dernier des fanatiques aura disparu, la France, quelles que soient ses institutions, et malgré la diversité des doctrines, la France libre aura chance d'unir ensemble la solidité et le progrès.

IV

On sent, à lire Brizeux, que la religion, en lui, ne faisait qu'un avec l'idée morale, et que son christianisme, plus que dans un symbole extérieur, prenait sa source dans la conscience. Cette conscience était de celles qu'on a appelées « naturellement chrétiennes. »

Toutefois, si bien né qu'on suppose le poète, son œuvre n'est pas seulement le fruit d'harmonieux instincts. On a pu surprendre dans l'homme privé des goûts de misanthropie, la promptitude aux jugements outrés, aux saillies extrêmes, aux susceptibilités enfantines, c'est-à-dire les intempérances de la complexion échappant, par moment, à la surveillance de la raison ; c'est la surface, le contingent ; et ces défauts, par cela seulement qu'on s'en rend compte et qu'on proteste, ne font déjà plus partie de nous-mêmes.

L'autre Brizeux, le poète, l'œil ravi par l'idéal évangélique, s'est appliqué à lui conformer ses chants. Ici, pas une tache, pas une note fausse, pas une dé-

faillance ; tel est le tréfonds de Brizeux, sa substance intime. Ainsi est-il bon de juger les écrivains, les poètes, les hommes publics, moins par les anecdotes de leur vie que par l'âme de leurs œuvres. Cette inquiétude de vérité chez le poète, cette rigueur de critique qu'elle lui inspirait sur l'expression de sa pensée, ont pu contribuer à diminuer la spontanéité du jet de ses vers, l'abondance et la fluidité de leur veine ; mais n'est-ce pas la conscience qui lui a révélé à si haut degré le sens du simple et de la mesure, qui a, en un mot, affiné l'exquise délicatesse de son goût ?

La préoccupation morale fait donc du chantre breton l'antithèse absolue des parnassiens de ces derniers temps ; en eux, non-seulement pas de religion, pas d'idéal, mais non plus point d'âme. Brizeux ne composa jamais sous le coup d'une hallucination cérébrale ; en célébrant les hommes et les choses de son pays, son inspiration, néanmoins, reste humaine, accessible à tous. Ce poète est un moraliste ; les airs sont bretons, les sentiments sont éternels.

Le moi est absent de chez Brizeux ; s'il s'y révèle, c'est toujours doux et humble. L'autobiographie lui répugnait, et, disent ses amis, ses plaisanteries ne tarissaient pas sur tant d'écrivains dont le bon sens est positivement altéré par une admiration savante ou naïve d'eux-mêmes. La plupart de ses contemporains de 1830, non moins, quoique autrement, ceux venus plus tard, se sont complu à faire étalage de leurs

plaies intimes; lui non pas, y voyant une vanité ou une faiblesse.

L'attitude dolente, pensait-il, exerce autour d'elle une influence débilitante, malsaine. S'il acceptait la mélancolie

Qui rend l'homme doux et la femme tendre,

il condamnait la mélancolie au sens moderne, la mélancolie énervante de René, d'Obermann, de Rolla :

Écrase à tes pieds la mélancolie,
Cette fleur du Nord et d'un ciel souffrant.
..... Heureux celui qui sait agir !

Enfin sa poésie a pu sembler anémique, jamais hypocondriaque.

On a trouvé dans ses papiers le plan d'un roman intitulé *Valentin*, qui aurait été l'expression de ses idées sur « l'art de la vie. » « Je veux, disait-il, conduire mon héros jusqu'à cet état de tranquillité où l'âme est *sui compos*; il n'y arrivera qu'après les plus dures épreuves; avant qu'il s'y résigne en sage, on entendra ses cris. Que ce soit un livre fortifiant et sain. »

On le voit, c'est toute une philosophie morale. Elle enseigne la modération, l'équilibre entre ces forces opposées dont se compose la nature humaine :

Dévouement entouré de bornes nécessaires :
La science nous dit d'allier les contraires.

Le christianisme du poète, loin de heurter la rai-

son, fait cause commune avec elle et lui communique une douce flamme. Par l'un et par l'autre, il est arrivé à l'harmonie, il a trouvé des notes pacifiques qui dilatent, reposent et répandent une aimable vie. Cette sérénité le rapproche de M. Renan, ou plutôt la différence entre les deux Bretons reste profonde encore : la sérénité de M. Renan est refroidie par le dédain, celle de Brizeux réchauffée par la sympathie.

Ce fut sa passion de propagande morale qui lui inspira le plus grand nombre de ses *Histoires poétiques*. Bien plus que d'une belle statue ou d'un beau site, il recevait d'une belle action ces commotions qui lui arrachaient des cris, souvent des larmes. Il eût voulu que l'univers vibrât comme lui :

Honte à qui voit le mal sans que le mal le navre,
Ou qui, voyant le bien, n'est ivre de bonheur !

Tel a été le plus souvent le point de départ d'une pièce nouvelle destinée à faire entendre quelque leçon de probité, d'abnégation ou d'héroïsme. Obsédé par le sentiment de la responsabilité du poète dont les chants sèment de partout des germes appelés à devenir principes, affections, habitudes, il tenait à rester fidèle à la mission qu'il s'était lui-même donnée :

Respire donc, âme oppressée,
Et fais part aux bons cœurs de tes apaisements ;
Quand tout déprime la pensée :
Toi, relève les sentiments.

Nulle conscience de juste ne posséda une sensibilité plus exquise. Dans une des visites qu'il avait tentées en vue d'arriver à l'Académie, son interlocuteur ayant dénigré le talent d'un homme de lettres qu'appréciait au contraire le scrupuleux candidat, ce dernier ne se pardonna jamais de s'être tu, au lieu d'affirmer sa pensée, si déplaisante qu'elle dût paraître à l'Immortel. Jugeant qu'il avait commis, ce jour-là, une trahison, longtemps après il s'indignait encore contre sa lâcheté. Peut-être, entre les causes qui le découragèrent si vite au milieu de ses démarches pour aborder l'Académie, ce mécontentement de lui-même fut-il la plus décisive.

Aucune des nuances les plus délicates de la loi morale ne lui échappait. Pour sentir aussi divinement, être de l'élite intellectuelle ne suffit pas. Sainte-Beuve et ses convives ont démenti, il est vrai, toute intention blessante pour la conscience religieuse, dans ce fameux dîner du vendredi saint qu'ils ne prirent pas soin de dérober à la publicité. Cependant, appartenir aux plus hautes classes lettrées et n'avoir pas le pressentiment de l'émotion répulsive qu'on allait soulever, s'en étonner ensuite, ce n'est pas se montrer bien capable de lire dans ce code supérieur que n'enseignent ni la philosophie ni la théologie, encore moins la science, et dont Brizeux avait la connaissance instinctive. Eût-il été affranchi de tout dogme religieux, jamais il n'eût été exposé à semblable

méprise, tant il possédait profond et susceptible, le sens des égards que toute conscience d'honnête homme doit à la conscience d'autrui.

La religion du respect, ce sentiment absolument étranger aux natures plébéiennes, faisait partie de sa nature. Ce poète qui aima tant les paysans, les marins, les artisans de son pays et les avait relevés du mépris dans lequel les tenait le préjugé parisien, avait des instincts d'une délicatesse raffinée, on pourrait dire patricienne, comme symbolisée par l'attrait qu'il eut toute sa vie pour les parfums. Il l'emportait en cela sur son compatriote de Tréguier, lequel cependant semble incliner vers les doctrines aristocratiques.

Brizeux se sentait antipathique aux esprits négatifs toujours portés à signaler l'envers des meilleures choses ; la satire lui déplaisait :

. . . . Fuyez donc, mes enfants, la satire,
Mais aimez la gaité sans fiel ; aimez le rire.

« Grand Dieu, écrivait-il un jour à ce sujet, se faire le bourreau d'autrui ! » La satire, il est vrai, sous la plume d'un vrai poète, comme M. Victor de Laprade, entre autres, n'a rien que de louable ; elle est le cri de la justice, l'arme unique laissée parfois aux soldats du droit. Mais le *facit indignatio versum* qui convient si bien à l'auteur du livre *Tribuns et courtisans*, n'a point de rapport avec le talent poétique de

Brizeux, dépourvu de toute aptitude militante. Cependant de bonne heure et dès l'époque des *Iambes*, il s'était lié étroitement avec M. Auguste Barbier. Alfred de Vigny, dans le *Journal d'un poète* publié après sa mort, pense que l'intimité du barde breton dut atténuer la puissante originalité du lyrisme de son ami, puisque, après le premier voyage qu'ils firent ensemble en Italie, aux *Iambes* succéda *Il Pianto*, œuvre élevée, mais pâle lorsqu'on la compare aux strophes immortelles qui l'avaient précédée. Sans doute la harpe de Brizeux ne posséda jamais cette corde passionnée et sonore dont les frémissements rapides remuèrent tant de jeunes poitrines; mais nous inclinons à penser que les *Iambes* jaillirent d'une vocation de circonstance qu'engendra l'élan d'une génération. Bientôt, comme le patriote qui, s'étant fait soldat dans l'entraînement général, après avoir accompli des gestes auxquels les plus vaillants du métier n'ont pu atteindre, se hâte, la guerre finie, de retrouver son foyer paisible, le poète de la liberté après les heures d'enthousiasme, céda sans résistance aux affinités natives qui le rapprochaient du poète de *Marie*, car s'il est une nature pénétrée de délicatesse morale, de sympathie et de mansuétude, de l'aveu de tous ceux qui l'approchent, c'est le chantre des *Iambes*.

V

C'est dans le domaine des croyances religieuses qu'apparaît davantage cette surveillance de Brizeux sur sa plume afin d'épargner aux âmes croyantes, même la plus légère meurtrissure. Dans les laboratoires et les académies, que la science et la critique interrogent, fouillent, discutent à leur gré, une absolue liberté est pour elles de droit divin. De ces sommets tranquilles qu'enveloppent encore tant de nuages, les vérités descendent lentement, et l'esprit se délivre, et le monde progresse, comme par une loi de la nature, sans révolution perturbatrice. Mais quand le savant, cessant de rester maître de lui-même, oublie la recherche désintéressée, et descend se mêler aux passions d'en bas, il peut désorienter bien des esprits, troubler bien des vies, retarder la civilisation plus que la servir. Lorsque M. Renan a permis une édition populaire de sa *Vie de Jésus*, il ne s'est point souvenu de l'avis de Montesquieu : « On doit prendre garde de blesser l'humanité aux endroits les plus tendres. »

Brizeux s'y conformait tout naturellement. Nous avons dit sa résolution au sujet d'un vers qui lui semblait insidieux dans sa pièce de *Jésus*. Les gens de Scaer nous ont dit quelle révérence, en tout ce qui regardait la religion, accompagnait ses propos et sa tenue, les invitations qu'il leur faisait lui-même à rester fidèles aux pratiques de leurs pères, ses véhémences contre les philosophes de village qu'il a spirituellement ridiculisés dans le type de *Monsieur Flammik*, « tout de neuf habillé, qui n'est plus un campagnard, ni davantage un gars de la ville, fanfaron et sans retenue, qui se moque du diable, se moque des saints, sur toute chose mord sa dent. » Après sa mort, on trouva dans ses papiers de beaux vers, mais témoignant hardiment de ses combats intérieurs; il les avait soigneusement mis à part avec cette mention : A brûler, par où l'on voit que ce n'est pas en dilettante, mais sérieusement attendri qu'il avait dit :

Aimons l'homme ingénu que son cœur seul défend,
Et le peuple soumis à Dieu comme un enfant.

Qu'on se figure à présent ses dispositions morales, en voyant naître cette école dont le but fut d'abord de transformer les hommes religieux en hommes de parti. Intelligence aux vues compréhensives, il les entendait outrer et dénaturer les doctrines; homme de mansuétude, il ne recueillait sous leur plume que la violence et l'ironie; esprit honnête, ado-

rant la justice pour tous, il les surprenait à dénigrer quiconque ne partageait pas leur exclusivisme intraitable; libéral d'une sincérité passionnée, il constatait qu'après avoir invoqué la liberté, ils ne craignaient pas de professer qu'elle ne devait appartenir qu'à eux seuls; aimant son pays, il les voyait en renier les traditions religieuses, il discernait les maux qu'ils préparaient à la France et à la religion. Croire au Christ et en méconnaître à ce point l'esprit, lui paraissait si monstrueux que, d'un mot, il les avait stigmatisés, les appelant des athées catholiques; et, par une de ces saillies qui lui étaient propres, « Je ne voudrais à aucun prix, disait-il, d'un paradis où j'aurais chance de les rencontrer. »

A quel degré il se sentait révolté, on ne peut se l'imaginer. Moins religieux, il fût resté plus indifférent, mais sincère comme il l'était, et ne pouvant s'empêcher de reconnaître que le nombre des pharisiens de l'athéisme grossissait de jour en jour par la faute des pharisiens de l'Église, il dut horriblement souffrir. S'il eût été capable de haïr, c'était bien les hommes dont nous venons de parler. Mais il avait dit :

J'ai juré de fermer mon âme à toute haine,

et même à ceux-là il n'a pas jeté d'anathème.

On raconte que le peintre Gleyre, qui tenait de Brizeux par maints côtés, mais d'âme plus passionnée, et dont la devise, « être, ne pas paraître », aurait tout

à fait convenu au poète breton, que le peintre Gleyre voulait lire chaque jour l'*Univers*, car « il faut, disait-il, connaître ses ennemis et entretenir la haine ». Brizeux — le trait marque bien la différence, — dans son horreur du « noir tourment », repoussait le journal des violents, fidèle au sentiment qui lui avait inspiré cette courte strophe :

Mais laissons sa peine
A la haine,
Laissons-lui sa peine.

VI

Brizeux, depuis longtemps, trainait un mal impitoyable ; « deux monstres au nom grec, écrit-il dès 1856, la bronchite et la laryngite, m'ont tenu sous leurs griffes ». Savait-il, du moins, prendre les précautions qui auraient prolongé sa vie ? Hélas ! il n'est pas permis de le croire. Si les santés sont fortes en Bretagne, il n'y a pas de pays où l'on se doute moins de ce qu'est l'hygiène. On voit par ses lettres que le pauvre malade, certain jour où il lançait ses plus éner-

giques imprécations contre la déesse *Tossa*, se plaisait à la narguer, nageant en pleine eau glacée, sur la grève de « son cher Loc Tudi. »

La nature, alors que déjà elle nous a condamnés, se donne néanmoins des allures de mère. On se sent mieux, on forme des projets, mais de leurre en leurre on continue d'avancer vers le terme fatal.

Pendant l'automne de 1857, le poète avait encore erré à travers les campagnes bretonnes, en trouvant que « l'air qui sort des feuilles » fait du bien. Mais l'hiver venu, les symptômes du côté de la poitrine, compliqués d'une prédisposition diabétique, avaient reparu plus menaçants. Rentré à Paris et le mal s'aggravant de plus en plus, il ne voulut pas aller chercher les soins de la famille, car, loin de céder à l'infirmité du plus grand nombre, qui est de parler sans cesse de ses maux et de les exagérer pour se faire plaindre, il tint toujours à épargner à ceux qu'il aimait la peine de le voir souffrir. Jusqu'au bout, il ne devait pas démentir ce vers où se peint sa nature fière et discrète :

Tous entendront ma voix, nul ne verra mes pleurs

Comptant sur le soleil du Midi, dans le sein duquel plus d'une fois il lui avait semblé revivre, il rêvait d'une île de la Méditerranée et parla d'Ajaccio ; mais « il voudrait savoir auparavant si le mistral ne souffle

pas sur la *Corsica* ». Tout à coup, dans les premiers jours d'avril, il se décida pour Montpellier :

M. Saint-René Taillandier ne put obtenir qu'il descendit dans sa maison ; mais il lui trouva un gîte très rapproché où le malade fut entouré des attentions les plus délicates et les plus dévouées. On raconte que le célèbre Kant, vieux, presque expirant, quelques instances qu'on lui fit pour qu'aux premiers jours du printemps il se laissât transporter dans son jardin, s'y refusait en disant : « Que me fait le printemps ? C'est de même chaque année, toujours de même. » Tel est le philosophe, l'homme du dedans ; le poète, au contraire, l'homme du dehors, ne se rassasie jamais de la nature extérieure. Brizeux désira se promener en voiture sur les bords de la mer, mais il se plongea vainement dans cette fermentation printanière. Trois semaines à peine écoulées, il expira paisible, en vrai Breton, *rident et moriuntur*.

L'*Élégie de la Bretagne* est une des plus belles pièces du barde, mais la dernière qu'il ait fait imprimer ; elle parut peu de mois avant sa mort dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*. Brizeux éprouva une grande joie lorsqu'il apprit qu'au Congrès de Redon on l'avait lue et que « bien des yeux pleuraient. » C'est une lamentation sortie des entrailles de son âme, devant la Bretagne envahie par les mœurs modernes. Il n'ose plus croire aux fruits de l'œuvre à laquelle il a consacré ses chants et sa vie ; mais, comme s'il eût pres-

senti que le terme approchait, il se détourne, à la fin, des pensées qui le navrent, et se console dans une espérance supérieure qui, cette fois, ne pourra plus être trompée :

. Mais si mon œuvre est vaine,
Si chez nous vient le mal, que je fuyais ailleurs,
Mon âme montera triste encor, mais sans haine,
Vers une autre Bretagne, en des mondes meilleurs.

Cette autre Bretagne, c'est l'ordre transcendant, « le monde aux sphères d'or », comme il l'a dit dans un autre endroit, que sa religion lui faisait entrevoir, où sa soif d'idéal serait enfin apaisée, où il retrouverait dans leur foyer les divins rayonnements qui l'avaient charmé ici-bas.

Qui donc eut plus que lui le droit de s'endormir dans cette confiance, si l'au delà est en rapport avec l'essor qui a guidé la vie? Un jour Michelet commença par ces mots une de ses leçons au collège de France : « Virgile était un saint, oui, Messieurs, Virgile était un saint! » Ce dont plusieurs furent aussitôt fort scandalisés. Rien de plus simple cependant : le professeur voulait dire que par l'élévation de sa poésie, le sens religieux qui l'accompagne, Virgile offre un type de beauté morale, si rare avant le christianisme, que les Pères de l'Église en avaient été ravis et que le moyen âge avait fait du poète de Mantoue un chrétien. Qui sait si la pensée de Michelet ne lui

avait pas été inspirée par quelques vers de Brizeux, récemment publiés :

L'évangéliste Jean, le peintre Raphaël,
Ces deux beaux envoyés de l'amour éternel,
Ont un frère en Jésus, digne que Jésus l'aime,
Bien qu'il soit né païen et soit mort sans baptême :
Virgile est celui-là, tant l'aimable douceur
Au vrai Dieu nous élève, et fait toute âme sœur !

Hé bien, notre poète peut être naturellement associé à ce groupe idéal. Lequel de nos lecteurs, après ce que nous venons d'étudier en lui, nous reprocherait d'écrire, au sens où Michelet l'entendait de Virgile : oui, Brizeux était un saint ?

Si nous avons insisté sur le côté moral de la poésie de Brizeux, si sur la même pensée nous achevons ces pages, c'est que ce caractère forme contraste avec l'esprit du temps, et qu'il est plus que jamais opportun de travailler, pour employer la parole du poète, à relever les sentiments. La science se glorifie sur tous les tons de ses progrès incroyables ; il est de mode de la saluer aujourd'hui comme la source de tout bien, l'unique et définitive condition du salut. Si les faits étaient pris pour témoins, les faits sous nos yeux, les faits palpables, quel démenti à ces théories absolues ! Il ne semble pas qu'à considérer le monde présentement, et dans les détails et dans l'ensemble, et dans les relations d'homme à homme, et dans celles de peuple à peuple, il y ait de sérieuses améliorations à recon-

naitre. Bien plutôt, sur divers points, serait-on forcé de constater un recul désolant. C'est que la nature humaine n'est pas faite seulement pour connaître, mais aussi pour aimer.

Que la science poursuive donc ses conquêtes; mais que la religion, l'art, la poésie enseignent de plus en plus la justice, l'amour des hommes entre eux, et ravivent dans tous les rangs le sentiment de l'idéal. Quelqu'un s'est demandé lequel est préférable d'avoir composé une belle pièce de vers ou gagné la bataille d'Austerlitz; il concluait en faveur des vers. Si nous nous demandions lequel est le meilleur d'avoir composé *Marie*, la *Fleur d'or*, les *Bretons*, les *Histoires poétiques*, ou d'avoir, par exemple, découvert la loi de l'identité du mouvement et de la chaleur, nous nous garderions de conclure, mais nous affirmerions que le savant et le poète, chacun à sa manière, ont contribué à agrandir la nature humaine.

Nous placerions Brizeux avant beaucoup d'autres, parce que, en l'étudiant à Arzannô comme à Scaer, dans la lande comme au bord de l'Océan, nous avons trouvé ses vers détremvés de pure essence évangélique, et que rien n'est propre à pénétrer jusqu'à ce fond de nous-mêmes où n'atteint pas la science, comme cet enseignement par l'idéal, aux clartés et au rythme de la poésie; parce que dans son œuvre entière abondent les passages que l'on ne peut relire sans se sentir mieux disposé à la sympathie, plus fort pour suppor-

ter la vie, plus désireux de devenir bon; sans, enfin, éprouver des émotions voisines de celles qu'on emporte après une lecture du *Sermon sur la montagne* ou d'un chapitre de l'*Imitation*.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.

I

PRÉAMBULE. 1

II. — LORIENT

- I. La famille de Brizeux. Naissance du poète. Brizeux à Lorient.
M. Briault. La Chambre de Brizeux. 7
- II. Le tombeau de Brizeux. Le médaillon du poète. Une jeune
fille fossoyeur. 11
- III. La mère de Brizeux. Icté filiale du poète. Lamartine et *le*
Manuscrit de ma mère. 15

III. — ARZANNO

- I. Arzannô et l'ablé Le Nir. Quimperlé. Les bords du Léta. . . 19
- II. De Quimperlé à Arzannô. L'arrivée au bourg. L'église. L'os-
suire. 21

III. Le presbytère. Une maison d'éducation bretonne et rurale.	24
IV. Comment Brizeux entrevit Marie. L'amour dans l'adolescence. Réalité du sentiment de Brizeux. Doutes élevés à ce sujet. Le cœur qui se souvient. L'allégorie dans le poème de <i>Marie</i> . Germe de la vocation poétique.	26
V. Le chemin creux. Le Moustoir. Chez Daniel. Une maison de paysan breton. Marie. Le cantique du ciel. L'immortalité de Marie. La maison de Marie. L'étang du Ror'h.	33
VI. Les rivières de Bretagne. Le pont Kerlô. Les fleurs et les oiseaux. Souvenir des deux enfants.	41
VII. Le caractère de l'amour dans <i>Marie</i> . L'amour en Bretagne. L'amour en Provence. <i>La Grenade entr'ouverte</i> . Comparaison entre les deux poèmes. Citations.	44
VIII. Le petit Elô. Le génie virgilien de Brizeux. L'abbé Le Nir et Virgile.	52
IX. Brizeux chez un avoué. Brizeux étudiant en droit. Le poète cherche sa voie. La poésie et la prose poétique. Brizeux essaye du théâtre. Un courant celtique dans la littérature française. Caractère breton de <i>Marie</i> . Les idées du siècle dans <i>Marie</i> . Personnalité morale du poète dans <i>Marie</i>	56

IV. — BRIZEUX EN ITALIE

I. Brizeux attiré vers le Midi. <i>La Fleur d'Or</i> . L'art du vers et le sens de la forme chez Brizeux. Influence de l'Italie sur son talent.	65
II. Abus de la concision. Le génie celtique. L'émotion communicative. L'âme bretonne de Brizeux dans <i>la Fleur d'Or</i>	69

V. — BRIZEUX A PARIS

I. Les habitudes de vie. Le caractère breton dans l'ordre de la raison, dans l'ordre du sentiment. Instincts superstitieux.	73
II. Les épisodes du cœur.	78
III. Le commerce de l'amitié. Sympathies et antipathies. Susceptibilités. Brizeux et Victor de Laprade. Misanthropie. Brizeux et l'Académie française.	80

VI. — SCAER

I. Brizeux suit sa pente. Le bourg de Scaer. Bertrand Rodallec	
--	--

ou Bédic. Sa maison. Soirée chez Bédic. Vie de Brizeux à Scaer.	88
II. Poème des <i>Bretons</i> . La Provence et la Bretagne. <i>Calendau et les Bretons</i>	91
III. Barbey d'Aurevilly et Brizeux. Brizeux et Léopold Robert. Affinités de Brizeux et de Virgile dans les peintures rustiques.	94
IV. Brizeux et le cimetière de Scaer. Le clergé en Bretagne. Les cloarecs. Les séminaires. Le clergé et l'esprit breton. Conséquences.	98
V. Aspect général du pays de Scaer. Coat-Ry. Les feux de joie. Les staurolithes. Un enterrement breton.	104
VI. Physionomie pastorale de la contrée. Les vaches bretonnes. Les abeilles. <i>Le Miel du chêne</i>	109
VII. Les sources. La source de Sainte-Candide. Tendresse de Brizeux. Le chêne souffrant. <i>Le Chant du chêne</i> et le <i>Chant du soleil</i> . Le cheval épargné. Commisération du poète.	113
VIII. Les luttes de Scaer. Costumes bretons. Les jeunes filles. Lutte des enfants, Scaer et Guiscriff.	118
IX. Les luttes de Scaer et les courses de taureaux en Provence. Vestiges des anciens clans.	124
X. Les coiffures ornées de fleurs. Les bardes populaires. Jean Le Guenn. <i>La Harpe d'Armorique</i> . <i>Le Bardit</i> chanté chez Bédic. La Bretagne et la Provence dans la dernière guerre.	129
XI. Un mariage breton. L'église. La cavalcade. Le repas. La danse. La mendicité en Bretagne. Le repas des pauvres.	135

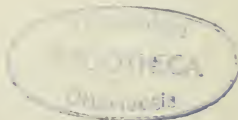
VII. — LA COTE

I. Le Morbihan. L'île de Gavr'inis. Le tumulus et l'allée couverte. La vue des îles.	143
II. Carnac. Les matinées en Provence et en Bretagne. La butte Saint-Michel. Les Menhirs. Les rites de l'Arvor. Saint-Cornély. Les Fontaines à Carnac.	145
III. Penmarc'h. Une journée bretonne. Vue de l'Océan et de la côte. Les écueils. Les contrastes.	150
IV. Audierne. Douarnenez. Les sardines.	154
V. Les émigrations bretonnes. Les saints bretons. Les chapelles.	

Saint Ronan. Le Pardon de Loc-Ronan. La population. Le tombeau du saint. Les gourbis sacrés. Une procession de douze kilomètres. Station sur le plateau de Loc-Ronan. Vue générale sur la presqu'île et la mer. Le sentiment religieux dans la race bretonne 153

VIII. — LE SENS RELIGIEUX ET MORAL DE BRIZEUX

- I. L'âme religieuse du poète. La religion et la négation de la personnalité divine. Le doute. Brizeux chrétien. La piété de *Jésus*. 166
- II. M. Renan et Brizeux. Leurs dissemblances. M. Renan au séminaire de Tréguier et Brizeux à Arzannô. États psychologiques du poète et du philosophe. L'intelligence critique et le cœur. La pénétration critique et l'imagination chez M. Renan. Brizeux et le matérialisme scientifique. Le spiritualisme chrétien du poète. 170
- III. Élévation de l'esprit religieux chez Brizeux. *Les deux Proscrits*. La liberté de conscience et le progrès. 175
- IV. La religion et l'idée morale chez Brizeux. Brizeux et l'idéal évangélique. Ses inquiétudes de vérité et ses soucis de moraliste. Absence du moi. L'art de la vie. Sérénité par la sympathie. Passion de propagande morale. Sentiment de la responsabilité des poètes. Amour de la justice. Suprême délicatesse morale. Antipathies pour la négation et la satire. L'auteur des *Iambes* et le poète de *Marie*. 179
- V. Respect de Brizeux pour les croyances d'autrui. Liberté de la science. M. Renan et son édition populaire de la *Vie de Jésus*. Brizeux et les athées catholiques. Brizeux et le peintre Gleyre. 186
- VI. Brizeux malade. Bonté, fierté et discrétion. Ses derniers jours à Montpellier. Sa mort. *L'Élégie de la Bretagne*. Brizeux un saint. Les prétentions de la science. La poésie de Brizeux et l'amélioration de la nature humaine. 189



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due



a39003



002514189b

CE PQ 2201

.B59Z88 1879

COO TISSEUR, ALE UN PELERINAG

ACC# 1220867

